

ALLI





BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

II.^a SALA

15

SCAFFALE

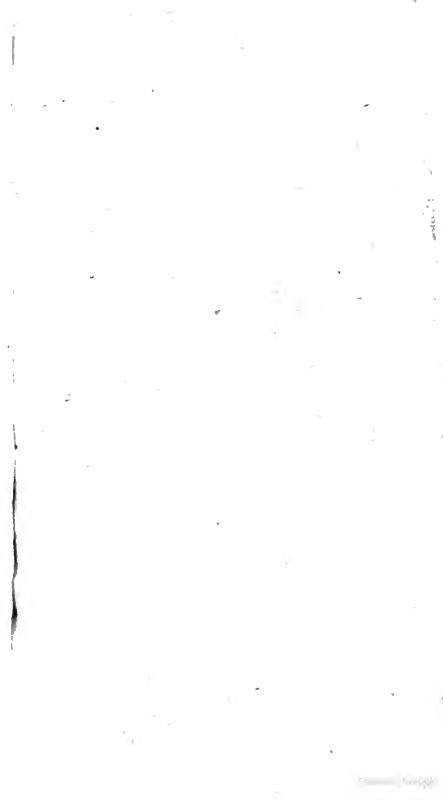
VI

PLUTEO

22

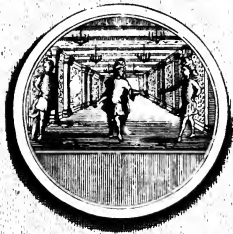
N.° CATENA

P. L. 15. VI. 22.

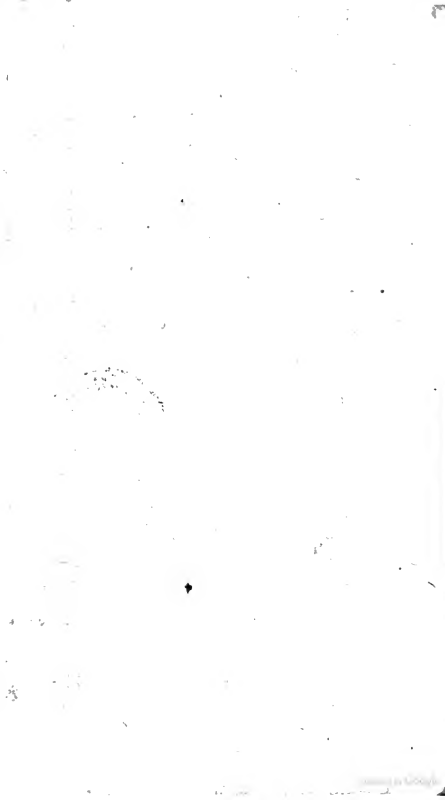




LES
COMEDIES
DE
PLAUTE,
Nouvelle Traduction
Par
Monsieur GUEDEVILLE.
TOME SEPTIEME.



A L E I D E,
Chez PIERRE VANDER Aa.
M D C C X I X.
Avec Privilège.



LES
COMEDIES
DE
PLAUTE,

NOUVELLEMENT TRADUITES
en Stile Libre, Naturel & Naif;

Avec des Notes & des Reflexions enjouées,
agreables & utiles, de Critique, d'Antiquité,
de Morale & de Politique;

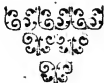
Par Mons^r. GUEUDEVILLE.

*Enrichi d'Estampes en Taille-douce à la tête
de chaque Tome & de chaque Comedie.*

TOME SEPTIEME,

Qui contient,

LE MARCHAND & LE PSEUDOTTE.



A LEIDE,

Chez PIERRE VAN DEY,

Marchand Libraire, Imprimeur Ordinaire de l'Université
& de la Ville, demeurant dans l'Academie.

MDCCXIX.

Avec Privilège sous peine de 3000 florins d'amende
de &c. contre les Contrefaiteurs.









LE MARCHAND.



LE
MARCHAND
COMEDIE.

Λ

CHAMBERLAIN
JANUARY 1855



P L A N
D E L A
P I E C E.



Emiphon étoit un Bourgeois d'Athènes, homme sage, prudent, avisé, de bonne conduite, & fort attaché à ses affaires : cet honnête homme avoit une femme qui ne lui en cedit point en bonnes qualitez : on ne pouvoit pas voir un meilleur assortiment : c'est dommage que Plaute ait supprimé le nom d'une si brave Dame.

De ce Mariage là est sorti un Fils unique nommé Charin. On a donné au jeune homme toute l'éducation souhaitable : on l'a formé dans les Lettres & dans les bonnes mœurs : on a veillé fort exactement sur son penchant & sur ses allures : enfin ; rien n'a été épargné pour la culture de cette Plante, & pour en faire un bon arbre.

A 2 Charin

Charin ne répond point aux belles esperances de ses Parens. Parvenu à l'âge où on retire la Jeunesse du joug de l'instruction & de la contrainte, il prend la mauvaise route; & abandonné à soi même, il se tourne tout entier vers la Volupté; il se donne aux plaisirs des sens. Le jeune homme, se laissant prendre par les yeux, aime éperdûment une Fille, & fait avec elle une grosse & ruineuse depense.

Demiphon & sa Femme, voïant leur Fils plongé dans cette débauche, font, tant pour son intérêt, que pour le leur propre, tous les efforts imaginables pour le tirer de son égarement. Le jeune *Ecarté* résiste long-tems : mais enfin, cedant aux remontrances de ses *convertisseurs*; effraïé aussi de leurs menaces, la Raison & un fond de bon naturel lui font prendre la resolution de rompre avec le desordre, & de rentrer dans son premier chemin.

Charin donc revenu à soi; & d'ailleurs n'ignorant pas la verité de cette grande & solide Maxime, ce n'est que par la fuite qu'on peut vaincre & triompher en Amour; prie son Pere de lui permettre d'aller en Pais étranger, pour y faire commerce. Le bon homme ravi de voir son Fils dans une si bonne disposition, fait de son côté tout ce qui est en son pouvoir pour la rendre efficace. Il equipe un Vaisseau; il le charge de Marchandises; il donne à son Fils, pour *viatique*, une somme d'Argent considerable; & aïant ordonné à l'Esclave, qui avoit été le Precepteur & le Pedagogue de Charin, d'ac-

d'accompagner son jeune Maître dans ses voïages, il le congedie, lui donnant selon la coutume Paternelle force leçons, & une grande benediction pour passeport. Le Poëte a encore jugé à propos d'*anonymiser* l'Expedagogue.

Charin s'embarque, & met à la voile pour Rhode, Ville qui garde aujourd'hui son nom, & qui étoit en ce tems là une célèbre place de Commerce. Nôtre jeune Négociant arrivé dans cette Ile fameuse, y fait des Merveilles. Il vend ses Marchandises beaucoup au delà de ce que son Pere les avoit apprécié; & il fait un si gros profit que; toutes les avances remboursées, il lui restoit un Capital suffisant pour se croire riche, & pour pouvoir se vanter d'avoir fait fortune.

Dans une situation si heureuse, Charin se prepare à retourner à Athènes, ne doutant point que ses Parens ne le recoivent à bras ouverts, & qu'après une expedition si sage & si fructueuse, on ne le comble chez lui de caresses, de louanges, & de douceurs. Mais la sagesse de Charin n'étoit pas à l'épreuve de toute aventure. Un de ses Amis l'ayant invité a un grand repas: ce fut pour lui une occasion de reveiller son penchant pour la debauché; & l'attrait de la volupté l'emporta. Celui qui traitoit le Marchand lui servit un mets qu'il n'attendoit pas; un Vin dangereux, & qui lui causa une certaine ivresse dont on ne revient pas aisément.

Pour parler sans envelope, & sans figu-

re , on fait present au jeune Trafiquant d'une Fille nommée Pascompse : c'étoit une jeune Esclave , très belle ; & qui avoit de quoi engager le Cœur le plus indifférent. Charin , qui naturellement n'est rien moins , que de glace , prend feu , s'enflamme à la vuë de l'objet ; & en peu de jours , le voila plus amoureux , & plus prodigue que jamais. Cependant Charin veut toujours retourner à la Grande Cité : mais pour avoir un pretexte d'emmener sa Maitresse , & d'en jouir à Athènes , il forme le dessein de la mettre auprès de sa Mere , & de lui en faire present à titre de jolie Servante.

Nos Gens partent donc de Rhode , & Navigent heureusement jusqu'au Pirée. Des qu'ils y sont entrez , Charin , laissant Pascompse à la garde d'Achantion ; laissant aussi dans le Vaisseau ses autres Compagnons de Voïage & ses Balots , met pié à terre , & va promptement au Logis. Demiphon , de son côté , qui savoit le grand succès du Voïage de son Fils , aiant appris , on ne dit point comment , son heureuse arrivée , sort justement de chez soi , pour aller au Port dans le tems que Charin accouroit à la Maison Paternelle : mais le Pere & le Fils , prenant un chemin différent , n'ont garde de se rencontrer.

Demiphon , monté sur le Vaisseau , descend dans l'endroit où est Pascompse. A la vuë de cette Venus , le bon homme demeure extasié : adieu prudence ; car elle ne sauroit tenir devant ce trop aimable Enfant dont le Carquois triomphe de tout ,
voire du

le Sceptre, voire de l'Heroïsme le plus invincible : la veillesse même, avec tous ses frimats, baisse sa tête chenuë devant ce Vainqueur invincible ; enfin, Demiphon, démentant ce qu'on dit des Vieillards que, semblables au fer, ils s'embrasent & s'éteignent très difficilement, Demiphon, dis-je, devient, tout d'un coup, passionné pour Pasicompe. En voici une bonne preuve : c'est qu'il resolut de l'enlever à son Epouse & de s'assurer d'une si aimable proie.

Charin revenu au Vaisseau, son Pere, inspiré par Cupidon qui, de sa nature, est un grand Machiniste, lui propose de vendre la Belle à Lisimaque son voisin. Le Vieux Amant avoit ses raisons : ne doutant point du secret de Lisimaque, il comptoit de pouvoir jouir sans obstacle. Le Fils connoissant les intentions de son Pere, dresse une contre baterie : c'est de vendre sa Maitresse à Eutiche, Fils de Lisimaque, esperant, par là, faire une diversion efficace ; & que l'Amant rechauffé seroit sa Dupe. Le Pere néanmoins gagne son procès ; & Pasicompe est livrée à Lisimaque. Charin en est au desespoir ; & par une vengeance de jeune homme, il prend la resolution de s'exiler, & de courir le Monde.

Ce n'est pas tout. Dans le même tems que Lisimaque, soit pour célébrer l'heureux retour de Charin ; soit pour faire honneur à sa nouvelle hôtesse, est sur le point de donner un grand repas : lors qu'il exhorte ses Cuisiniers à se surpasser dans une si belle

8 PLAN DE LA PIÈCE.

le occasion , arrive un *trouble fête* , un terrible *rabat joie*. Dorippe , Femme de Lisimaque , revient inopinément de la Campagne : Voïant une belle Personne , & les aprets d'un grand Festin , peut elle douter que ce ne soit un attentat contre le lit conjugal ? Sur ce préjugé , terrible dans la tête d'une Femme jalouse , Dame Dorippe crie , tempête , chasse Cuisiniers & Convives : enfin , elle fait rage.

Au sujet de ce furieux *vacarme* , Eutiche prend occasion de remettre sur le bon pié les affaires de Charin : il persuade à son Pere de se joindre à lui pour ramener Demiphon au bon sens. En effet : ce viel Amant a un grand assaut à soutenir il : Lisimaque & Eutiche son Fils attaquent nôtre homme ; lui parlent sérieux , le raillent ; le mettent à ne pouvoir répondre. La passion surannée tient ferme quelque tems. A la fin , la Raison rentre dans ses droits ; le Vieillard a le bonheur de se reconnoître , & de se desemmouracher ; il cede sa précieuse toison à son Fils , qui , effectivement , la meritoit mieux que lui.

Cette Comédie fut inventée , & composée par Philemon , Poëte Grec de Siracuse , qui vivoit trois cens trente six ans avant l'incomprehensible , l'adorable rachât de la moindre partie du Genre Humain ; & justement un Siecle avant Plaute. L'Auteur Grec intitula la Pièce , dans sa langue, *Emporos* ; & le *Repondeur* Latin l'a nommée *Mercator* , le *Marchand*.

NOMS

N O M S
 DES
PERSONNAGES,
 O U
ACTEURS
 ET
ACTRICES.

PROLOGUE.

DEMIPHON, Marchand d'Athènes, Pere
 de Charin.

LA FEMME de Demiphon, Personnage
 Anonyme.

CHARIN, Fils de Demiphon.

ACANTHION, Esclave de Demiphon.

PASICOMPSE, Servante de Charin.

LISIMAQUE, Citoyen d'Athènes, Voisin
 de Demiphon.

DORIPPE, Femme de Lisimaque.

EUTICHE, Fils de Lisimaque & de Do-
 rippe.

SIRE, Servante de Dorippe.

UN CUISINIER.

LES FOYETEVRS.

EPILOGUE.

LA SCENE EST A ATHENE.

PROLOGUE.

CHARIN.

CHARIN:

J'ai résolu de faire deux choses à la fois : j'exposerai le sujet ; & en même tems , je vous rendrai compte de mes amours. Car , afin que vous me connoissiez tout d'abord , je ne suis pas homme à imiter ici ce que j'ai vu faire à d'autres Amans dans les Comedies. Ils s'amusent à conter leurs peines ; leurs disgraces amoureuses , à qui ? à la Nuit , au Jour ; au Soleil & à la Lune. Pauvres fols ! Par Polux ! ces Dieux , à ce que je croi , se soucient fort de nos plaintes ! ils s'inquietent beaucoup de ce que les vils & méprisables Humains souhaitent ou craignent ! ils ont bien d'autres affaires dans la tête , que d'abaisser leur attention divine à ces Sottises-là. Pour moi , qui ne cours point après la chimere , je ne veux parler que pour être entendu : c'est donc à vous , Messieurs , à qui je m'adresse , pour soulager mon amoureux martyre en vous ouvrant mon Cœur.

J'entre en matiere. Cette Piece-ci est in-
ti-

¹ Non tanti facere : ne
faire pas si grand cas. Quel-
ques Pâiens , dit nôtre de-
votieux Sacrificateur bas
Normand , au goût desquels
Carin s'accommode , Croïoi-
ent qu'il étoit indigne de

la Divinité de se mêler de
nos affaires , & de se Prê-
ter aux Prières & aux be-
soin de l'Homme , qui , à
l'égard de la Nature Divine
est moins qu'un grain de
Sable , ou qu'une formi.

² Em.

P R O L O G U E. II

titulée chez les Grecs , le PASSAGER :
DE PHILEMON ; & chez les Latins , LE
MARCHAND DE MARC ACCIE
PLAUTE. Mon Pere m'a envoyé ici , à
Rhode pour trafiquer ; & il y a déjà deux ans
que je suis sorti de la Maison Paternelle. Des
que je fus dehors , l'Amour me saute au col-
let ; & je deviens , furieusement épris d'u-
ne Femme , nommée Pasicompe , belle crea-
ture , s'il en fût jamais ! la voir & l'aimer ,
à la rage ; ce fut pour moi la même chose.

Il faut , pourtant , que je vous dise comment
je m'en amourachai : bien entendu que vous
voudrez bien m'écouter¹ , & que vous m'ho-
norerez de toute votre attention. Je confesse
qu'en cela² , je me suis écarté du chemin
de nos Predecesseurs , puisque je me suis jet-
té tout d'un coup sur la matiere de mes A-
mours , avant de vous en avoir demande la per-
mission.

Car ,

¹ *Emporui Philemonis :* Emporos vient de Peiro , mot Grec qui signifie , transco , je passe. Il entend par ce terme là un homme qui voïage ; & principalement celui qui passe la Mer. C'est pour-
quoi le Poëte Grec choisit ce mot-là pour exprimer un Marchand , non pas de ceux qui sont sédentaires , & qui trafiquent dans leurs Mai-
sons : mais de ceux qui por-
tent des Marchandises par Mer , dans les Païs éloignez ;
ou qui vont en chercher

pour les apporter dans leur
Patrie.

² *Si opera est auribus :* c'est à dire si vos Oreilles
sont Vuides , desoccupées ;
attentives ; si elles peuvent
s'appliquer à moi. *Dare ope-
ram praeceptoris :* c'est s'atta-
cher à un Maître ; c'est é-
couter attentivement ses le-
çons , pour en profiter.

³ *Et hoc parum etiam mo-
re majorum institi :* & mê-
me j'ai nial suivi la coutu-
me de nos Peres. Il deman-

de pardon aux Spectateurs ,
de

Car, ordinairement, tous ces maux-ci accompagnent l'Amour : l'inquiétude, le chagrin, la trop grande envie d'être propre, bien mis, voire jusqu'à la magnificence. Cette dernière passion ne cause pas seulement de grandes & violentes peines¹ aux malades, aux blessez de Cupidon ; mais aussi à tous ceux qui en ont l'ame atteinte &, par Pollux² jamais Personne ne s'est attaché au luxe, plus qu'on ne doit & qu'on ne peut, sans s'être attiré beaucoup de perte & de dommage.

Mais l'Amour traine de plus à sa suite, bien d'autres mauvaises choses que je ne vous ai pas encore rapporté : les insomnies, l'agitation d'esprit, l'inconstance, la crainte, les bagatelles ; la folie, &, par consequent la temerité ; l'imprudence, l'impudence, la bassesse d'ame & de cœur, l'effronterie, la convoitise, & la haine : ajoutons y les desirs dereglez, la paresse, le deshonneur, la pauvreté, l'infamie & la

de ce que sans avoir obtenu leur agrément ; sans même l'avoir demandé, il a entamé l'histoire de ses Amours. Il insinué par là, que, suivant un ancien usage, ceux qui parloient en Public étoient obligez de se concilier la bien veillance des Auditeurs ; & Carin Prologue rejette sa faute sur l'Amour, qui étant naturellement aveugle, l'a mal conduit, l'a égaré dans le Pais de la bien seance & de la Civilité.

¹ *Magno atque solido multat infortunio* : l'afflige d'une grande & solide infortune. Solide est ici opposé à ce qui est leger & creux. Ainsi *Solidum* signifie ici plein, complet ; à quoi on ne peut rien ajouter. Terence dit *Solidum gaudium*, une joie bien fondée & qui n'est nullement vaine. Donat : Solide, c'est ce qui est plein & entier. Dans l'*Epidicus*, *male facta Solida*, pour exprimer de grans forfaits.

² Prin.

la folle dépense ; le trop & le trop peu de paroles. Ce dernier vice arrive souvent parce que un Esclave de Venus , parlant à contre tems dit , presque toujours , des choses inutiles , & qui ne viennent rien moins qu'au fait. J'ai fait aussi mention de la taciturnité : parce qu'un Amant n'a jamais toute l'éloquence dont il auroit besoin pour bien exprimer tout ce qu'il pense , & tout ce qu'il sent. A-présent , Messieurs ; n'allez pas , s'il vous plaît , me reprocher mon Caquet : le même jour que Venus , m'admettant dans son Empire , me fit amoureux , elle me fit aussi grand babillard. Mais il est tems que je retourne sur mes pas pour continuer ce que j'ai commencé.

Si tôt que je fus sorti de l'enfance¹ ; & que , entrant dans la première jeunesse , je renonçai aux puerilités , pour passer à quelque chose de plus solide , je commençai à m'embarquer , en furieux , dans l'amour d'une Courtisane de cette Ville. Il ne faut pas demander si des lors tout l'Argent de mon Père fondit de ce côté-

¹ Principio atque animus ephebi atate exiit : des que mon esprit fut hors de l'enfance. Ephebus vient de pubes , puberté. Donat dit que cet âge-là est la sortie de l'enfance & l'entrée de la Jeunesse. Censorin spécifie mieux la chose. Car il marque comment à quinze ans , lorsqu'on ne fait que sortir de l'Enfance , on nous appelle futuri Ephebi : à seize ans

& à dix sept , Ephebi , comme étant alors sortis de ce qu'on nomme Ephebia. Or c'est ici une translation de la puberté , c'est à dire l'âge où les Garçons & les Filles , commencent à devenir capables de générations , les Garçons à quatorze ans , & les Filles à douze , c'est dis-je une translation de cette puberté corporelle à la maturité de l'esprit.

le Marchand. B¹ Mus-

côté-là sans qu'il en sût rien. Le Maquereau, homme importun & insatiable, comme tous ceux de son Ordre; & Maître de la Putain, emportoit chez soi, par violence, & malgré que j'en eusse, tout ce qu'il pouvoit m'escamoter. Mon Pere, aiant decouvert la chose, me faisoit jour & nuit, de fortes & vives censures. Il me representoit la perfidie & la rapacité des Maquereaux: se plaignant que son bien s'en alloit le grand train de la dissipation, pendant que le Vendeur de pudicité s'enrichissoit, à ses depens: il ajoutoit que ce desordre lui étoit extrêmement sensible. Il crioit cela tout haut & à pleine voix; se contentant quelque fois de murmurer entre les dents¹; branlant la tête; & disant que ma folle conduite lui faisoit douter que je fusse son Fils. Mon bon homme faisoit eclater son bruit par toute la Ville: avertissant tout le Monde, de ne point me prêter d'Argent²: l'Amour, leur disoit il gravement & du plus grand serieux, a ruiné quantité de gens; il en a mis à la mendicité. D'ailleurs, mon Fils est ivrogne, superbe, outrageux: il me vole: il prend au Logis tout ce qui l'accommode, tout ce qui convient à ses debauches.

La maniere d'agir de ce jeune homme-là, continuoit il, est de la plus haute impertinence.

Quoi!

¹ *Muffans*: parlant bas, & presque sans ouvrir la bouche.

² *Omnes tenerent mutuanti credere*: que chacun prit garde à ne me point Prêter. *Tenerent* est ici pour absti-

nerent, s'abstinissent. *Mutuant* c'est à dire à moi qui cherchois par tout à emprunter. Ce terme-là vient de *mutuito*, fréquentatif de *mutuo*.

Quoi ! il lui sera permis de prodiguer & d'engloutir un bien que j'ai amassé avec tant de peines & de travaux ? Ne devoit il pas plutôt avoir honte de ce que je le nourris¹ & l'entretiens à mes frais depuis tant d'années ? Si cela ne lui fait point de confusion , il devoit se croire indigne de vivre. Pour moi , quand je parvins à son âge , & même plus avant , j'étois bien éloigné de m'amuser à l'amourette , à la vie Venerienne , comme il fait : je ne connoissois alors , ni la paresse ni l'oisiveté : comment serois-je tombé dans ces vices-là , Grans Dieux ! J'avois un Pere qui savoit bien m'en préserver : il m'occupoit aux plus bas & aux plus pénibles travaux de l'Agriculture².

Il ne m'étoit permis de venir à la Ville que tous les cinq ans : encore , des que j'avois vu le Peplum³ , mon Pere me renvoioit il bien vite à notre Campagne : là , je travaillois comme un

B 2 de

¹ Convitium tot me annos se pascere : c'est une honte que je le nourrisse depuis tant d'années. C'est à dire proprement : que depuis si long-tems , il me nourrisse , moi qui suis son Fils ; pour être la honte , l'opprobre , le deshonneur ; enfin , pour être le reproche de mon Pere & de ma Famille.

² Immundorustico se exercitum : qu'on l'occupoit dans la saleté , dans les immondices de la vie rustique. D'autres lisent in mundo rustico : c'est à dire , dans l'or-

nement , dans l'equipage , dans la parure d'un gros Païsan. Comme on dit mundus muliebris , les habits , les parures , les Nipes des Femmes. Dans cette leçon. là , nôtre Comique parleroit par ironie & par contre verité.

³ Ut spectavisset Peplum : qu'aussi tôt qu'il avoit vu le Peplum. C'étoit un Habit blanc sans manches & parsemé de Clous d'Or : on mettoit cette espèce de Robe autour des Statues divines. Servius dit que c'étoit une Robe

de nos Esclaves ; & toute la difference , c'est qu'on me mettoit à la tête des autres. C'est pour toi , me prêchoit sans cesse mon Pere , c'est pour toi que tu laboure , que tu herse , que tu sème , que tu moissonne : enfin ce travail , que tu trouve à présent si rude & si dur , te procurera dans la suite une joie tranquile & un solide repos. Quand mon Pere fut mort , que fis-je ? je vendis ma terre : de cet argent-là , j'achetai un Vaisseau qui portoit trois cens mesures¹ , ou trois cens tonneaux ; & avec ce Vaisseau , j'allai trafiquer par tout , jusqu'à ce que je me fusse fait une fortune dont je pusse vivre honnêtement & à mon aise. Voila comment

Robe de Femme. D'autres veulent que *Peplum* étoit une sorte de Manteau Grec. Or le Manteau des Grecs , étoit un morceau de Dtap , coupé de la Pièce entiere , autant qu'il en falloit pour couvrir tout le corps : ce vêtement étoit plus long que large ; sans aucune forme , si non que les deux extrémités pendoient à angles égaux. Sur le *Peplum* de Minerve étoit représentée la victoire que cette Déesse remporta sur Encelade : quoi qu'on prétende que ce fut Jupiter qui foudroya ce terrible Geant. On avoit peint aussi sur le *Peplum* de Minerve les noms des douze Tributs d'Athènes : & ceux des plus grans hommes de la Republique. Cette Cou-

verture Sacrée ne se monroit que pendant les Fêtes solennelles de cette Divinité Tutelaire. Ces Ceremonies se celebroident tous les cinq ans ; & on les nommoit les grandes Panathénées : car les petites Panathénées se fêtoient tous les ans , mais on n'y exposoit pas le *Peplum*.

¹ *Metrepas qua trecentas tolleret* : qui portoit trois cens mesures. Le poids de l'Amphore , soit Batil , soit une autre mesure de liquide , étoit de cent Livres. Un Vaisseau , de trois cens mesures , se nommetoit à présent de trois cens tonneaux , quoique nos mesures ne répondent point à celles des Anciens.

ment mon Coquin de Fils devoit faire , s'il étoit raisonnable ; & s'il vouloit se mettre dans son devoir.

Me voiant donc dans la disgrace de mon Pere ; & reconnoissant que j'avois le malheur de déplaire a celui dont l'amitié me devoit être la plus chere & la plus precieuse , aimant & furieux , après m'être fortifié l'esprit & le courage par toute sorte de raisons ; je declarai à mon Pere que s'il vouloit j'irois aussi Negociier en Marchandises , dans les Pais etrangers ; & que pour recouvrer sa tendresse paternelle , je romprois brusquement avec l'amour. Le bon homme me remercie , & me louë fort de ma resolution. Mais il ne neglige pas de me fournir tous les moiens necessaires à l'execution du nouveau dessein.

Il fait donc bâtir un gros Vaisseau Marchand ;
¹ il achette des Marchandises ; il equipe & charge le bâtiment. Outre cela : il me compte de sa propre Main , la valeur d'un talent d'Argent , c'est à dire , six cens ecus : il me donne aussi pour m'accompagner l'Esclave qui m'a élevé des mon enfans , en qualité de Pedagogue ² ; afin qu'il fut , aupres de moi , comme mon

B 3 Gar-

¹ *Edificat navim Cercurum* : il fait bâtir un Vaisseau de transport. Nonius : *Cercurus* est un grand Vaisseau , construit à la maniere d'Asie : les uns l'appellent un Vaisseau de charge , de transport ; & les autres , un Vaisseau Marchand.

Talentum Argenti : un

talent d'Argent : six cens Ecus.

² *Padagogum* : Anciennement les Esclaves étoient Precepteurs , Medecins ; ils faisoient plusieurs professions qui sont aujourd'hui honorables , & aux quelles nous portons du respect.

Gardien, mon Conducteur, & mon Surveillant.

Tout cela étant fait ; nous nous embarquons : on leve l'ancre, & on met à la voile. Nous arrivons heureusement à Rhodes : là je vendis toutes mes Marchandises ; je les vendis ce que je voulus ; & beaucoup au delà du prix auquel mon Pere les avoit fixé. Par ce moyen là, je me voi Maître d'une grosse Somme qui me tenoit lieu d'un joli Capital. Mais il n'y a rien de stable dans la Vie : me promenant un jour sur le Port, un certain Hôte me rencontre, me reconoit, & m'invite à souper. J'accepte son humanité ; je viens chez lui : on se met à table ; il me fait grand Chere, & fort bon visage.

Le repas aiant duré bien avant dans la nuit, lorsque nous allions nous coucher, voici une Femme qui arrive, qui se met auprès de nous, mais une Femme bien prise, tournée admirablement ; & qui en beauté n'en cedoit à pas une de son Sexe. Mon Hôte commanda expressément à cette Nimphe de me tenir Compagnie, & de prendre la moitié de mon lit. Je vous laisse à juger si je fus ravi de ma bonne fortune ; & si j'épargnai rien pour la faire valoir.

Le lendemain : je parle à mon Hôte : je le prie de me vendre cette charmante Esclave ; l'assurant que je lui en aurois une obligation toute particuliere ; & que d'ailleurs, je l'en recompenserois liberalement. Pour abreger mon recit, j'achetai la Courtisane ; & j'arrivai hier ici avec elle. Mais comme je veux cacher le fait à mon Pere ; comme je ne veux pas qu'il sache que je suis revenu ici avec un tel butin, une

une telle Marchandise , j'ai laissé la belle au port dans le Vaisseau avec mon Esclave. Mais je le voi , cet Esclave qui vient ici en courant ; lui à qui j'avois défendu absolument de mettre pié à terre : que veut dire cela ? je crains quelque malheur.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHARIN, ACANTHION.

ACANTHION :

EAis ton possible¹ , -emploie toutes tes forces pour aquerir la gloire de sauver ton jeune Maître. Courage , Acanthion ! point de lassitude ! secoue toute paresse² , mon Brave ; que la lâcheté n'ait point le dessus ! triomphe de cet *essoufflement* ; car , par Hercule je respire aussi fort qu'un Astmatique ;

B 4 à

¹ *Ex summis opibus* : de toutes les forces. C'est tout le même sens que *summo-pere* , extrêmement ; *magnopere* , très fort.

² *Cave pigritia pravortaris* : comme s'il disoit , Cave ne *pigritia* te avevertas : prens

garde que la paresse ne te gagne.

Enicato suspiritus : c'est à dire : tâche de te tendre le Maître de ton souffle & de ta respiration qui se pressent.

à peine puis-je reprendre haleine ; & je ne
 fai comment je n'étouffe point.

N'Importé : repousse , ecarte , détourne
 de ton chemin tous ceux qui marchant à
 ta rencontre , t'empêchent le passage. A-
 vouëz moi que c'est ici une contume bien
 incommode : Personne n'auroit la consi-
 deration de s'eloigner d'un pas , pour faire
 place à un pauvre homme qui est extrême-
 ment pressé : si bien que ce malheureux qui
 n'a point d'autre but que de se hâter , est
 pourtant obligé de faire trois choses à la
 fois : il faut qu'il coure , qu'il s'efforce , &
 qu'il dispute ou querelle en chemin.

C H A R I N :

Quelle raison pourroit avoir celui-ci pour
 vouloir courir librement , & avancer che-
 min sans obstacle ? Je suis inquiet de ce
 que c'est , & de la nouvelle qu'il m'a-
 porte.

A C A N T H I O N :

Mais je suis un grand Sot de me retarder
 moi même , par mon *babil* : plus je m'arrê-
 te , plus l'affaire devient dangereuse.

C H A R I N :

Il vient assurément m'apprendre quelque
 facheux accident.

A C A N T H I O N :

Les genoux tombent au courier ; je suis
 perdu : la rate ¹ se gonfle ; elle monte jus-
 qu'au diaphragme : ah je suis mort ! il ne
 m'est

¹ *Seditionem facit lien :*
 la rate se revolte. Comme
 s'il disoit : la rate me fait

mal en courant : elle me
 remuë ici & là dans les en-
 traîles. Il est assez vraisem-
 blable

m'est plus possible ni de pousser mon soufle, ni de le retirer : je ferois , à l'heure qu'il est , un mauvais joueur de flute.

CHARIN:

Mais , par le Temple de Pollux ! prens le bas de ta Robe pour t'essuier ; l'eau te coule à grosses gouttes du visage.

ACANTHION:

Ma foi ! tous les bains de Monde ne pourroient jamais me remettre de l'horrible fatigue où je me trouve . Ce qu'il y a de plus facheux pour moi , c'est que je ne sai ou prendre nôtre jeune Maître ; s'il est dedans ou dehors ; s'il est au Logis , ou s'il n'y est pas.

CHARIN:

Je ne puis plus me retenir : l'inquietude m'emporte : il faut que je m'assure ; & que je sache ce qu'il y a.

ACANTHION:

Cependant, je m'arrête encore ; je differe à enfoncer nôtre porte. *Hola ho* , quelcun ! ouvrez , & au plus vite. Où est Charin ?

blable que Plaute fait parler ici , rour exprès , cet Esclave en ignorant , & en homme qui prend l'un pour l'autre , dans les parties intérieures du corps Humain. Car , ajoute le Delfinaire , Achantion prend le mouvement de la rate pour celui du Cœur : ce n'est pas la rare que nous incommode quand nous courons trop

fort : c'est le Cœur. Je ne sai si tout le Monde seroit de cet avis là ; & si quelcun ne diroit point que l'Esclave en fait là dessus plus long que l'Annorateur.

Omnes balinea. Le bain est salutaire pour reparet les esprits , pour remettre les forces ; enfin , pour se delasser d'une grande fatigue.

Prin-

22 L E M A R C H A N D.

rin ? est il au Logis ? est il sorti ? pas un
ame ne daigneroit paroître pour me ré-
pondre.

C H A R I N :

Apaise toi , Acanthion : me voici , moi
même que tu cherche avec tant d'empresse-
ment ; & pour qui tu fais si grand bruit.

A C A N T H I O N :

Non : il ne s'est jamais vu de Maison plus
mal réglée ; & où la negligence regne d'a-
vantage.

C H A R I N :

Quelles choses te mettent dans une si fa-
cheuse & si violente agitation ?

A C A N T H I O N :

Plusieurs , Monsieur ; toutes , tres mau-
vaises pour vous & pour moi.

C H A R I N :

Mais encore ; qu'est ce qu'il y a ?

A C A N T H I O N :

Premièrement : c'est que nous sommes
perdus.

C H A R I N :

Va porter à nos Ennemis ¹ ton *premiere-
ment*.

ACAN-

¹ *Principium inimicis da-
to : adresse ton discours à
nos Ennemis.* C'étoit une
coutume superstitieuse chez
les Anciens , que quand il
echapoit dans la conversa-
tion quelque chose de mau-
vais augure , chacun tâchoit
de détourner le mauvais pre-
sage de dessus soi ; & de le

tourner , du moins par sou-
hais & par vœux , contre
les Ennemis. Ainsi Acan-
thion ayant dit , *perimus* ,
nous sommes perdus , Charin
repond : puisse le ciel nous
preserver de ce malheur là , &
le faire tomber sur nos En-
nemis.

² *Rupi*

A C A N T H I O N :

Mais il est pour vous ; & c'est la mauvaise fortune qui vous l'envoie.

C H A R I N :

Dis moi donc cette affaire là , quelque mortelle qu'elle puisse être.

A C A N T H I O N :

Doucement , s'il vous plaît , doucement : donnez moi le tems de me reconnoître , & de reprendre mes esprits. Je me suis rompu ¹ les boïaux pour l'amour de vous , ne vous en deplaîse ; & il y a déjà du tems que je crache le sang.

C H A R I N :

Devore moi de la resine ² d'Egïpte , faite de miel : cela te guerira.

A C A N T H I O N :

Et vous , par le Temple de Pollux ! avalez moi une bonne dose de poix bouillante ³ ; je vous répons que vôtre mal se dissipera.

B 6 CHA-

¹ *Rupi ramices ; je me suis rompu dans le corps. Ramex est chez Plaute , ce que Hernia est chez Martial , Hernia , une Hergne ; Or une Hergne est quand , pour s'être trop efforcé , soit en agissant , soit en parlant , il sort du bas ventre cette enflure , ou cette tumeur que nous apellons décente de boïaux. Mais parce que nôtre homme dit qu'il crache le Sang , il est clair que par ramices le Poëte entend les*

veines du pôiïmon. Or il semble que *Ramex* tire son origine de *Ramus* , un rameau ; par ce qu'on en voit un representé soit dans la Hergne , soit dans les veines.

² *Resnamex melle* : d'autres lisent *cum melle* ! de la resine avec du miel. Savoir si c'est là un bon remède pour reformer les veines , & pour arrêter le Sang ; c'est au Tribunal de la Medecine à en décider.

³ *Calidam picem*. Acanthion

C H A R I N :

Je n'ai jamais vu d'homme qui se fâche plus aisément que toi.

A C A N T H I O N :

Et moi , je n'ai jamais vu d'homme qui parle plus desobligeamment que vous.

C H A R I N :

Je t'indique ce que je te croi de plus salutaire & de meilleur.

A C A N T H I O N :

Otez moi tous ces moïens de santé qui la procurent par la douleur & par le tourment.

C H A R I N :

Dis moi : est il quelque part un bien à l'usage de l'homme , qui ne soit mêlé de mal , & dont tu puisses te servir sans peine & sans travail ?

A C A N T H I O N :

Mon savoir ne va pas jusque là : je n'ai jamais appris la Philosophie pour disputer , ni ne la veux apprendre. Une chose fais-je de science certaine : c'est què je ne souhaite point qu'on me donne un bien où le mal soit attaché.

C H A R I N :

Donne moi la Main : allons donc , Acanthion.

ACAN-

thion perd le respect à son Maître & lui répond brutalement : mais les Esclaves se familiarisoient beaucoup. Au

reste : on faisoit avaler de la poix bouillante aux profanes & aux Blasphémateurs.

A C A N T H I O N :

Oh ! on vous la donnera : tenez : la voici ! vous n'avez qu'à la prendre.

C H A R I N :

Es tu mon Esclave ? veux tu m'obeir, ou non ?

A C A N T H I O N :

Vous pouvez le conoitre certainement par experience : moi qui viens de me rompre , pour vôtre service ; & afin que vous fussiez au plutôt ce que j'avois appris.

C H A R I N :

Console toi , mon Ami : je t'affranchirai dans quelques mois.

A C A N T H I O N :

Vous me flatez , vous voulez me repaître d'une vaine esperance ; vous m'en donnez à garder.

C H A R I N :

Moi , que j'osasse te faire une fausse promesse ? He , mon Enfant ! tu me conois si à fond qu'avant même que j'aie parlé , tu fais si je veux mentir.

A C A N T H I O N :

Ah ! vos paroles me fatiguent : par Hercule ! vous me tuez.

C H A R I N :

Est ce ainsi que tu m'es soumis ?

A C A N T H I O N :

Que me voulés vous ?

C H A R I N :

Et tu peux encore demander ce que je te veux ?

B 7 ACAN.

26 L E M A R C H A N D.

A C A N T H I O N :

Sans doute : que vous plait-il ? qu'est ce que vous exigez de mon obeissance ?

C H A R I N :

Je vais te le dire.

A C A N T H I O N :

Dites :

C H A R I N :

Mais je veux te le dire tout doucement.

A C A N T H I O N :

Est ce que vous avez peur de réveiller les Spectateurs , à qui nos Sotises, provoquent le sommeil ?

C H A R I N :

Malheur sur toi !

A C A N T H I O N :

C'est , précisément , ce que je vous apporte du Port.

C H A R I N :

Quoi ? Que m'apporte tu ? Dis moi.

A C A N T H I O N :

La violence , la crainte , la douleur , l'inquietude , la querelle , & la pauvreté.

C H A R I N :

Je suis mort ! sûrement , tu m'apporte là un comble de peines & de maux : je suis perdu ! je ne suis plus !

A C A N T H I O N :

Au contraire : vous êtes toujours.

C H A R I N :

Je t'entens : Je suis en effet ; mais fort misérable : n'est ce pas comme tu l'entens ?

ACAN-

ACANTHION:

Vous m'avez prevenu : je me tais.

CHARIN:

Mais enfin ; Qu'est-ce que c'est donc que ce terrible malheur ?

ACANTHION:

Ah ! ne le demandez pas : c'est une infortune des plus cruelles & des plus accablantes.

CHARIN:

Je te prie & te conjure ; tire moi , delivre moi de l'etat affreux où tu me mets : c'est trop me tenir en suspens ; il y a de la Barbarie¹ ; mon ame est au suplice.

ACANTHION:

Doucement : j'ai encore plusieurs questions à vous faire , avant que je sois châtié².

CHARIN:

Oui , par Hercule ! je te chatierai si tu ne parle

¹ *Dissolve jam me : hâte toi de me detacher* C'étoit la coutume de tenir les Esclaves pendus ou suspendus pendant qu'on les fouettoit ; puis , l'exécution finie , on les detachoit. C'est à cela que Charin fait allusion. Comme s'il disoit : Il y a assez longtems que tu me tiens en suspens , & l'esprit en l'air pour me fouetter ; non avec des verges ; mais avec des paroles. Ainsi tu dois me delier maintenant ;

tu dois m'apprendre ta nouvelle , & me tirer par là de l'inquietude dans laquelle tu me tiens :

² *Prius quam vapulem* : avant que je sois battu. Car Acanthion avoit peur qu'on ne l'accusât de negligence à l'égard de Pasicompe : il craignoit que Charin , l'accusant d'avoir mal gardé sa Maîtresse ne le châtiât pour l'avoir laissé voir à Demiphon son Pere.

parle tout à l'heure : ou fors d'ici, ôte toi de ma presence.

A C A N T H I O N :

Voïez, je vous prie, qu'il est doux ! qu'il est caressant ! Il n'y avoit pas d'homme plus honnête, plus affable que lui, quand il a commencé.

C H A R I N :

Au nom de Hercule ! jete prie, jete conjure ; dis moi ce qu'il y a, puisque j'en suis réduit à m'abaisser devant mon Esclave jusqu'à lui faire les plus humbles supplications.

A C A N T H I O N :

Enfin, je vous paroïs donc méprisable ?

C H A R I N :

Au contraire : digne d'estime & de considération.

A C A N T H I O N :

C'est ainsi que je l'ai toujours cru.

C H A R I N :

Je te conjure : le Vaisseau seroit il péri ? auroit il fait naufrage au Port ?

A C A N T H I O N :

Nôtre Navire est en pleine santé : ne craignez rien de ce côté là.

C H A R I N :

Et l'Equipage ?

A C A N T H I O N :

Il ne lui est arrivé aucun accident, il est tout comme vous l'avez laissé.

C H A R I N :

Pourquoi donc tarde tu, differe tu si opini-

niâtrement à me dire , par quelle raison tu courrois tantôt dans la Ville pour me trouver ?

A C A N T H I O N :

Certainement ; vous m'ôtez la parole de la bouche ; vous ne me donnez pas le tems de parler.

C H A R I N :

Je me tais.

A C A N T H I O N :

Vous faites sagement. Vous me presseriez d'une terrible force , à ce que je m' imagine , si j'avois une bonne nouvelle à vous annoncer ; puis qu'étant obligé de vous apprendre un grand malheur vous me donnez si peu de relâche , & que vous me poussez si vivement.

C H A R I N :

Je t'en prie mille & mille fois : veuille me dire ce que c'est que cette disgrâce là.

A C A N T H I O N :

Je vous la dirai donc à la fin , puisque vous m'en conjurez si fort : écoutez bien. Votre Pere.

C H A R I N :

Eh bien quoi ! mon Pere ?

A C A N T H I O N :

Votre Maitresse.

C H A R I N :

Eh bien quoi ! ma Maitresse ?

A C A N T H I O N :

Votre Pere l'a vuë.

CHA-

CHARIN:

Il l'a vuë ? Ah , je suis perdu ! Répons moi à ce que je vais te demander.

ACANTHION:

Vous pouvez demander tout ce qui vous plaira.

CHARIN:

Comment mon Pere a-t-il pu voir ma Maitresse ?

ACANTHION:

La chose n'est nullement difficile à concevoir : il a des yeux , comme vous savez , qu'il ouvre & ferme quand il veut : malheureusement , ces deux petites Fenêtres étoient ouvertes , lors que le hasard fit placer la Courtisane devant lui ; & voila justement , par où & comment il l'a vuë.

CHARIN:

Mais de quelle manière ?

ACANTHION:

Il agrandissoit ses yeux ; il les ouvroit une fois plus que Nature.

CHARIN:

Va au Tartare , Scelerat que tu es ! tu badine , *tu t'épanouis la raté* dans une affaire qui m'est dangereusement essentielle & capitale.

ACANTHION:

Est ce donc plaisanter que de répondre juste & fort serieusement à vos questions ?

CHARIN:

Est il donc bien vrai que le bon homme a vu mon achat ?

ACAN-

A C A N T H I O N :

Par Hercule ! cela est aussi vrai qu'il est vrai que vous me voyez , & que je vous voi.

C H A R I N :

Où l'a-t-il vuë ?

A C A N T H I O N :

Dans le Vaisseau : y étant descendu , & l'ayant aperçuë ; après l'avoir bien examinée , il s'est approché d'elle , & lui a parlé ; ils ont causé quelque tems ensemble.

C H A R I N :

O mon Pere ! ô mon Pere ! vous avez ruiné mon bonheur. Mais toi , mais toi , Pendar ? pourquoi n'empêchois tu point cette vuë funeste & fatale ? Ne devois tu pas cacher promptement la Courtisane , & la fourrer dans quelque niche où mon Pere ne put pas la decouvrir ?

A C A N T H I O N :

Ce n'est pas ma faute : nous étions occupés à nos affaires de Marine ; à plier , & à racommoder les Equipages : pendant que nous ne pensions qu'à notre travail , votre Pere est venu dans un petit Bateau ; & pas un de nous ne l'avoit aperçu avant qu'il fût sur notre bord.

C H A R I N :

C'est en vain que je suis echapé aux orages , aux Tempêtes , à tous les perils de la Mer : je me rejouissois de me voir à terre ; & dans un lieu où Neptune n'est point à craindre : mais , hélas ! d'autres Flots impetueux , d'autres vagues furieuses me re-jet-

jettent & me brisent contre d'autres rochers & d'autres Ecueils. Dis moi ce qui est arrivé en suite.

A C A N T H I O N :

Vôtre Pere n'a pas été plutôt auprès de la Fille , qu'il lui a demandé de quel país elle étoit.

C H A R I N :

Qu'a-t-elle répondu ?

A C A N T H I O N :

Moi , aiant oui cette interrogation là , j'ai volé , je suis accouru ; & , sans donner le tems à votre Belle de répondre , j'ai dit que c'étoit une jeune Esclave que vous aviez acheté pour Madame votre Mere.

C H A R I N :

A-t-il paru se païer de cette monnoïe-là ? l'a-t-il cru ?

A C A N T H I O N :

Vous demandez encore ? le vieux Pêcheur a commencé à s'échauffer auprès de la jeune *monture* ; à la caresser , à la *chifonner* , à la . . . &c.

C H A R I N :

Quoi ma Maitresse ?

A C A N T H I O N :

Et qui donc ? Il eut mieux valu qu'il eût jetté son feu , qu'il eût passé sa rage amoureuse sur moi ? j'admire qu'il ne l'ait point fait.

C H A R I N :

Par Pollux ! mon miserable cœur se fond goûte à goutte ; à peu près comme si tu jetois du sel dans de l'eau. C'est fait de moi ! je suis mort !

ACAN-

A C A N T H I O N :

Oh ! vous n'avez dit que cela de fort aïin : mais , après tout c'est une folie.

C H A R I N :

Que ferai-je ? Je suis persuadé que mon pere ne me croira point , quand je lui dirai j'ai acheté cette Servante-là pour ma re. D'ailleurs , il me semble que c'est grand crime de mentir impudemment à l'homme du Monde à qui on doit le plus de respect , tel qu'est un Pere. Mais , le bonhomme se moquera de moi ; & il n'aura pas tort , quand je prétendrai lui faire accroire que j'ai acheté une Femme de cette beauté pour être Esclave dans la Maison.

A C A N T H I O N :

Vous tairez vous dans votre insigne folie ? J'en repons , sur la foi de Hercule ; il croira : car , tout à l'heure , quand je lui ai donné cette defaite-là que j'ai inventée , si heureusement il a pris cela pour argent comptant.

C H A R I N :

Malheureux que je suis ! je tremble que mon Pere ne soupçonne la verité. Mais conte moi donc comment la chose s'est passée.

A C A N T H I O N :

Ca ! que voulez vous apprendre ?

C H A R I N :

Net'a-t-il point fait voir par quelque signe , par quelque grimace , qu'il se desioit que cette Fille est ma Courtisanne ?

A C A N T H I O N :

Rien moins que cela : au contraire : il m'a

34 L E M A R C H A N D.

m'a semblé qu'il ajoutoit foi à tout ce que je lui disois.

C H A R I N :

Oui ; à ce que tu t'imagines.

A C A N T H I O N :

Non : je puis vous assurer qu'il aquiesçoit sincèrement.

C H A R I N :

Que je suis un infortuné Mortel ! Mais à quoi bon me tuër ici à me plaindre & à me lamenter ? Ne devrois-je pas plutôt aller au Vaisseau ? Suis moi.

A C A N T H I O N :

Prenez garde à ce que vous faites : si vous allez-là ; vous y rencontrerez infailliblement le Patron : Vous voyant avec votre air timide , effraié , embarrassé ; il ne manquera pas de vous prendre en particulier , pour vous sonder & vous arracher votre secret : il vous demandera où vous avez trouvé cette belle Creature : combien elle vous coute , à quoi , sérieusement , vous l'avez destinée ; si ce n'est pas votre Maitresse : enfin , comme un vieux Renard , il profitera de votre timidité , pour vous tirer les vers du nez , & pour vous faire avouer le fait.

C H A R I N :

N'importe : la résolution en est prise : je veux absolument aller au Vaisseau. Crois tu que mon Pere ne soit pas encore sorti du Port ?

A C A N T H I O N :

C'est ce que je ne puis vous dire : Je suis venu promptement devant , à cause de cette mau-

ACTE I. SCENE I.

35

mauvaise aventure-là, craignant que, s'il vous surprenoit, il ne vous accablât, & ne vous fît donner dans quelque Piége.

CHARIN:

Tu as fort bien fait.

ACTE PREMIER.

SCENE SECONDE.

DEMIPHON.

DEMIPHON:

Il faut avouër que les Dieux ont des moïens admirables pour se moquer des misérables Humains, & pour rire à leur dépens : ces Etres immortels, mais naturellement malins, prennent aussi plaisir à nous troubler la nuit par des songes merveilleux. C'est ce qui m'est arrivé, pas plus loin que la nuit dernière, pendant laquelle j'eus, en dormant, un rêve qui me causa une rude & violente agitation.

Je m'imaginois avoir fait acquisition d'une belle Chevre : mais deux choses me donnoient de l'inquietude, & rabatoient la joie que j'avois de mon marché : premierement je craignois qu'une autre Chevre que j'avois auparavant au Logis ne maltraitât ma nouvelle venuë ; & ensuite, j'avois peur que si on les mettoit toutes deux dans un même endroit, elles ne pussent jamais s'accorder. Pour obvier à ces inconveniens, vous ne devineriez jamais ce que je fis ? je
con-

confiai ma jeune & jolie bête à un Singe, le chargeant de la bien garder, & d'en avoir grand soin.

Un peu après, ce Singe vient chez moi: il me gronde, il m'injurie, il me querelle, accusant ma Chevre d'être cause, par son arrivée, & par son moien, qu'il avoit commis un crime affreux, & causé une perte irreparable. Il se plaint que cette mechante Chevre que je lui avois donné à garder, avoit rongé toute la dot de sa Femme.

D'abord je ne pouvois comprendre qu'une seule Chevre eût été capable de brouter tout le bien de la Femme du Singe; lui d'insister sur la verité du fait: ajoutant, pour conclusion, que si je ne me hâtois de tirer la Chevre de chez lui, & de le delivrer d'une hôtesse si vorace, il la meneroit incontinent chez moi, & la remettroit entre les mains de ma Femme.

Par Hercule! il me sembloit que je faisois tout mon possible pour adoucir le Singe irrité: mais ne sachant à qui recommander ma pauvre Chevre, cela me jettoit dans une inquietude horrible, dans un embarras furieux: ne sachant à quoi me déterminer, je souffrois comme un misérable. Pendant ce tems-là, je voi paroître un bouc: il me parle, & me dit qu'il avoit ôté la Chevre au Singe; après quoi, il commence à me rire au nez, & à me faire des gambades. Moi de pleurer, me plaignant amèrement de ce qu'on avoit volé ma Chevre.

Pour ce qui est à present de l'interpretation de mon songe, c'est dont je ne puis venir

venir à bout , je n'y comprends rien : à moins que je ne me desie que j'ai déjà trouvé la Chevre , & ce que elle me pre-sage.

Ce matin , dès le point du jour , il m'a pris envie d'aller sur le Port ; après y avoir fait ce que je souhaitois ; tout d'un coup , j'aperçois le Vaisseau dans lequel mon Fils revint hier de Rhode: je ne sai comment la curiosité m'a pris : mais enfin , j'ai voulu faire visite à nôtre Navire : je me suis donc jetté dans une petite Barque qui me transporte rapidement jusqu'au Vaisseau. Y étant monté , & regardant de tous côtez , je decouvre une Marchandise fort curieuse & très attirante: c'est une Femme, d'une beauté achevée, que mon Fils a emmenée pour en faire present à sa Mere en qualité d'E-sclave.

Des que j'ai vû cette charmante Person-ne , j'en ai eu le Cœur penetré d'amour ; & , sans m'amuser , comme ceux qui sont tant soit peu sages , à reflexir & à raison-ner , j'ai donné , à Cœur perdu , dans ce nouvel amour, comme un transporté, comme un furieux. Par Hercule ! j'ai aimé autrefois dans ma jeunesse : mais jamais , je ne me suis trouvé si foû ni si emporté qu'aujourd'hui. Ma foi ! je suis fort assuré d'une chose : c'est que je suis un homme perdu sans ressource.

Vous autres Messieurs , qui me contem-plez si à vôtre aise , & en riant : voiez un peu , je vous prie , à quel point ce me-chant Amour me réduit , & ce que c'est
le Marchand C que

38 L E M A R C H A N D.

que ma vieille figure ¹. Certainement j'ai attrapé la signification de mon Rêve : cette belle Femme, c'est ma belle Chevre : Savoir ce que le Singe & le Bouc veulent dire ? c'est ce qui me derange la Cerveille ; c'est ce qui m'inquiete, & me fait appréhender bien des choses. Mais il faut me taire : voici le Voisin qui sort de chez lui.

¹ *Vosmet videte caterum* | *je vauz.* D'autres lisent *qui*
quanti sum : au reste : ju- | *sem, qui je suis, ce que-*
ge, vous autres, de ce que | *c'est que de moi.*

A C T E S E C O N D.

SCENE SECONDE.

LISIMAQUE, DEMIPHON,
LES FOUETEURS.

LISIMAQUE:

Ma foi ! je veux absolument qu'on chatte ce vilain bouc qui nous cause tant de perte & de dommage à la Campagne.

DEMIPHON:

Qu'entens-je ? mauvais augure ! Voila un Diable de presage ¹ qui ne dit rien de bon pour

¹ Lisimaque avoit à la Campagne quelque Bouc qui faisoit du ravage ; & il ordonne à ses Esclaves qu'on chatte au p'ûtôt cete mechante bête. Demiphon qui, comme il vient de dire, a rê-

vé un bouc, & qui craint que ce Songe ne lui presage quelque malheur ; tire un mauvais augure du commandement de Lisimaque : c'est pourquoi il dit :

Nec enim illud mihi, nec auspi-

ir moi, au moins : ma foi ! j'ai peur
 que ma Femme ne me fasse ôter ce que Mé-
 Nature m'a donné pour la propagation de
 l'espèce, comme celui ci veut faire cou-
 rir à son bouc les instrumens de la gene-
 ration : cela ne m'accommoderoit point
 d'attachement ; car j'aime à me servir de tous
 ces outils naturels. Je crains fort aussi que
 Monsieur mon Voisin ne soit le Singe du
 monde ; qu'il ne soit dans les interets de ma
 nation ; & qu'il ne soutienne son parti.

LISIMAQUE :

Va-t'en droit à la Métairie, toi : Porte
 des provisions ; & quand tu seras arrivé, sou-
 viens toi de les donner en mains propres,
 devant tout le Monde à Pieste notre Me-
 tier. Tu diras à ma Femme que j'ai des
 affaires en Ville, & qu'ainsi elle ne m'atten-
 d point : dis lui qu'il faut que je termine,
 & je vuide aujourd'hui trois procès : mais
 tout garde toi bien d'oublier cet arti-
 cle-là.

LES FOUETTEURS :

N'y a-t-il rien d'avantage, Monsieur ?

C 2 LISI-

*icium placet ni l'augure
 auspice ne me plaisent &
 ne signifient rien de bon.
 ----- nam mihi
 hodie lites judicandas
 o : car tu diras que je
 aujourd'hui terminer
 procès. Judicandas: c'est
 e; que je dois plaider
 aujourd'hui trois fois en lu-*

stice contre ma partie: car
 Lisimaque n'étoit pas juge.
 C'est ainsi qu'on dit d'un
 plaideur, qui a gagné son
 Procès, il a condamné sa
 partie: ce n'est pourtant pas
 le plaideur; c'est le juge
 qui a prononcé la Con-
 damnation.

LISIMAQUE:

Non : c'est tout.

DEMIPHON:

Bon jour Seigneur Lifimaque!

LISIMAQUE:

Oh , Seigneur Demiphon ! Serviteur tres humble. Eh bien ! que dit on ? que fait on ? comment va le Cœur ?

DEMIPHON:

Fort malheureusement.

LISIMAQUE:

Aux Dieux ne plaise !

DEMIPHON:

C'est ce qu'ils font., pourtant ; & tel est leur bon plaisir.

LISIMAQUE:

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

DEMIPHON:

Je ne demande pas mieux que de vous le dire, dès que je serai sur que vous avez l'envie & le loisir de m'ecouter.

LISIMAQUE:

Quoique j'aie besoin de mon tems , Demiphon : croiez que j'en ai toujours de reste pour un Ami, lors qu'il ne s'agit que de l'entendre.

DEMIPHON:

Vous ne me dites rien-là que je ne sache par ma propre experience. Dites moi , un peu , s'il vous plait , mon Voisin , & mon bon Ami , quel âge me donneriez vous bien ?

LISIMAQUE:

A vous ? je ne saurois deviner juste ;
mais

ACTE II. SCENE II. 41

ais vous me paroissez usé , cassé , decre-
pit : vous touchez à la dernière vieillesse ;
je vous croi sur le bord de vôtre fosse.

DEMIPHON :

Fi donc , Lisimaque ! ou vous badinez ,
ou vous ne voyez rien qui vaille. Je ne suis
u'un enfant de sept ans.

LISIMAQUE :

Est ce que vous extravaguez , de vous
croire revenu à cet âge là ?

DEMIPHON :

Je dis la verité.

LISIMAQUE :

Par Hercule ! ce que vous dites-là me
fait penser à une chose : la vieillesse decre-
pite ôte à l'Homme le sentiment & le bon
sens. On dit ordinairement que la caducité
fait *radoter* , & rentrer en enfance.

DEMIPHON :

Je suis donc bien éloigné de ce cas-là : car
je me sens la moitié plus sain & plus vigou-
reux qu'auparavant.

LISIMAQUE :

Ma foi ! c'est une très bonne affaire ; &
je m'en rejouis pour l'amour de vous.

DEMIPHON :

Et même , afin que vous le sachiez , mes
yeux rajeunissent ; & je voi mieux que je
n'ai jamais fait.

LISIMAQUE :

Cela va bien.

DEMIPHON :

Oui : mais tout cela tend à me rendre
malheureux.

C 3 LISI-

42 L E M A R C H A N D.

L I S I M A Q U E :

Oh ! voila un mechant *mais* ; il gâte tout.

D E M I P H O N :

Oserois - je vous parler ouvertement , & vous confier un secret ?

L I S I M A Q U E :

C'est ce que vous pouvez faire en toute sûreté.

D E M I P H O N :

Obligez moi donc de m'écouter.

L I S I M A Q U E :

Je le ferai attentivement.

D E M I P H O N :

Vous saurez donc , Seigneur Lisimaque que j'ai commencé aujourd'hui à aller à l'Ecole : Je suis déjà bien savant , oui : dès ma première leçon , j'ai appris par cœur cinq Lettres ¹.

L I S I M A Q U E :

Comment cinq Lettres ? que voulez vous donc dire ? Qui sont elles ?

D E M I P H O N :

J' A I M E.

L I S I M A Q U E :

Quoi ! la tête blanche comme un Cigne , vous êtes amoureux , mechant Vieillard ?

D E M I P H O N :

Que cette tête soit blanche ; que elle soit

¹ -- *ternas Scio jam :*
je sai déjà trois lettres car
il fait & il sent A. M. O.
les trois Lettres qui com-

posent Amo , l'aime ; ce
qu'on ne peut rendre en
François que par cinq let-
tres.

ACTE II. SCENE II. 43

t rousse ; qu'elle soit noire : enfin l'Amour me tient , & me secouë d'une grande force.

L I S I M A Q U E :

Sérieusement , Demiphon : je croi que vous vous egaïez , que vous vous divertissiez sur mon compte.

D E M I P H O N :

Si je vous dis une fausseté , coupez moi le Cou : faisons mieux ; pour vous persuader de la chose , à ne pouvoir plus en douter : prenez un Couteau : coupez moi un doigt , une Oreille , le Nez , ou une Levre ; s'en branle ; ou si je sens rien de l'opération , je consens , mon Ami , que vous me perissiez de l'Amour en me tuant.

L I S I M A Q U E :

Si on a jamais vu un Amant en peinture , voilà , le voila : car , selon moi un homme , si accablé d'années , qu'il ne lui reste plus qu'un soufle de vie dans le corps , n'a plus de vertu , & n'est guere plus à aimer qu'une figure peinte sur la muraille.

D E M I P H O N :

Je ne doute point que vous ne vouliez me faire ici une verte & severe reprimande.

L I S I M A Q U E :

Moi ! que j'aïlle m'eriger en Pedagogue à votre égard ?

D E M I P H O N :

Il n'y a là aucun sujet de me gronder : d'autres Gens , d'une plus grande distinction que moi , ont eu la même aventure. C'est une chose humaine que l'Amour ; & l'Humain veut aussi qu'on le pardonne. Ne me

censurez donc point, je vous en prie : je ne me suis pas laissé prendre volontairement ¹.

LISIMAQUE :

A qui en avez vous avec vôtre apologie ? je vous assure que je ne vous blame point.

DEMIPHON :

Mais ne vous imaginez pas que j'en sois moins honnête homme.

LISIMAQUE :

Moi ? Oh, les Dieux m'en préservent !

DEMIPHON :

Pensez y donc bien encore une fois.

LISIMAQUE :

Cela est tout pensé.

DEMIPHON :

Affurement ?

LISIMAQUE :

Ah ! vous me tuez par vôtre importunité. Cet homme là perd absolument la raison par la violence de l'Amour. Y-a-t-il quelque chose pour vôtre service ?

DEMIPHON :

Adieu.

LISIMAQUE :

Je m'en vais promptement sur le Port : car j'y ai affaire.

DE-

¹ *Hoc non me voluntas impulit : la volonté ne m'a point poussé à cela. Car ce hoc est pour adhuc. D'autres lisent huc ici. Quoi qu'il en soit : on voit bien que cet Amoureux, suranné*

& qui n'a plus de dents, veut se justifier auprès de son Ami, sur ce que il ne lui a pas été possible de résister à la force de sa passion.

ACTE II. SCENE II. 45
DEMIPHON:

Bon voiage.

LISIMAQUE:

Bon jour & bonne santé.

DEMIPHON:

Je vous en souhaite autant. Apresent que
ne voila seul, c'est aussi au Port où est
ma Principale affaire: je prendrai donc aussi
mon chemin de ce côté-là. Mais voila
mon Fils qui vient le plus à propos du
monde: je veux l'attendre ici de pié fer-
me. C'est maintenant à moi de voir com-
ment je pourrai le resoudre à vendre sa
belle Esclave, & à ne point la donner à sa
Mere: mais en même tems, je ne saurois
assez m'observer pour l'empêcher de pres-
senter, en aucune maniere, que cette beau-
té là m'a saisi le Cœur.

ACTE SECOND.

SCENE TROISIEME.

CHARIN, DEMIPHON.

CHARIN:

Je ne croi pas qu'il y ait sous le Ciel un
Mortel plus malheureux que moi, ni à qui
il arrive tant de disgraces. Il suffit que j'en-
treprenne une chose, quoi que ce puisse é-
tre, afin que tout réussisse au rebours de mon
attente & de mes desirs: il survient toujours
quelque facheux incident qui détruit mon
C 5 projet,

projet, qui renverse le dessein que je croïois le mieux concerté ¹.

Sous quelle maligne constellation faut il que je sois né? J'achette une Maitresse pour mon plaisir & pour mon usage; me flatant que je pourrai en jouir à l'insu de mon Pere: point! ce n'est plus cela: il a su mon emplette; il a vu l'objet de mon amour; & en cela, il m'a coupé la gorge: je n'ai point encore assez réfléchi sur ce que je pourrois lui répondre, quand il me questionnera touchant cette Esclave étrangere: je suis comme si j'avois dans le corps dix ames qui se battroient de toute leur force ².

Sérieusement: je ne sai à quoi me déterminer, tant mon pauvre esprit flote dans l'incertitude; tant j'ai le cœur dans une cruelle agitation. Tantôt je trouve du bon sens dans le conseil de mon valet; & la défaite qu'il a donné à mon Pere me paroît heureuse: un moment après, elle me semble mauvaise; & je ne puis me résoudre à m'en servir. En effet: est il tant soit peu probable que

¹ *Proprium nequit mihi evenire quod Cupio: Rien de ce que je souhaite ne peut m'arriver en propre: C'est à dire: je ne saurois avoir une fois en ma vie, le plaisir de me voir une chose tout à fait à moi; & si bien à moi qu'on ne puisse me l'ôter.*

² *Ita animi Decem in pe-*

store incertant: comme si j'avois dans le corps dix esprits qui s'agitent & qui se combattent. Il entend par ces esprits ses différentes pensées qui lui viennent; & qui lui causent de l'inquietude & du chagrin. Decem, dix; nombre certain pour l'incertain. Incerti certant; jeu de mots.

³ *Scio*

que mon Pere se mette dans l'esprit, & croïe de bonne foi que j'ai acheté cette Fille là pour en faire present à ma Mere?

D'un autre côté, si je vais parler sincerement, & dire la chose comme elle est; si je lui avouë naturellement que j'ai fait cette acquisition là pour mes besoins; quelle idée aura-t-il de moi? Il debutera par m'enlever ma chere Capture: ensuite, il ne balancera point à passer la Mer, pour l'aller vendre en quelque Païs où il croira pouvoir en tirer une grosse somme d'Argent. Je connois son humeur; il n'y a pas d'homme plus dur, ni moins compatissant aux foiblesses des autres: j'en ai fait une rude experience au Logis¹ pendant mon Education.

Cela peut il donc s'appeller des Amours? j'aimerois mieux labourer que d'être Amant, à ce prix là. Mon Pere m'a contraint, presque par force, de quitter la Maison pour aller trafiquer: c'étoit là où ma mauvaise étoile m'attendoit. Je dis ma mauvaise étoile; car quand le chagrin l'emporte de beaucoup sur le plaisir, goute-t-on une douceur solide dans un tel état?

En vain, j'ai tâché de tenir ma Maitresse dans un endroit où personne ne pût la

C 6 de-

¹ Scio domo doctus: c'est à dite Domestico experientia: je le sai par experience domestique; je le conois pour l'avoir éprouvé au Logis.

Arare mavelim quam sic

amare: j'aimerois mieux labourer que d'aimer de cette maniere-là. Les anciens regardoient le travail de l'Agriculture, comme le plus grand & le plus penible qu'il y ait.

² Musica

48 L E M A R C H A N D.

decouvrir ; je la croïois *introuvable* : mon Pere est une vraie mouche¹ : on ne peut rien dérober à ses yeux de linx : il n'y a rien, ni de sacré, ni de profane qu'il ne deterre, & où il n'aparoisse comme un phantôme. Enfin : je n'ai rien de certain sur quoi je puisse compter, ni fonder le moindre raison d'esperance.

D E M I P H O N :

D'ou vient que mon Fils parle & raisonne ainsi tout seul ? il me paroît avoir dans la tête quelque chose qui l'inquiete, & qui lui met la cervelle en mouvement.

C H A R I N :

Oh, oh ! mon Pere est ici ; je le voi : il faut que je l'aborde. Mon Pere, je vous souhaite le bon jour : puis-je vous demander ce que vous faites-là ?

D E M I P H O N :

D'où venez vous ? pour quoi êtes vous si empressé mon Fils ?

C H A R I N :

Pardonnez moi³, mon Pere : je n'ai ni empressement, ni hâte : je suis dans mon affiete naturelle.

D E -

¹ *Musca est meus Pater :* c'est une mouche que mon Pere. Les Egiptiens nommoient *mouche*, un homme curieux & impudent. Nous ne prenons cette comparaison que par rapport à la pénétration & à la défiance. Nous disons dans ce sens là. *C'est une fine mouche*.

² *Attâte !* Cette interjection marque la surprise & la crainte en même tems ; Plaute la met souvent en œuvre.

³ *Recte Pater :* c'est à dire : je ne me hâte nullement. Les Anciens se servoient souvent du mot recté, quand ils nioient sans vouloir exprimer la particule negative.

DEMIPHON:

C'est ainsi que je le souhaite. Mais pour-
 vi votre visage est il altéré ? qu'est ce qui
 vous oblige à changer de couleur ? avez vous
 quelque sujet de chagrin ?

CHARIN:

Oui, mon Pere : j'ai quelque chose de
 nouveau dans l'esprit. D'ailleurs je n'ai pas
 dormi cette nuit.

DEMIPHON:

Comme votre navigation a été fort agitée
 et tempétueuse, il ne faut pas s'éton-
 ner si vous en êtes encore tout étourdi ; &
 vous avez de la peine à vous reconnoître
 la Terre.

CHARIN:

Effectivement, je croi que c'est cela.

DEMIPHON:

Il ne n'est assurément point autre chose :
 mais cela se passera bientôt ; & les suites n'en
 sont point à craindre. Par Pollux ! vous de-
 venez pâle comme la mort. Si vous fai-
 siez bien, vous vous en irez au Logis ; &
 vous vous coucherez dans toutes les for-

CHARIN:

Je n'en ai pas le tems : je veux aupara-
 vant m'aquiter de toutes les commissions
 dont je suis chargé.

DEMIPHON:

Que vous les fassiez demain ou après de-
 main, n'est ce pas la même chose ?

CHARIN:

Je vous ai oui dire souvent, mon Pere,
 C 7 que

90 L E M A R C H A N D.

que les Gens sages devoient preferer à tout, l'exécution des affaires qu'on leur a recommandé.

D E M I P H O N :

Faites donc comme vous l'entendrez , je ne veux point m'opposer à vôtre bonne & prudente maxime.

C H A R I N :

Cela va bien pour moi , si ce Docteur est ferme & constant dans son opinion.

D E M I P H O N :

Quelle faillie lui prend il , de se retirer ainsi brusquement à l'écart , comme pour se consulter en particulier ? Je suis toujours bien sur de mon fait touchant une chose : c'est qu'il ne peut pas avoir le moindre soupçon de mon amour pour sa belle Esclave : car jusqu'a present , je n'ai point encore fait aucune etourderie , ni même rien dit par où je pusse me decouvrir , comme c'est la coutume des Amans.

C H A R I N :

Par Hercule ! il n'y a point encore de mal : je voi fort bien que le bon homme ne se défie nullement de mes amours ; car pour peu qu'il s'en défiât , il me tiendrait bien un autre langage.

D E M I P H O N :

Mais qu'est ce qui m'empêche de lui parler touchant cette Creature , il faut que je le mette un peu sur ce chapitre-là.

C H A R I N :

Je me tire d'ici bien vite , de peur de malheur. Avec vôtre permission , mon Pere ; je vais degager ma parole envers mes amis ;
&

ACTE II. SCENE III. 51

& leur faire voir , par mon exactitude à remplir leurs commissions , que je ne suis pas indigne de leur confiance & de leur amitié.

DEMIPHON:

Non , non : demeurez ; cela peut bien se remettre jusqu'à demain. J'ai encore quelque chose à vous demander.

CHARIN:

Que vous plait il , mon Pere ? je suis prêt à vous contenter.

DEMIPHON:

N'avez vous point été malade depuis votre départ ?

CHARIN:

Non : graces aux Dieux , j'ai toujours jouï d'une santé parfaite : mais je ne sais pourquoy , depuis mon retour au Port , il y a quelque chose dans ma machine qui ne va pas bien ; le cœur me fait mal.

DEMIPHON:

Par Pollux ! c'est un effet des nausées que cause l'agitation de la Mer : mais cela ne durera pas. A propos ! vous ne me dites rien d'une chose : N'avez vous pas amené de Rhode une Esclave pour en faire présent à votre Mere ?

CHARIN:

Oui , mon Pere ; j'en ai amené une ; & je l'ai destinée à ce que vous dites.

DEMIPHON:

Eh bien ! cette Femme-là ; comment la trouve tu ?

CHA-

52 L E M A R C H A N D.

C H A R I N :

Par le Temple de Pollux ! il faudroit avoir le goût tout à fait depravé, pour avancer que elle est laide.

D E M I P H O N :

Est-elle sage & de bonnes mœurs ?

C H A R I N :

Autant que je m'y conois ; je n'ai jamais vu une Fille mieux élevée, ni de meilleure conduite.

D E M I P H O N :

Par le Temple de Pollux ! elle m'a paru telle quand je l'ai vuë.

C H A R I N :

Oh, oh ! est ce que vous l'avez vuë, mon Pere ?

D E M I P H O N :

Je l'ai vuë : mais cela ne nous convient point ; cela ne nous est pas propre : c'est pourquoi, elle ne me plait pas.

C H A R I N :

Par quel endroit, mon Pere ?

D E M I P H O N :

Par ce qu'elle est trop belle & trop bien faite pour servir au Logis. Nous n'avons pas besoin d'une Esclave, a moins qu'elle ne sache faire de la toile, moudre, fendre du bois, filer, nettoier la Maison, souffrir les coups, & faire la Cuisine à notre maniere. Or, je suis sur que vôtre Etrangere seroit incapable de tout ce que je viens de dire-là.

C H A R I N :

Enfin, quand je l'ai achetée, je n'ai point

ACTE II. SCENE III. 53

point eu d'autre but que de la donner à ma Mere.

DEMIPHON:

Veux tu me croire ? N'en fais rien ; & bien loin de la lui donner , ne lui-dis pas même que tu l'as amenée.

CHARIN:

Les Dieux voudroient ils bien se déclarer pour moi ?

DEMIPHON:

Je le gagne peu à peu. Mais , ce que je ne t'ai point encore dit : c'est qu'une Creature de cet air-là ne pourroit pas honnetement suivre ni accompagner ta Mere ; & même je ne le souffrirois jamais.

CHARIN:

Pourquoi donc cela, s'il vous plait, mon Pere ?

DEMIPHON:

Parceque ce seroit un crime à une Mere de Famille, à une honnête Femme, si elle se faisoit suivre par une Fille dont la mine est si majestueuse , le port si haut , & la beauté si eclatante. Quand cette Nimphe Esclave marcheroit par les rues, tout le Monde s'arrêteroit pour la regarder & pour la considerer depuis les piez jusqu'à la tête ; on lui feroit signe de la tête & des yeux ; on fiferoit ; on la pinceroit ; on l'agaceroit ; on l'apelleroit ; on ne la laisseroit jamais passer en repos : on viendroit chanter devant ma Maison ; je verrois ma porte barbouillée de loüanges ecrites avec du charbon ;

bon ; & comme la medifance regne beaucoup de nôtre tems , on ne manqueroit jamais de reprocher à ma Femme & à moi que nous tenons bordel. Qu'avons nous à faire de tout cela ?

C H A R I N :

Par Hercule ! vous raisonnez fort juste, mon Pere ; & j'entre, tout à fait , dans vôtre sentiment. Mais il reste une grande difficulté : que deviendra la Creature ? qu'en ferons nous ?

D E M I P H O N :

Fort bien. J'achetterai pour vôtre Mere , une Esclave Sirienne ou Egiptienne , n'importe : mais qui soit robuste , propre à tout , & principalement à la grosse besogne ; qui puisse servir au moulin , & faire telle tâche qu'on lui assignera ; qui soit bien battue,

** Implicantur mea fores
elogium Caribibus : que pour
donner des loüanges , ma por-
te fait toute blasonnée de Char-
bon ! Elogium est un terme
composé d'une preposition
latine & d'un nom Grec :
comme prologus , antelogium ,
& plusieurs autres mots sem-
blables , qu'on appelle hibri-
dis. Or les Amans avoient
coutume de répandre du Vin
& des parfums devant la
porte de leur Maitresse : ils
y venoient souvent aussi
veiller & chanter pendant la
nuit. S'ils écrivoient quel-
que chose à la loüange de la*

Belle ; c'étoit avec de la craie : s'il s'agissoit de Sa-
tire & de medifance , la plu-
me , ou le pinceau étoit de
Charbon. Cependant : il pa-
roit par cet endroit-ci qu'on
employoit quelquefois le
Charbon pour écrire des
Loüanges. Ces Eloges étoient
courts & renfermez en peu
de paroles. Comme , *Pas-
compse pulchra*, la belle *Pas-
compse*, sur ce pié là , on
avoit bientôt fait le Panegi-
rique d'une Maitresse ; & le
tems étoit bon pour l'in-
promptu.

ACTE II. SCENE III. 55

tuë, quand elle l'aura mérité ; & qui ne nous attire point d'insultes , ni d'insolences devant la porte.

CHARIN :

Nous ne ferions donc pas mal de renvoyer celle-ci au Marchand qui me l'a vendue ?

DEMIPHON :

Oh, point du tout ! il faut bien s'en donner de garde.

CHARIN :

Cependant : je me suis engagé d'honneur à la lui rendre¹, en cas qu'on n'en fût point content ici ; & que ma Mere ne la trouvât pas à son gré.

DEMIPHON :

C'est ce qu'il ne faut pas faire. Je ne veux pas que vous aiez un procès contre lui. S'il y a de la perte, j'aime mieux la prendre sur mon compte & la supporter ; j'aime mieux qu'on se plaigne de votre probité, que de voir ma Maison deshonorée par le crime d'une Femme. Enfin, je croi que, vendant

¹ *Dixit se redhibere si non placeat : il a dit qu'il la reprendroit, si on n'est pas content. Se redhibere, pour redhibiturum esse, qu'il la retentera. Car redhibere est ici pour recipere, reprendre : comme si vous disiez, ravoir. Ainsi redhibere, c'est ici recepturum esse qu'il la reprendra. A moins que redhibere ne signifie ici précisément que celui qui a*

vendu Pascompe rendra l'Argent qu'il a reçu pour elle : Car chez les Jurisconsultes, redhibere signifie reddere, rendre. Vlprien : Redhibe, c'est faire que le Vendeur redevienne le Maître de sa Marchandise ; & par ce que cela se faisoit en rendant, on a composé le mot redhibition, de reddo & habeo ; comme si on disoit ; ravoir en rendant ce qu'on a reçu.

dant cette belle Esclave en vôtre nom , je pourrai en tirer un bonne somme d'Argent.

C H A R I N :

Ce sera donc , mon Pere , à condition que vous ne la vendrez point au dessous de ce qu'elle m'a coûté.

D E M I P H O N :

Tais toi , seulement : il y a dans le Monde un certain Vieillard qui m'a prié de lui en acheter une , à peu près de cette tournure-là.

C H A R I N :

Nous sommes donc à deux de jeu , mon Pere : car il y a aussi dans le Monde , un jeune homme qui m'a chargé de lui acheter une Fille , comme celle qui est dans le Vaisseau.

D E M I P H O N :

Je compte que je pourrai la vendre vingt mines.

C H A R I N :

Et moi , je suis tresfur que si je veux , on m'en donnera tout à l'heure , vingt sept.

D E M I P H O N :

Et moi.

C H A R I N :

Et moi , vous dis-je.

D E M I P H O N :

Mais vous ne savez pas ce que je veux dire : taisez vous ; & du moins laissez moi parler. Je me vante encore de faire hauffer de trois mines le prix de la convention ; & ce seroit trente mines , voyez vous.

CHA-

CHARIN:

De quel côté vous êtes vous tourné?

DEMIPHON:

Vers l'Acheteur.

CHARIN:

Et où *Diable* est il cet homme là?

DEMIPHON:

Le voici, je le voi; & même, il m'ordonne d'ajouter encore cinq mines.

CHARIN:

Par Hercule! que les Dieux le rendent misérable, quel qu'il soit, je n'excepte personne!

DEMIPHON:

Tenez, tenez; il me regarde, & me fait signe de monter jusqu'à six Pieces.

CHARIN:

Et moi, morbleu! je vais jusqu'à sept. Par le Temple de Pollux! Votre Acheteur ne l'emportera pas aujourd'hui sur mon marché. Celui que je représente, & pour qui je negocie, me fait signe d'aller jusqu'à sept; & je vous assure qu'il n'en demordra point.

DEMIPHON:

Votre homme a beau faire: le morceau n'est point pour lui: je l'aurai en depit qu'il en ait.

CHA.

* *Minis commodi*: des *Minis commodas*. C'est à dire, entières, de poids, ayant le cercle, le rond, sans la moindre entamure: des Mi-

nes qui ne soient ni coupées ni rognées; enfin, si bien conditionnées qu'elles aient toute leur juste valeur.

58 L E M A R C H A N D.

C H A R I N :

Mais c'est lui qui a fait la premiere offre.

D E M I P H O N :

C'est de quoi je me soucie fort peu.

C H A R I N :

Il offre jusqu'à cinquante Pieces.

D E M I P H O N :

Quand il en offriroit cent , il ne l'auroit pas. Voulez vous donc encherir contre ma volonté ? Assurement, vous y feriez un gros profit ! telle est la disposition du Vieillard dont je suis le courtier , & pour qui j'achette : il aime la Fille à la fureur ; & il vous donnera pour elle , tout ce que vous lui demanderez.

C H A R I N :

En verité , le jeune homme , pour qui j'achette, brule & meurt d'amour pour mon étrangere.

D E M I P H O N :

Par Hercule ! mon vieux Amant est cent fois , mille fois plus enflammé : si tu le connoissois !

C H A R I N :

Par le Temple de Pollux ! jamais ce Vieillard la n'a été , ni ne sera si embrasé d'amour que le jeune homme à qui je rends service actuellement. O mon Pere !

D E M I P H O N :

Soiez en repos , vous dis-je , je ne ferai rien à la legere ; j'examinerai la chose à fond.

C H A R I N :

Que faites vous ?

DE-

ACTE II. SCENE III. 59
DEMIPHON:

Quoi?

CHARIN:

Je ne l'ai pas reçue avec garantie au moins.

DEMIPHON:

Non? Eh bien; le Vieillard la prend pour telle¹, laissez moi faire.

CHARIN:

Selon la loi, vous n'êtes pas en droit de la vendre.

DEMIPHON:

Je trouverai quelque expédient.

CHARIN:

D'ailleurs cette Fille là m'est commune avec un autre; & nous la possédons lui & moi, en bons associez: sur ce pie là, je dois être informé des intentions de mon *Compartageant*: que fais-je s'il trouveroit bon qu'on vendit la Fille; & s'il n'est pas plutôt dans une ferme esperance que nous la garderons?

DEMIPHON:

Je sai qu'il consent à la vente.

CHARIN:

Mais, par Pollux! je suis persuadé que quel-cun est bien résolu de n'y point consentir.

DEMIPHON:

Qu'est ce que cela me fait?

CHA-

¹ *Sed ille illam.* Le Pere rejette l'objection de son Fils; il répond que cet inconvenient là n'empêchera point la conclusion du Marché; & que le vieux Amant se

croira encore trop heureux de prendre sans caution, & à ses propres risques, une beauté dont il est épris si vivement.

C H A R I N :

Vous ne sauriez sans injustice & sans violence , lui ôter la disposition & la propriété de son bien.

D E M I P H O N :

Que dites vous-là ?

C H A R I N :

Je vous dis que je possède l'Etrangere en communauté avec un autre ; & que mon Associé n'est point ici.

D E M I P H O N :

Vous répondez avant qu'on vous interroge.

C H A R I N :

Et vous , mon Pere , vous achetez avant que je vende. Je le repète : je ne sai si mon Ami veut qu'on la vende, ou non.

D E M I P H O N :

Qu'est donc devenu celui , qui , suivant ce que vous disiez , il n'y a qu'un moment , vous a ordonné d'acheter la Fille pour lui seul ? Quoi qu'il en soit : quand votre Ami de communauté persisteroit eternellement dans son refus , vous n'y gagneriez rien. Par le Temple de Pollux ! Qui que ce soit ne l'aura avant le Vieillard que je représente ici. C'est une chose absolument arrêtée : cela sera , ou j'en mourrai à la peine.

C H A R I N :

Mais êtes vous bien assuré , mon Pere , que cela sera ?

D E M I P H O N :

J'en suis si sur , que , de ce pas , je m'en vais au Port , pour y vendre la belle en question.

C H A -

ACTE II. SCENE III. 61

CHARIN:

Vous plait il que je vous accompagne?

DEMIPHON:

Non : je ne le veux pas.

CHARIN:

Mauvaise affaire pour moi !

DEMIPHON:

Vous ferez mieux d'aller auparavant degager votre parole , & remplir vos commissions.

CHARIN:

C'est vous même , mon Pere, qui me l'avez defendu.

DEMIPHON:

Vous alleguez pour excuse que ce n'est point votre faute , & que vous avez fait votre possible. Mais sur tout , je vous le repete : gardez vous bien de venir au Port.

CHARIN:

Vous ferez obeir.

DEMIPHON:

A present que m'en voila defait , je vais droit à notre Vaisseau. Je ne saurois prendre assez de precaution pour me deguiser à mon Fils ; & pour lui cacher mon secret : aussi ne sera-ce pas moi qui achetera la Belle : j'en donnerai la charge à mon Ami Lisimaque. Il m'avoit dit en me quittant qu'il alloit au Port. Mais je retarde mon affaire tant que je reste ici *planté*.

CHARIN:

Je suis perdu ! je suis mort.



le Marchand. D ACTE

A C T E S E C O N D.

SCENE QUATRIEME.

CHARIN, EUTICHE.

CHARIN:

On dit que les Bacchantes , prenant le Roi Penthée ¹ pour un sanglier , le déchirerent en morceaux : pure bagatelle en comparaison de ce que je souffre dans toutes les parties de mon Ame ! Pourquoi suis-je encore en vie ? Qu'est ce qui m'empêche d'appeller la mort à mon secours ? Est il désormais aucun bien pour moi chez les Vivans ? la resolution en est prise : je m'en vais chez un Medecin : je lui demanderai du Poison ; & ce sera par cette porte-là que je descendrai chez les morts. Qu'ais-je afaire de vivre , quand on m'arrache l'unique objet pour lequel je vivois ? Allons donc ! je veux mourir.

E U.

¹ Penthée , Fils d'Echion & d'Agavé , pour s'être moqué des Fêtes de Bacchus , apellées Orgies , & voulant les faire passer pour des folies & pour des extravagances , outre qu'il commettoit un grand crime , en poussant sa curiosité profane jusqu'à vouloir voir ces redoutables mysteres , il fut mis en pièces sur

le mont Citheron , par sa Mere & par ses Tantes , qui prenoient le Roi de Thebes pour un sanglier. Il est vrai que les bonnes & religieuses Dames étoient transportées de la fureur Bachique. Ainsi la méprise n'est pas surprenante ; & il faut mettre tout sur le compte d'un Dieu irrité & cruellement vindicatif.

ACTE II. SCENE IV. 63

EUTICHE:

Arrête, arrête: je t'en conjure, Charin.

CHARIN:

Qui me rapelle?

EUTICHE:

C'est Eutiche, ton ami, ton Camarade,
& ton plus proche voisin.

CHARIN:

Ah, mon cher! tu ne fais pas dans quel
abîme de malheur je suis plongé.

EUTICHE:

Je suis mieux informé que tu ne pense:
j'ai tout entendu de la porte: enfin, ta dis-
grace ne m'est pas moins connue qu'à toi
même.

CHARIN:

Et que fais tu? que je voie.

EUTICHE:

Ton Pere veut vendre. . .

CHARIN:

En effet, tu fais tout.

EUTICHE:

Ta Maitresse.

CHARIN:

Tu en fais beaucoup trop.

EUTICHE:

Et cela, bien malgré toi.

CHARIN:

A ce que je voi, tu es bien instruit,
mais qui t'a dit que cette Fille est ma Mai-
tresse?

EUTICHE:

Tu me fais là une plaisante demande: ne

D 2 te

te souvient il déjà plus de me l'avoir dit hier?

C H A R I N :

Se peut il que j'aie oublié de t'avoir confié un secret de cette importance-là?

E U T I C H E :

C'est ce qui n'est pas fort surprenant.

C H A R I N :

Je te prens donc , à present , pour mon Oracle : de quel genre de mort me conseil-le tu principalement de périr ? Repons moi franchement.

E U T I C H E :

Fy donc ! Ne veux tu pas te taire ? il ne faut point parler de cela.

C H A R I N :

Que veux tu donc que je dise?

E U T I C H E :

Si je jouë un joli tour à ton Pere , ne m'en sauras tu point mauvais gré?

C H A R I N :

Non assurément.

E U T I C H E :

Veux tu que j'aillé au Port?

C H A R I N :

Non seulement que tu y aille ; mais que tu y coure de toute ta force ; & si tu pouvois voler ¹ , ce seroit encore le meilleur.

E U T I C H E :

J'acheterai la Femme.

C H A -

¹ *Qui potius quam volat?* | au Ciel que tu pusses vo-
comme s'il disoit non seu- | ler ! tant mon impatience
lement y aller : mais plutôt | est extrême.

ACTE II. SCENE. IV. 65

CHARIN:

Peux tu mieux faire que de la racheter au poids de l'or?

EUTICHE:

Mais où le prendras tu?

CHARIN:

Je prierai Achille de me donner , ou de me prêter tout l'Argent qu'il reçut pour la rançon de Hector.

EUTICHE:

Es tu dans ton bon sens?

CHARIN:

Par Pollux ! si j'y étois , je ne te souhaiterois pas pour mon Medecin.

EUTICHE:

Veux tu qu'on en donne le prix que ton Pere demandera?

CHARIN:

Va même jusqu'à mille pièces au dessus de ce que l'acheteur en offrira.

EUTICHE:

C'est assez. Mais que dis tu ? A quelle source puiseras tu la somme quand ton Pere la demandera?

CHARIN:

On la cherchera , on la trouvera , on fera quelque chose.

EUTICHE:

Tu me fais mourir : *on fera quelque chose* : cet *on* là me fait déjà trembler.

CHARIN:

Veux tu te taire?

EUTICHE:

Tu ordonne à un homme qui n'a point de langue.

D 3 CHA-

C H A R I N :

Cela est il assez commandé ?

E U T I C H E :

Tu ferois mieux d'avoir soin d'autre chose.

C H A R I N :

Je ne le puis pas.

E U T I C H E :

Adieu : Porte toi bien.

C H A R I N :

Par Pollux ! c'est ce qui ne sauroit être avant ton retour.

E U T I C H E :

Tâche d'être plus sage.

C H A R I N :

Adieu , mon Ami : reviens victorieux , & sauve moi la vie.

E U T I C H E :

Je le ferai. Attens moi au Logis.

C H A R I N :

Il faut donc que tu revienne bien vite avec la Proie.

A C T E T R O I S I E M E.

S C E N E P R E M I E R E.

L I S I M A Q U E , P A S I C O M P S E.

L I S I M A Q U E :

J'en ai agi en bon Ami ; & mon Voisin Demiphon m'ayant prié d'acheter pour lui, cet belle marchandise-là , je l'ai fait sans scrupule.

pule. A present, ma Fille, c'est à moi à qui tu apartiens : viens avec moi. Quoi tu pleure? tu es folle : ne gâte point de si beaux yeux ; c'est dommage de les abandonner aux larmes. Après tout, tes larmes font mal fondées ; & tu as bien plus sujet de te rejouir que de t'affliger.

PASICOMPSE :

Mon venerable Vieillard, je vous en prie, au nom du Dieu Castor ; dites moi une chose.

LISIMAQUE :

Quoi ? tu peux me demander tout ce que tu voudras.

PASICOMPSE :

Pourquoi m'avez vous acheté ?

LISIMAQUE :

Pourquoi je t'ai acheté ? c'est afin que tu fasses tout ce qu'on t'ordonnera ; & que, de mon côté, j'exécute aussi tout ce que tu me commanderas.

PASICOMPSE :

Je suis résoluë, autant que mes forces & mon esprit le permettront, à faire tout ce que je croirai que vous attendrez de moi.

LISIMAQUE :

Ne vous effraiez pas : je ne vous ordonnerai point de travail rude, ni de besogne penible.

PASICOMPSE :

Par le Temple de Pollux ? vous ferez fort humainement, Monsieur : car, à vous dire le vrai, je ne suis nullement accoutumée, ni à porter des fardeaux, ni à nourrir des

bêtes à la Campagne , ni à élever des enfans.

L I S I M A Q U E :

Si tu veux être bonne & raisonnable , je te répons que tu feras parfaitement bien.

P A S I C O M P S E :

Avec tout cela , par Pollux ! me voila perdue , malheureuse que je suis !

L I S I M A Q U E :

Comment ? Que veux tu dire ?

P A S I C O M P S E :

C'est que dans le païs d'où jeviens , il n'y a ordinairement que les malhonnêtes Gens qui sont heureux ; & ce n'est pas ma coutume de dire ce que je croi que tout le Monde fait.

L I S I M A Q U E :

Par le Temple de Pollux ! Voila une *Comme*re qui en fait bien long ! elle parle-là d'un si grand sens , que ce que elle dit vaut plus que l'Argent qu'elle a couté. N'entens tu pas , sous l'envelope de tes paroles , qu'il n'y a pas une seule bonne Femme sur la Terre ?

P A S I C O M P S E :

Je ne dis pas cela ; vous allez trop loin.

L I S I M A Q U E :

Je veux te demander une chose.

P A S I C O M P S E :

Je vous répondrai naïvement.

L I S I M A Q U E :

Je suis curieux de savoir ton nom.

P A S I C O M P S E :

Pasicompe.

ACTE III. SCENE I. 69

LISIMAQUE :

C'est à dire qu'on t'appelle ainsi à cause de ta grande beauté. Mais dis moi, belle Pasicompe : ne pourrois tu pas , s'il en étoit besoin , filer une trame fine ?

PASICOMPE :

Oui , je le pourrois bien.

LISIMAQUE :

Si tu fais filer fin , à plus forte raison , tu sauras filer gros , j'en suis sûr :

PASICOMPE :

Pour la Manufacture de laine , je ne crains personne de mon âge.

LISIMAQUE :

Par Hercule ! je te regarde déjà comme une Femme sage , & d'un âge mur , puisque tu raisonne si murement de ton devoir.

PASICOMPE :

Par Pollux ! j'ai commencé en bonne main ; j'ai été élevée par une habile Maîtresse. Je ne suis pas une ouvrière à souffrir qu'on trouve à redire à mon travail.

LISIMAQUE :

Bon ! si la chose est comme tu le dis , je te donnerai une Servante particulière ; & cette Servante fera une jeune brebis de soixante ans .

D 5 : PA-

*1 Orem tibi ancillam de
60 natam annos sexaginta :
je vous donnerai , pour ser-
vante particulière une bre-
bis de soixante ans. Sui-
vant la coutume des Grecs ,
ils ne donnoient pour ser-*

*vantes à leurs femmes , que
des laides , des Vieilles ; &
qui étoient presque toutes
Africaines ou Egiptiennes :
C'est pour quoi ils donnoient
à ces desagréables Esclaves
des noms conformes à leur
diffor-*

PASICOMPSE:

Quoi, Monsieur ! si agée, si vieille que cela ?

LISIMAQUE:

Elle est Greque¹ : si tu en as bien soin, elle est très bonne ; & on pourra la tondre fort proprement.

PASICOMPSE:

Tout ce qu'on me donnera pour me faire honneur, quoique ce puisse être, me sera toujours bien agreable.

LISIMAQUE:

Maintenant, la belle Fille, pour ne point t'abuser d'avantage ; tu n'es pas à moi ; ne va pas te l'imaginer.

PASICOMPSE:

Dites moi donc, je vous prie, à qui je suis.

LISIMAQUE:

Tu apartiens doublement à ton Maître : car outre que tu étois déjà à lui par l'achat que son Fils avoit fait de ta personne, il m'a prié de t'acheter une seconde fois, pour pouvoir te posséder seul, & à l'insû de sa
Fa-

difformité : par exemple, Pitacie, d'un mot Grec qui signifie Singe. La raison de cette pratique-là étoit de peur qu'en mettant de jeunes & de jolies personnes auprès de leurs Epouses, on ne les soupçonnât de maquerellage. Lisimaque apelle sa vieille Servante, une

brebis, à cause des cheveux blancs, & d'une tête semblable à une toison.

¹ *Generis Græci est: elle est de race Grèque: c'est à dire de Tarente, qui étoit une Ville de la Grande Grèce. Or les toisons des moutons Tarentins étoient les plus estimées.*

ACTE III. SCÈNE I. 71

Famille , en quoi j'ai bien voulu lui faire plaisir.

P A S I C O M P S E :

Le courage me revient , pour vû qu'on me tienne parole, & qu'on me garde la foi..

L I S I M A Q U E :

Esperes bien de ton sort, mon Enfant : cet homme-là ne manquera pas de te faire libre. Par Pollux ! quand il t'a vuë aujourd'hui dans le Vaisseau , il a été si vivement, si profondement touché de tes charmes, qu'il t'aime au delà de l'imagination.

P A S I C O M P S E :

Par le Temple de Castor ! il y a déjà deux ans qu'il est en commerce avec moi. Comme je voi que vous êtes son Ami, je ne crains point de vous en faire confidence.

L I S I M A Q U E :

Que viens tu de me dire ? ais-je bien entendu ? Il y a déjà deux ans qu'il est en commerce avec toi ?

P A S I C O M P S E :

Il n'y a rien de plus vrai ; & nous nous sommes accordez par serment lui avec moi, moi avec lui, que nous vivrions comme Mari & Femme, avec une fidelité reciproquement inviolable ; & sans jamais faire le moindre ecart amoureux.

L I S I M A Q U E :

Dieux Immortels ! Quoi il auroit mis aussi dans le marché, qu'il ne couchera jamais avec sa Femme ?

P A S I C O M P S E :

Avec sa Femme ? En a-t-il une, je vous prie ?

72 L E M A R C H A N D.

prie ? Non : je suis bien sûre qu'il n'est pas marié ; j'espère même , que suivant sa promesse , il ne se mariera jamais.

L I S I M A Q U E :

Par Hercule ! je ferois bien fâché qu'il ne le fût pas. Assurement, cet homme-là est un perfide.

P A S I C O M P S E :

J'aime ce jeune homme-là passionnement.

L I S I M A Q U E :

Oui folle que tu es , c'est un fort joli jeune homme : car , il n'y a pas longtems que les dents lui sont tombées !

P A S I C O M P S E :

Comment les dents ?

L I S I M A Q U E :

Cela n'est rien. Viens ici avec moi. Il m'a prié de te garder aujourd'hui toute la journée dans ma Maison ; & cela , parce que ma Femme est à la Campagne.

A C T E T R O I S I E M E.

S C E N E S E C O N D E.

D E M I P H O N.

D E M I P H O N.

Enfin , j'ai combattu en moi même si vaillamment pour la cause du vice , que j'ai remporté la victoire ; j'ai obtenu de me corrompre & de me debaucher. Ma Maitresse est achetée ; & , ce qu'il y a de meilleur , c'est que ma Femme & mon Fils n'en savent rien. J'en.

ACTE III. SCENE II. 73

J'en ai pris la resolution : je vais me remettre dans l'ancien train de ma jeunesse ; & m'en donner encore une fois à cœur joie. Je veux finir mes jours dans le plaisir, dans le vin & dans la volupté amoureuse : car enfin, n'est il pas plus que raisonnable d'égarer, tant qu'on peut, la triste Vieillesse ? n'est il pas juste de presser, & d'avancer le bon tems à mesure qu'on approche de sa fin ?

Quand vous êtes jeune, & que la chaleur du sang donne la force ¹, la vigueur convenable à ce bel âge, il faut travailler à sa fortune : mais en recompense, quand le grand nombre des années vous approche du tombeau, tournez vous tout entier vers le repos ; abandonnez vous à l'indolence, à la mollesse, à toute sorte de douceurs, autant que vos sens, vos forces, & vos *Pistoles* pourront s'étendre. C'est un gain, c'est un profit pour vous que ce peu de vie qui vous reste ; & suivant le cours ordinaire, il y a long tems que vous devriez être pourri. Je m'en tiendrai donc à ma Morale ; je la pratiquerai fort exactement ; en un mot, je ferai tout ce que je viens de vous dire.

Cependant, il faut que j'entre au Logis ; & que je voie un peu ce qui se passe chez

D. 7 moi.

¹ *tum cum est sanguis integer : à cet âge-là que le sang est entier.* Les jeunes gens ont le sang beaucoup plus pur, plus chaud ; & conséquemment

beaucoup plus fécond en esprits que le sang des Vieillards : c'est ce qui fait que Plaute attribue à la jeunesse un sang entier, *sanguis integer.*

74 L E M A R C H A N D.

moi. Je m'imagine que ma Femme m'attend depuis longtems pour diner , & que elle est dans une grande impatience : si je rentre, elle va se mettre en furie; elle m'accablera de reproches & d'injures. Avec tout cela , Madame mon Epouse a beau pester, je n'irai pas d'abord chez nous. Je veux auparavant parler à mon bon Voisin ; je veux le prier de louer une Maison où je puisse entretenir secretement ma belle Esclave. Mais le voici justement qui sort de chez lui.

A C T E T R O I S I E M E.

SCENE TROISIEME.

L I S I M A Q U E , D E M I P H O N.

L I S I M A Q U E :

Je te l'amene dans un moment , si je puis le trouver.

D E M I P H O N :

C'est de moi qu'il parle.

L I S I M A Q U E :

Oh , Seigneur Demiphon ! que dit le cœur ?

D E M I P H O N :

Est elle là dedans ?

L I S I M A Q U E :

Qu'en croiez vous ?

D E M I P H O N :

Si je l'allois voir ?

LI-

ACTE III. SCENE III. 75

LISIMAQUE:

Où courez vous si fort ? arrêtez.

DEMIPHON:

Que faut il donc que je fasse ?

LISIMAQUE:

Doucement: donnez vous un peu le tems de reflexir sur ce que vous avez à faire.

DEMIPHON:

De quelle reflexion est il besoin ? Par Hercule ! je ne sache absolument rien autre chose sinon que je dois entrer tout à l'heure.

LISIMAQUE:

Comment, vieux Mouton¹, vieux Pail-
lard, vous entrerez tout à l'heure ?

DEMIPHON:

De quoi s'agit il donc ? puis-je rien faire de mieux ?

LISIMAQUE:

Il faut auparavant que vous m'ecoutiez² attentivement. Mon opinion est que, selon le droit naturel & l'equité, vous devez faire quelque chose avant de la voir: car si vous entrez, ce sera d'abord pour l'embrasser, pour lui conter *fleurete*, pour la baiser.

DEMI-

¹ ---- ita ne vero veruex
intro-eas ? comment Vieux
Mouton, que vous entriez ?
c'est l'appeler impudique, &
à qui la Vieillesse ne per-
met que de vains efforts,
n'ayant pas plus de Vertu
generative qu'un Mouton.

² Ausculta atque ades:

ecoutez & approchez vous de
moi. D'autres lisent, at-
que ades: c'est à dire: avant
d'aller voir Pasicompe,
ecoutez moi; & apres que
je vous aurai dit mes rai-
sons, vous entrerez si vous
le jugez à propos.

³ Quod

D E M I P H O N :

En verité : il semble que vous lisiez dans mon ame : vous devinez précisément ce que j'ai envie de faire.

L I S I M A Q U E :

Et en cela, vous ferez tres mal.

D E M I P H O N :

Seriez vous devenu mon Rival ?

L I S I M A Q U E :

Oh point du tout ! Mais que vous , avec votre visage tout decharné , votre oors en Squelette , votre Haleine mauvaife ¹, vous puant comme un vieux bonc , que vous debutiez avec cette jeune & belle Femme par des baisers , & par des atouchemens ? avez vous donc envie de ne l'aborder que pour la faire vomir ? Par Pollux ! je voi qu'il faut que je sois extremement de vos amis , puis que vous voulez bien me confier un si vilain mistere.

D E M I P H O N :

Si donc nous prenions un Cuisinier qui nous apretât à manger chez vous jusques au soir , trouvez vous que cela feroit mieux ?

L I -

¹ *Quod ne ames ?* maniere de parler extraordinairement concise , pour exprimer ce qui vous engage à me dire cela ; est ce à cause que vous êtes devenu amoureux de Pasicompe ?

² *Iam plenus atatis anima fatida :* déjà chargé d'années , ayant l'haleine puante. D'autres lisent : je-

junitatis plenus : plein d'abstinence & de jeune : parce que ordinairement , quand on est à jeun , l'haleine est plus forte que quand on a pris quelque chose.

³ *Vnum factum hoc si censes :* c'est à dire , bonum factum ; une bonne action. Or bonum factum étoit une maniere de s'exprimer pour fai-

ACTE III. SCENE. III. 77

LISIMAQUE:

Oh ! bon pour cela : vous parlez , à présent en homme sage & en amant discret.

DEMIPHON:

Cela étant , que faisons nous ici ? allons vite à la provision ; achetons de quoi faire grand chere ; & nous reviendrons nous regaler agreablement.

LISIMAQUE:

Je vous accompagnerai volontiers. Mais si vous faites bien, vous chercherez au plutôt une cage pour loger votre bel oiseau : car par Hercule ! je vous declare que l'Esclave ne peut pas demeurer chez moi passé ce jour ci. Je crains ma Femme, voyez vous ; & je ne voudrois pas pour beaucoup , qu'à son retour de la Campagne, elle trouvât au Logis ce friand morceau.

DEMIPHON:

La chose est toute prête. Venez seulement avec moi.

re conoitre qu'on aprouvoit
ce qui s'étoit dit ou proposé. Cette formule entroit

même dans les Actes publics.

ACTE TROISIEME.

SCENE QUATRIEME.

CHARIN, EUTICHE.

CHARIN:

Ne suis-je pas bien malheureux ? le repos
me

me fuit ; & je ne saurois en trouver nulle part. Suis-je au Logis ? mon esprit est dehors : suis-je dehors ? mon esprit est au Logis : tant l'amour me cause un furieux embrasement dans le cœur ! Si les larmes n'empêchoient le feu de monter par les yeux, je croi que ma tête bruleroit , & qu'elle seroit actuellement en flammes.

J'ai l'esperance dans la main : j'ai perdu le salut , reviendra-t-il ? ne reviendra-t-il point ? c'est le nœu de la question ; & c'est tout mon suplice , tout mon embarras. Si mon Pere m'opprime ¹ & m'accable, comme il m'en a menacé , adieu le salut ! il ne vit plus pour moi ; ma perte est inevitable. Si, au contraire mon Ami a reüssi heureusement dans l'execution de sa promesse , oh , pour lors , le salut ne se fera pas éloigné de moi pour longtems.

Mais enfin : quand Eutiche auroit la goûte , ² il ne pourroit pas revenir plus lentement du Port. Ce Garçon là a un très grand défaut , c'est qu'il ne fait ce que c'est que de se hâter, en quoi il me desole ; sur tout, dans

¹ *Si reprimis Pater : si mon Pere m'opprime : c'est à dire : si par le pouvoir qu'un Pere a sur son Fils , il me separe d'avec ma Maîtresse.*

² *Sed tandem si podagrosus pedibus esset Entichus : mais enfin quand Eutiche auroit les piez gouteux. L'Annotateur. Roïal fait ici une*

Remarque admirable pour sa verité & pour sa clarté, pour ne point diminuer la gloire de nôtre Illustre, je veux le citer en original ; *quia, dit il, qui Podagra laborant, agere incedunt : parce que ceux qui sont attaquez de la goûte, ont de la peine à marcher. Vive la Science !*

³ *Diuum*

ACTE III. SCENE IV. 79

dans une conjoncture auffi preffante que celle-ci. Ne le vois-je pas accourir ? Ma foi , c'est lui même. Il est juſte que je lui epargne un peu de peine & de chemin , en allant au devant de lui.

O Fortune qui , quoique aveugle , volage & capricieuſe , ne laiſſe pas de contempler ¹, de diriger , de conduire generalement tout ce qui ſe paſſe chez les Dieux & chez les Hommes ! O Fortune ! je te rends graces de ce que tu veux bien effectuër mon eſperance , & la rendre certaine dans ce point-là : mais bornerez vous mon bonheur , à ſi peu de choſe ? le reſte ne ſuivra t-il point ? Heſas ! C'eſt fait de moi. Le viſage d'Eutiche ne me le preſage que trop : il marche d'un air ſombre & triſte ; il paroît tout échauffé ; cela m'inquiete : il ſecouë la tête. Il faut que je l'appelle : Eutiche !

EUTICHE :

Oh ! mon cher Charin , es tu là ?

CHARIN :

Avant de reprendre tes eſprits , diſ moi tout d'un coup ; où ſuis-je ? fais-je encore
ma

¹ *Divum atque hominum
qua ſpectatrix atque hera ho-
minibus es ! O toi qui ve-
garde tout ce que les Dieux
& les Hommes font , & qui
es la Maitreſſe abſoluë des
uns & des autres ! On ap-
pelloit autrefois la Fortune ,
la Spectatrice & la Maitreſ-
ſe des Mortels & des Im-
mortels. Par Fortune , ils*

entendoient aparemment le
Fatum , le Deſtin , à la
puiffance aveugle duquel ils
aſſujetiſſoient tout ; ſans
même en excepter le Sei-
gneur Jupiter.

² *Nunquid reſtat : ne re-
ſte t-il rien ? on doit ſous
entendre , quod ſperem ; à
eſperer pour moi.*

³ *Peſſum*

ma residence chez les Vivans ? suis-je descendu chez les Morts ?

EUTICHE :

Tu n'es ni chez les Morts , ni ici.

CHARIN :

Je suis sauvé. Me voila déjà sur de n'être point mort. Celui-ci aura , sans doute, acheté ma Maitresse : il a trompé finement & ingénieusement mon Pere. Voila le plus habile homme que je conoisse pour venir à bout de tout ce qu'il entreprend. Mais dis moi , si je ne suis ni dans les Enfers , ni ici, où suis-je donc ?

EUTICHE :

Tu n'es nulle part ².

CHARIN :

Je suis perdu ! cette dernière réponse me coupe la gorge. Lors qu'il s'agit d'une affaire aussi importante que pressée , il est odieux d'employer les detours ; on ne sauroit venir trop tôt au fait : En quelque état que soit mon affaire , dis moi promptement ce qui en est.

EUTICHE :

La première nouvelle que j'ai à t'annoncer,

¹ *Pectus ardet* : le cœur m'échauffe , dans une grande agitation d'esprit , le battement du cœur redouble ; & ce Viscere s'échauffe.

² *Nusquam gentium* : en aucun endroit. C'est à dire en es plus que mort. Ovide :
--- *ne sit an vita fruatur*

An sit apud manes : sed quam non invenit usquam. *Esse putat nusquam* : il ne sait si elle est vivante ; ou si elle est chez les Ombres : mais ne sachant où la trouver , il croit qu'elle n'est nulle part.

ACTE III. SCÈNE IV. 81

, c'est qu'il n'y a plus d'esperance pour
15.

CHARIN:

Pourquoi ne m'aprens tu pas plutôt quel-
e chose que je ne sache point?

EUTICHE:

On t'a enlevé l'Esclave ; on t'a mis hors
etat de pouvoir pretendre.

CHARIN:

Ah , Eutiche ! tu fais un crime capital &
gne de mort.

EUTICHE:

Pourquoi cela ?

CHARIN:

Parce que tu perce , tu enfonce le Poi-
nard dans le cœur d'un Citoyen libre , &
ui plus est , ton meilleur Ami , & ton fi-
ele Compagnon.

EUTICHE:

Aux Dieux ne plaisent !

CHARIN:

Tu m'as mis l'épée dans la gorge : tu vas
ne voir tomber à tes piez.

EUTICHE:

Ne te desespere point : je t'en conjure au
nom du bon Hercule.

CHARIN:

Comment pourrois-je me desesperer ,
aïant perdu toute esperance ? Mais aprens
moi encore une autre circonstance de mon
infortune. A qui ma chere Maitresse a-t-
elle été vendue ?

EUTICHE:

C'est ce que je ne saurois te dire : le mar-
ché

82 L E M A R C H A N D.

ché étoit conclu ; & la belle Esclave déjà amenée quand je suis arrivé au Port ¹.

C H A R I N :

Malheur à moi ! combien de Montagnes de feu & de malheur tu lance contre moi ? continuë , ecrase moi , boureau , puis que tu as si bien commencé.

E U T I C H E :

Je t'assure , mon Ami , que cette affaire-là ne te cause pas plus de douleur qu'à moi.

C H A R I N :

Dis donc : qui est l'Acheteur ?

E U T I C H E :

Je te jure , ma foi , que je n'en fais rien.

C H A R I N :

Quoi ! est ce là rendre service à un bon Camarade ?

E U T I C H E :

Que veux tu que je fasse ?

C H A R I N :

Je veux que tu fasse ce que tu me vois faire ; que tu perisse. Pourquoi ne t'es tu pas informé de l'Acheteur ? quelle sorte d'homme c'étoit ? comment il est tourné ? son Visage , son Poil , sa Taille , &c. Peut-être que , par cette voie-là , on auroit pû decouvrir des nouvelles de la Femme.

E U -

¹ *Iam addicta atque abducta erat : elle étoit déjà ajugée & emmenée : Car Lisimaque avoit acheté comme pour soi la belle Pasi-*

compse. Addictus & abductus , ajugé & amené sont deux termes propres à une enchere ou vente publique.

ACTE III. SCENE IV. 83

EUTICHE:

Helas ! tu as raison : faut il que j'aie été assez stupide , assez bête , pour n'avoir point pensé à cela ?

CHARIN:

Cesse de pleurer ; & fais ce que tu fais à présent ¹.

EUTICHE:

Qu'est ce que j'ai fait ?

CHARIN:

Tu m'as perdu ; & tu as perdu aussi toute la confiance que j'avois en toi.

EUTICHE:

Les Dieux sont temoins que ce n'est nullement ma faute.

CHARIN:

Bon ! courage ! De tous ces Dieux que tu cite en temoignage , il n'y en a pas un ici : comment puis-je donc savoir si tu dis vrai ?

EUTICHE:

Il est en ton pouvoir de le croire , comme il est en mon pouvoir de le dire.

CHARIN:

Tu ne manque pas de subtilité pour chicaner en reponses : mais pour bien exécuter ce qu'on te recommande , tu es boiteux , aveugle , muet , manchot , & imbecille. Tu me promettois de tromper mon Pere , & de lui couper l'herbe sous le pied. J'ai cru mettre mon affaire entre les mains d'un habile homme : vraiment ! j'étois bien loin de mon com-

¹ *Istuc quod nunc agis : te | faut sous entendre , âge , que tu fais maintenant : il | fais cela : c'est à dire : que tu*

compte : j'ai choisi une Pierre *, une grosse foughe pour mon Commissionnaire & pour mon Procureur.

EUTICHE :

Que devois je faire ?

CHARIN :

Ce que tu devois faire ? ose tu encore me le demander ? Tu devois t'informer , demander qui est cet homme-là ? d'où il est , de quelle Famille ; s'il est Citoyen ou étranger.

EUTICHE :

Ils disoient qu'il est Bourgeois d'Athène.

CHARIN :

Il falloit tâcher de savoir où il demeure : tu le trouverois , du moins ; si tu ignores son nom.

EUTICHE :

Pas un ne le conoissoit.

CHARIN :

Mais , comme je t'ai déjà dit , tu devois principalement questionner les temoins sur le visage de ce *maudit* Marchand.

EUTICHE :

Je l'ai fait.

CHARIN :

Comment donc le depeignoient ils ?

EUTICHE :

Voici son Portrait : les cheveux blancs ,
les

tu sois misérable ; comme tes larmes semblent marquer que tu l'es déjà.

* *Lapids maximo* : à une fort grande Pierre. C'est à

dire , selon le Delineaire ; & il s'y conoit bien , un Stupide , un esprit epais & bouché.

ACTE III. SCENE IV. 85

les jambes tournées en dedans ; un gros ventre ; la taille un peu courte ; les yeux tirant sur le noir ; les joües pendantes ; & un peu vouté.

CHARIN :

Ce n'est pas un homme que tu me peins-là ; c'est un Monstre de difformité : N'as tu plus rien à m'en dire ?

EUTICHE :

C'est tout ce que j'en fai.

CHARIN :

Certainement ; & je puis en jurer par le Temple de Pollux : le Monsieur aux Jouës pendantes , me plonge dans un abime de disgrâce. Je ne puis plus me souffrir ici : il faut absolument que je me bannisse , & que j'aïlle me confiner dans un exil. Ce qui m'embarasse , c'est que je ne fai où le choisir , cet exil : c'est ce qui m'occupe le plus. Je ne fai si je dois aller à Megare , en Eretrie , à Corinthe , en Chalcide , en Crète , en Cypre , à Sicione , à Gnide , à Zacynthe , à Lesbos , en Beotie.

EUTICHE :

Pourquoi formes tu ce dessein là ?

CHARIN :

Parce que l'Amour me tourmente ; il me met hors de moi.

EU.

* Megare, Ville d'Achaïe ;
Eretrie , Ville de Thessalie ;
Chalcis , Ville d'Eubée. Si-
cione , dans le Peloponese ,
Gnide & Doride , en Asie ;
Zacynthe Ville & Ile de la

Mer Ionienne: Lesbos Vil-
le & Ile de la Mer Egée,
aujourd'hui Mitilene : Beo-
tie , Pais vis à vis de l'Eu-
bée , l'Euripe étant au mi-
lieu.

Marchand. E

E U T I C H E :

Mais dis moi : quand tu auras pris ta résolution pour un de ces Païs-là ; & que tu y feras arrivé , que feras tu ? si un autre objet t'y donne de l'amour ; & que tu ne puisse point le posséder , tu quitteras ton nouveau séjour , pour en chercher un plus éloigné. En suite , si tu as le même sort dans ce troisième Païs , tu te refugieras dans un quatrième. Ainsi tu passeras toute ta vie , courant d'exil en exil , de banissement en banissement : tu ne pourras jamais te fixer nulle part. De plus : si tu quitte cette Ville-ci , t'imagines tu guerir d'une passion qui s'est emparé de toute ton ame , & que tu porte au fond du cœur ? si tu crois que l'éloignement & le tems pourront dissiper ton mal , ne ferois tu pas beaucoup mieux de t'en aller quelque part à la Campagne ; d'y demeurer & d'y vivre jusqu'au recouvrement de ton repos & de ta liberté ?

C H A R I N :

As tu tout dit ?

E U T I C H E :

Oui.

C H A R I N :

C'est comme si tu n'avois point parlé : ta belle exhortation ne me fera point changer de dessein : mon parti est trop bien pris. Je m'en vais chez nous voir mon Pere & ma Mere : en suite , je partirai de ce Païs-ci à leur insu ; & puis je verrai à quoi je me déterminerai.

EU-

ACTE III. SCENE IV. 87
E U T I C H E :

Comment il est parti brusquement, & m'a laissé là ? Que je suis malheureux ! s'il quitte le Pais, on ne manquera pas de s'en prendre à moi ; tout le Monde criera contre ma foiblesse, & mon peu d'amitié. J'ai envie de louer des Crieurs Publics, & de les mettre tous en Campagne, pour chercher la Maîtresse, & pour la trouver. Après cela : j'irai d'abord chez le Preteur : je le prierai de me donner des Inspecteurs dans toutes les Ruës : car je voi bien que je ne saurois faire autrement.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

D O R I P P E, S I R A.

D O R I P P E :

Mon Mari m'ayant fait savoir qu'il ne viendrait point me trouver à la Campagne, je me suis contentée suivant mon humeur ; me faisant un plaisir de poursuivre celui qui me fuit. Mais je ne voi point venir après moi nôtre Vieille Sira : Oh ! la voici qui marche à pas de canne. Pourquoi ne vas tu pas plus vite ?

S I R A :

Par Castor ! cela m'est impossible ; tant je suis chargée : je succombe sous le faix.

D O R I P P E :

Sous quel faix ?

E 2 S I -

S I R A :

De quatre vingt quatre ans, à quoi il faut ajouter l'Esclavage, la sueur & la soif. De plus : toutes ces affaires là que je porte, pèsent si fort qu'elles m'entraînent.

D O R I P P E :

Donne moi quelque chose, Sira, pour mettre sur cet Autel de nôtre Voisin.

S I R A :

Faites lui présent de cette Branche de Laurier.

D O R I P P E :

Entre au Logis.

S I R A :

Je ne demande pas mieux.

D O R I P P E :

Grand Apollon !¹ Veuille nous être propice : daigne accorder à nôtre Famille la paix, le salut & la santé. Sois favorable à mon Fils ; & que ta bonté lui pardonne toutes les foiblesses de son âge.

S I R A :

A l'aide ! au secours ! je suis perdue ; je suis morte : Ah misérable que je suis ! malheur à moi !

D O R I P P E :

Es tu devenuë folle tout d'un coup, jete prie ? Qu'as tu donc à crier si fort ?

S I-

¹ Apollon : c'étoit la Statue de ce Dieu laquelle étoit posée devant la Maison ;

hors le pas de la Porte, & le visage tourné vers le chemin.

S I R A :

Ah , Madame , Ma chere Madame ! ah
ma bonne Maitresse !

D O R I P P E :

Quel est le sujet de tes cris ? dis le moi
donc , je t'en conjure.

S I R A :

Il y a chez nous , oui chez nous , là de-
dans , dans la Maison , une je ne sai quelle
figure de grande belle Femme que je ne co-
nois point.

D O R I P P E :

Quoi ! une Femme dis tu ?

S I R A :

Oui , une femelle humaine ; & qui a tou-
te la mine d'une franche *Putain*.

D O R I P P E :

Mais parle tu serieusement ?

S I R A :

Vous avez eu le Nez bon , ma foi , de ne
pas réster à la Campagne ; la plus Sotte ,
la plus stupide de toutes les Femmes , s'a-
percevrait du premier coup d'œil , que cè-
te Creature , si bien etalée , est la Maitresse
de vôtre Mari ; car il est encore frais & gail-
lard ; il ne demande qu'à rire.

D O R I P P E :

Par Castor ! cela se pourroit fort bien ; &
je croi que tu as raison.

S I R A :

Venez , venez avec moi , ma Junon ; afin
que vous aiez le plaisir de voir Alcémène vô-
tre Rivale ¹.

E 3 DO-

¹ *Tuam Alcumenam Pellicem , mea Juno : L'Alcémène*
qui

Oui , oui alons vîte ! je meurs d'envie de la voir.

*qui vous dérobe les faveurs
de votre Jupiter , ma Junon.
De peut que nous ne pre-
nions le change , Monsieur
de l'Oeuvre a la bonté de
nous avertir que la Vieille*

*veut parler de Pasicompe ,
& je m'étonne que cet il-
lustre Charitides ne confir-
me sa conjecture par quel-
que beau passage Gtec.*

A C T E Q U A T R I E M E .

SCENE SECONDE.

L I S I M A Q U E .

L I S I M A Q U E :

Quand il auroit invité a manger dix Citoyens de la plus haute importance ; il y auroit plus de mets qu'il n'en faudroit : mais je m'imagine que , à présent , il presse les Cuisiniers , comme le Comite presse les Rameurs. C'est moi même qui ai loué le Cuisinier. J'admire qu'il ne soit pas venu , comme je le lui avois ordonné. Mais qui sort de chez nous ? On ouvre la Porte.

A C T E Q U A T R I E M E .

SCENE TROISIEME.

D O R I P P E , L I S I M A Q U E .

D O R I P P E :

Jamais Femme n'a été , ni ne sera plus à plain-

plâindre que moi, d'avoir épousé un homme si libertin, & si debauché. Malheureuse que je suis ! Voila ce digne Epoux, à qui tu as abandonné ta Personne, & tout ce que tu avois ! le voila ce fidele *Conjoint* à qui tu as aporté dix talens, pour être témoin de sa perfidie ; & pour me voir couverte de honte & d'opprobre ?

L I S I M A Q U E :

Je suis perdu sans ressource : ma Femme est revenuë de la Campagne : je ne doute point qu'elle n'ait vû cette Courtisanne dans la Maison. Mais, je ne puis pas entendre d'ici ce qu'elle dit : il faut que je m'approche.

D O R I P P E :

Malheur à moi !

L I S I M A Q U E :

C'est bien plutôt à moi, à pousser cette *lamentation* là.

D O R I P P E :

Je suis morte.

L I S I M A Q U E :

Par Hercule ! je ne suis plus en vie : ma perte est certaine & irreparable : constamment ma Femme a vû la belle Esclave. Que tous les Dieux veuillent te confondre, maudit Paillard de Demiphon !

D O R I P P E :

Voila le mystere decouvert ! Par Pollux ! je voi clair à present dans le refus qu'il a fait de venir à la Campagne.

L I S I M A Q U E :

Que ferais-je maintenant ? mon meilleur

parti est de l'aborder & de lui parler. Ma chere Epouse, je vous souhaite le bon jour¹. Quoi ! ne pas daigner me répondre ? Est ce que le gens de Ville contractent à la Campagne les manieres rustiques & grossieres des Païsans² ?

DORIPPE :

Ces Villageois agissent plus honnêtement que ceux qui se piquent de Bourgeoisie & d'Urbanité.

LISIMAQUE :

Est ce que les Païsans ne font jamais de fautes ?

DORIPPE :

Par Castor ! ils en font moins que les Gens de Ville ; & ils entendent beaucoup mieux leurs veritables interets : du moins, ils ne causent pas tant de dommage & de ruine.

LISIMAQUE :

Quel mal les Bourgeois ont ils commis ? dites le moi.

DORIPPE :

A qui est cette Femme qui est là dedans ?

LISIMAQUE :

L'avez vous vuë ?

DO-

¹ *Iubet salvere suam uxorem suam : le mari souhaite le bon jour à sa Femme.* Maniere, Phrase dont les Anciens se servoient, pour saluer, en s'entr'abordant.

² *Vrbani fiunt Rustici : les*

Bourgeois deviennent Païsans. Dorippe ne rendant point le salut à son Mari ; Lisimaque lui reproche son incivilité, & lui insinué qu'elle a pris à la Campagne les airs & les manieres de la Gens Villageoise & Rustique.

DORIPPE:

Oui, sans doute, je l'ai vuë.

LISIMAQUE:

Et vous demandez d'où elle est?

DORIPPE:

Je le saurai pourtant. Oui, par Hercule! je veux savoir qui elle est. Mais vous me sondez, pour voir ce que j'en sai.

LISIMAQUE:

Faut il donc vous apprendre à qui elle appartient? Elle. . . elle. . . Par le Temple de Pollux! me voilà misérable; je ne sai ce que je dirai.

DORIPPE:

Vous hésitez?

LISIMAQUE:

On balanceroit à moins: je ne croi pas que Personne ait jamais été plus embarrassé.

DORIPPE:

Que ne parlez vous franchement! pourquoi ne dites vous pas la chose comme elle est?

LISIMAQUE:

Pourquoi cela ne m'est il pas permis?

DORIPPE:

Vous devriez déjà l'avoir dit.

LISIMAQUE:

Je ne le puis pas, tant vous me poussez vivement; vous me pressez comme si j'étois coupable.

DORIPPE:

Oh point du tout! je vous reconois pour fort innocent.

L I S I M A Q U E :

Raillez hardiment tant qu'il vous plaira.

D O R I P P E :

Mais enfin , dites donc.

L I S I M A Q U E ;

Je vous le dirai.

D O R I P P E :

Mais à quoi bon tant différer une chose qui doit se faire ?

L I S I M A Q U E :

Elle est. . . . Vous plait-il aussi que je vous dise son nom ?

D O R I P P E :

Vous prétendez m'amuser par de vains subterfuges ; & vous n'y gagnerez rien. Je vous tiens : vous êtes manifestement coupable ; & vous ne sauriez plus vous en dire.

L I S I M A Q U E :

De quoi suis-je coupable ? cette Femme-là est assurément *Elle*.

D O R I P P E :

Qui est donc cette *Elle* ?

L I S I M A Q U E :

Elle.

D O R I P P E :

Repetez cent fois *elle* ; je n'en serai pas plus avancée.

L I S I M A Q U E :

Si cela n'étoit pas nécessaire , je ne le dirois pas à présent.

D O R I P P E :

Vous ignorez qui elle est ?

ACTE IV. SCENE. III. 95

LISIMAQUE :

Non : je la conois bien : on m'a même
choisi pour être son arbitre & son juge.

DORIPPE :

Son Juge ? Oh ! je comprends la chose à
présent : c'est à dire que vous l'avez fait ve-
nir auprès de vous pour la questionner &
pour la consulter ¹.

LISIMAQUE :

Vous n'y êtes point : on me la mis en
lepôt ; & comme en Sequestre ².

DORIPPE :

Je vous entens.

LISIMAQUE :

Par Hercule ! il n'est rien de tout ce que
j'ai dit.

DORIPPE :

Vous vous hâtez trop de vous justifier ³.

LISIMAQUE :

Je me suis embarqué-là dans une intrigue
otte, épineuse & trop embarrassante : ma-
loï ! je ne sais par où j'en pourrai sortir.

Et 6^e ACTE

¹ *Huc tu in consilium istam
ducavisti tibi : Vous l'avez
fait venir ici pour la question-
ner, pour la consulter à fond.
i nous en croions le Docte
Delfinaire, Madame Dorip-
pe se moque ici de son E-
poux.*

² *Imo sic sequestro mihi
lata est : au contraire on me
a mise entre les mains pour
la garder. On appelle seque-
stre celui à qui des Gens qui
ont en dispute pour quelque*

chose, conviennent de la
confier ; & l'en chargent
jusqu'à ce que le différent
soit fini. *Sequester* vient de
sequi, suivre. On disoit
autrefois *Sequestro* en ad-
verbé.

³ *Numero purgitas : vous
vous justifiez fort à propos.
Numero signifie ici propre-
ment, à point nommée.*

⁴ *Enim vero hæc : En
vérité je ne sais en s'en sui-*

A C T E Q U A T R I E M E.

S C E N E Q U A T R I E M E.

LE CUISINIER, LISIMAQUE,
DORIPPE, SIRA.

L E C U I S I N I E R :

Courage , Garçons ; allez promptement : car il faut que j'aprête aujourd'hui un grand repas pour ce Vieillard qui , pour ses Pêchez , s'est avisé de devenir amoureux. Mais , quand j'y pense , je croi que nôtre Cuisine fera plus pour nous , que pour lui. Un Amant , qui est auprès de ce qu'il aime , ne pense guere à manger : c'est de quoi il se soucie le moins ; sa Maitresse lui tenant lieu de nourriture & de bonne chere. Ainsi , j'espère que nous retournerons chez nous bien chargés de bons morceaux. Allez par ici. Mais je voi le Vieux qui m'a mis en besogne.

L I S I M A Q U E :

C'est à ce coup là que je suis mort ! je ne puis pas en rechaper : voila ce malheureux Cuisinier qui paroît comme s'il venoit tout exprès pour mettre le comble à mon infortune.

L E C U I S I N I E R :

Nous voici , Monsieur.

L I S I M A Q U E :

Va-t-en.

LE

ACTE IV. SCENE IV. 27

LE CUISINIER:

Comment ! que je m'en aille ?

LISIMAQUE:

Tais toi ; & ne reste pas ici un moment.

LE CUISINIER:

Mais *tout de bon* , faut il que je m'en retourne ?

LISIMAQUE:

Va-t-en ; & que je ne te le dise pas d'avantage.

LE CUISINIER:

Est-ce que vous ne mangerez point ? la partie est elle rompuë ?

LISIMAQUE:

Nous avons déjà l'estomac trop plein. Mais je suis perdu.

DORIPPE:

Que dites vous , à present , mon joli Vieillard ? Ceux qui vous prennent pour juge & pour arbitre , ont ils aussi ordonné qu'on apportât ici tout cet attirail de Gueule ?

LE CUISINIER:

Est-ce là cette Maitresse , dont vous m'avez dit tantôt que vous etiez si amoureux ; & au sujet de la quelle vous vouliez faire ce grand repas ?

LISIMAQUE:

Ne veux tu pas te taire , Misérable ?

LE CUISINIER:

Cette Femme-là n'a pas les traits du visage ¹ desagreables : par Hercule ! on voit bien qu'il lui en faut.

E 7 LI-

¹ *Satis scitum Filium mulieris : c'est un visage de Fem-*

28 LE MARCHAND.

LISIMAQUE:

Le Diable t'emporte, Pendard que tu es!

LE CUISINIER:

Je vous assure que elle n'est pas laide.

LISIMAQUE:

Et moi, je te declare que tu es un franc
Scelerat

LE CUISINIER:

Par Hercule! je lui crois tous les agrements
necessaires pour être un friand morceau de
Concubine; & pour moi, je vous avoué
que je m'en accommoderois fort.

LISIMAQUE:

Tu ne-partiras point? Au moins, je veux
bien que tu sache que ce n'est pas moi qui
t'ai engagé tantôt.

LE CUISINIER:

Qu'est ce que cela veut donc dire? c'est
vous même; ou il n'y a point de Hercule
parmi les Dieux.

LISIMAQUE:

Que je suis malheureux!

LE CUISINIER:

Car vôtre Epouse est à la Campagne; &
à ce que vous me disiez, elle a de l'horreur
pour vous, comme pour un serpent.

LI-

me assez joli. Filum c'est à
dire les lignes, les traits
dans lesquels la beauté con-
siste. On emploie aussi le
même terme pour marquer
la ressemblance & la dissem-
blance. Lucrèce:—

Esse parit filo, similique
efficitur figura: être d'un fil
semblable; & faite d'une pa-
reille figure: c'est à dire à
voir les mêmes traits & le
même Visage.

ACTE IV. SCENE IV. 39

LISIMAQUE:

Moi, je t'ai dit cela?

LE CUISINIER:

Oui, ma foi, vous me l'avez dit.

LISIMAQUE:

Tu es un impudent menteur! n'en croïez rien, ma Femme: Veuille Jupiter m'être favorable, comme il est vrai que cela ne m'est jamais sorti de la bouche!

DORIPPE:

Vous avez encore la hardiesse de le nier?

LE CUISINIER:

Ce n'est pas de vous qu'il parloit touchant la haine & l'horreur: c'étoit de sa Femme.

DORIPPE:

Il paroît bien que tu me hais: la chose parle d'elle même.

LISIMAQUE:

Et c'est ce que je nie absolument.

LE CUISINIER:

Et il me disoit que sa Femme étoit à la Campagne.

LISIMAQUE:

La voici, ma Femme: pourquoi me tourmente tu, Maraude?

LE CUISINIER:

Parce que vous dites que vous ne me connoissez point: à moins que vous ne la craigniez.

LISIMAQUE:

Je fais sagement de la craindre; car je n'ai que celle-là.

LE

100 LE MARCHAND.

LE CUISINIER:

Voulez vous donc que je vous appelle devant le Juge ?

LISIMAQUE:

Non : je ne le veux pas..

LE CUISINIER:

Paiez moi donc comme si j'avois travaillé.

LISIMAQUE:

Reviens demain , je te donnerai ton Argent. Pour à present , va-t-en au plus vite.

DORIPPE:

Ne faut il pas que je fois bien malheureuse ?

LISIMAQUE:

J'éprouve bien la verité de cet ancien proverbe que les maux se suivent de prés ; & que l'un ne va jamais sans l'autre.

LE CUISINIER:

Que faisons nous ici ? Pourquoi ne nous en allons nous point ? S'il vous est arrivé quelque chose de facheux , ce n'est pas ma faute.

LISIMAQUE:

Tu t'abuse grossierement : car c'est toi seul qui me tué , & qui m'arrache l'ame du corps : tant ta presence ici me cause de disgrace.

LE

Vin' me experiri ? Un Annotateur donne à cette interrogation là deux sens differens. *Vin' me experiri ?* voulez vous que je vous appelle en justice ? ou ; vous plait il éprouver vôtre Mercenaire , & l'employer au

medier pour lequel vous l'avez loué ? Quoique ces deux explications soient opposées comme le jour & la nuit, on ne laisse pas de les donner sans preuve ; & sur la simple autorité du grave-interpretete.

ACTE IV. SCENE IV. 101

LE CUISINIER :

Je voi bien ce que vous souhaitez , c'est que je vous decharge de ma figure , qui vous pese beaucoup , n'est il pas vrai ?

LISIMAQUE :

Tu as raison : va-t-en.

LE CUISINIER :

La , la , un peu de patience : on s'en ira.
Donnez une drachme.

LISIMAQUE :

On la donnera.

LE CUISINIER :

Ordonnez donc que nous l'aïons pendant que ceux-ci se dechargent des Provisions.

LISIMAQUE :

Pourquoi t'arrête tu ? Est ce que tu ne peux pas gagner sur toi de ne nous point chagriner ?

LE CUISINIER :

Ca , Garçons ! qu'on mette tout à l'heure les Viandes & les Mets aux pieds du Vieillard. J'enverrai tantôt chercher la vaisselle ; ou peut-être attendrai-je jusqu'à demain. Allons , Enfans ; suivez moi.

LISIMAQUE :

Aparemment , vous êtes surprise de ce Cuisinier , & de toute cette *mangeaille* qu'il a aporté chez nous. Je veux vous dire ce que c'est.

DORIPPE :

Je ne suis surprise ni de vos folles depenses , ni de vos crimes. Mais , par Pollux ! quoique j'aie le malheur d'avoir Epousé un
fi

si mal honnête homme , je ne souffrirai pourtant pas qu'il introduise, & qu'il regale des Putains dans ma Maison '. Sira : va-t'en chez mon Pere ; & prie le de ma part qu'il ait la bonté de venir ici avec toi.

L I S I M A Q U E :

Ne faites point cela, ma Femme ; je vous en conjure. Ne sachant point le fond de l'affaire , vous la prenez de travers. Je suis prêt à vous faire le serment le plus execrable, que je n'ai jamais eu aucun commerce avec cette Creature-là. Sira est elle déjà partie ? Par Hercule : je suis perdu. Bon ! voilà ma Femme aussi partie ; Mortel ! quelle est ta destinée ? Mais que les Dieux & les Déeses te confondent , impudique Voisin, avec ta Maitresse & tes sales Amours ! Il m'a exposé à un tres indigne soupçon^a : il a excité les ennemis : ma Femme fait *rage* au Logis contre moi.

Je m'en vais sur la Place ; & j'informerais Demiphon de toute cette belle aventure là. Je lui signifierai en même tems, que , prenant la belle par les cheveux , je la trainerais dans la rue , s'il ne la retire , au plutôt de chez moi ; qu'il la place où il lui plaira.

Ma

^a *Sic se porta obdurator :*
c'est à dire : d'avoir ainsi
ouvertement des Courtisanes,
de n'en faire point de
mystere , de ne point s'en
cacher ; enfin de les amener
& traiter chez soi comme
on feroit les plus honnêtes
Gens.

^a *Suspiciens implevit me
indignissime :* il a attiré sur
moi un tres vilain & tres in-
digne Soupçon : C'est à dire,
repand finement & subtile-
ment le Delsinaire , Demi-
phon est cause que ma Fem-
me me croit debauché.

ACTE IV. SCENE IV. 103

Ma Femme ! Ecoutez donc , ma Femme !
Si vous êtes sage, vôtre colere ne vous empêchera point de faire porter ces provisions dans la Maison : nous pourrons bientôt en faire un bon repas ¹.

¹ *Eadem licetis non parare vestitus : nonne poterunt tantôt souper de cela plus grassement. Car après cela* | *de même il faut sous-entendre opérer, ce qui signifie, par ce moyen là, c'est pourquoi, &c.*

ACTE QUATRIEME.

SCENE CINQUIEME.

SIRA, EUTICHE.

SIRA:

Le Pere de ma Maitresse , chez qui elle m'avoit envoie n'est point au Logis. Ils disent qu'il est parti pour la Campagne. Je reviens pour rendre reponse de ma Commission.

EUTICHE:

Je n'en puis plus de lassitude : j'ai couru toute la Ville ; & cependant , je n'ai rien fait. Il m'a été impossible d'apprendre aucune nouvelle de cette Courtisane. Mais ma Mere est arrivée de la Campagne : car je voi Sira devant la Maison. Sira !

SIRA:

Quel-cun m'appelle : qui seroit-ce ?

EUTICHE:

C'est celui qui se dit, à la fois, ton Maître & ton Nourisson ¹ !

SI-

¹ *Hecus atque alumnus tuus sum : c'est le Fils du Logis.*

S I R A :

Oh bon jour , celui que j'ai eu le bonheur de nourrir & d'élever !

E U T I C H E :

Ma Mere est elle déjà revenue de la Campagne ? répons moi.

S I R A :

Elle est revenue pour son grand bonheur ; & pour celui de la Famille.

E U T I C H E :

Que veux tu donc dire ? il faut qu'il soit survenu quelque chose de bien nouveau.

S I R A :

Monfieur vôtre galantissime Pere a fait venir une Courtisane dans la Maison.

E U T I C H E :

Comment cela ?

S I R A :

Vôtre Mere, revenant de la Metairie , a trouvé cette belle Pièce de Meuble au Logis.

E U T I C H E :

Par Pollux ! je ne croiois pas que mon Pere fût amateur de ce gibier-là . Cette Femme là est elle encore chez nous ?

S I R A :

Oui.

EU-

& ton Nourisson. *Alumnus*, se prend ici passivement, & pour celui qui a reçu la nourriture : il se prend aussi quelquefois dans le sens actif, pour la mere nourrice, par exemple, ou pour la pere Nouricier.

Pol hand Censebam istarum esse operarum patrem: Vive pollux! je ne croiois pas que mon Pere se mêlat de ce métier là. Ou, comme dit le Delphinnaire, je ne pensois pas que mon pere fût homme à cela.

Diva

EUTICHE:

Suis moi. Mais qu'est ce que ceci ? Ne vois-je pas Peristrate, Femme de Demiphon ? c'est elle même : elle avance à grans pas ; elle jette les yeux de tous côtez ; elle lève la tête. Je veux m'arrêter un peu ici , pour voir , sans être vû , ce que elle a dans l'esprit ; & à qui elle en veut. Quoi que ce puisse être , la chose est assurément importante.

ACTE QUATRIEME.

SCENE SIXIEME.

PERISTRATE, SIRE,
LICISSE.

PERISTRATE:

La Déesse Astarte¹, vulgairement Venus, est la force, la vie, le salut des Hommes & des Dieux : mais cette même Déesse est aussi leur perte, leur mort, & leur entiere ruine².
O Mer ! ô Terre ! ô Ciel ! ô Astres qui nous

¹ *Diva Astarte : la Déesse Astarte.* C'étoit suivant Cicéron , Venus qui avoit épousé Adonis. Il est certain que tout ce que contiennent les dixsept premiers vers , quoique cela soit obscur, embarrassé , & tres indigne de Plaute , peut s'entendre de Venus & de l'Amour.

C'est la Decision du Savant & Royal Oeuvre.

² *Mare, tellus : la Mer , la Terre.* Il semble dit le Dedicataire , que l'Auteur du Supplément veuille insinuer ici que la Déesse Astarte , ou Venus est la Mer , la Terre , le Ciel & les Astres. Ce qui ne me paroît aucunement

nous eclairez ! Tous tant que nous sommes qui venerons les Temples de Jupiter , nous obeïssons à la volonté de cette Déesse ; nous lui sommes soumis ; nous dependons d'elle. Les autres chassent volontiers tout ce qui ne lui plait point.

Tout ce qui a la vie & le sentiment est sujet à l'Amour , c'est à dire , tout ce qui lui est agreable : Elle fait mourir les uns ; elle les tue : elle nourrit les autres de son lait, & les élève : mais ceux a qui elle donne la mort , ne laissent pas de vivre & de sentir. Au contraire : ceux que cette bizarre Divinité se fait un plaisir de nourrir & d'élever, ils ont aussitôt le malheur de perdre la vie & le sentiment ; leur vie n'étant plus qu'une mort continuelle.

Ses Amis sont renversez par Terre ; ils mordent la poussiere comme des enragez ; ils rampent sur la tête ; ils fremissent , ils font

nement recevable. Lucien dit que Astarie est la Lune. Apulée la reconoit pour Venus, & l'appelle la Reine du Ciel : mais que cette Divinité soit à la fois le Ciel, la Terre & la Mer , qui oseroit avancer une si grande impertinence ? C'est pourquoi , j'ai mieux aimé traduire par une invocation : O Mer ! O Terre ! &c. Perillrate dit que Venus cause bien du mal aux hommes ; & elle dit cela par rapport à Charin , son

Fils, que l'Amour met au desespoir.

Sed quos enecat : mais ceux qu'elle tue. C'est à dire : ceux qu'elle fait mourir sans leur ôter la vie , parce que la vie des Amans est tres semblable à la mort. Je ne sai ce que le Mistique Interprete veut dire par cette ressemblance entiere de l'Amour avec la Mort ; & je doute que le bon & docte Prêtre ait , lui même , bien compris sa propre idée.

font un bruit eclatant ; & lors qu'ils se croient le plus en vie , c'est alors qu'ils perissent le plus cruellement ¹.

Quand les Jeunes Gens veulent courir après l'objet de leur amour, ils chancellent ; ils tombent comme des Vieillards. Ceux là aiment ; ils veulent être aimez ; & qu'on conoisse ce qu'ils aiment. Mais pour ceux-ci ? des-qu'une fois leur feu s'embrase ; dès qu'ils se fourrent , à cet âge là , l'Amour dans le tête , leur folie surpasse infiniment celle de la Jeunesse. Que s'ils n'ont rien qui puisse les faire aimer ? Alors, ils sont odieux, incommodés, ennuyeux , babillards ; sujets à la haine & à l'inimitié ; prompts à se mettre en colere ; insupportables à eux mêmes ; & à ceux qui leur apartiennent , si on fait avec moderation , avec modestie , ce qu'ils ont commis autre fois sans honte , sans retenue , sans pudeur , ils ne peuvent pas le souffrir , comme la raison & l'equité veulent que les Peres souffrent de leurs enfans , mais ils grondent, ils querellent, ils crient, à plein gosier , à leur grande infamie ; & au deshonneur de la Famille.

S I R A :

A ce que je voi , le Seigneur Demiphon n'en agit pas fort bien avec sa chere moitié.

P E-

¹ *Quos properat alere :*
c'est à dire : Ceux que Venus allaite , par l'esperance de la Volupté , elle les fait perir par une longue mort. Cette belle & devo-

te Morale est tellement démentie par l'experience , que elle , aussi bien que plusieurs autres de son espèce & de sa sorte , merite le nom de largon.

P E R I S T R A T E :

Il n'y a rien de plus vrai que ce que je dis. Mon Fils devient amoureux ; & cette maladie le tourmente jusqu'à mettre sa vie en danger. Que fait le Pere ? il se fache plus aigrement contre son Fils ; il se met en fureur contre lui. Quel travers de conduite ! Mon Mari a tellement diffamé le pauvre jeune homme , qu'il l'a contraint , comme par force , d'aller trafiquer à Rhodes. A present , qu'il en est de retour , il va se bannir & s'exiler bien loin , s'il faut en croire Acanthion.

O Pere barbare ! ô Fils infortuné ! où te retireras tu ? ou abandonneras tu ta Mere desolée ? quoi ! je vivrai seule ? je perdrai mon Fils unique ? Non ! je ne permettrai jamais cela ; le Pere a vendu la Maîtresse , la Mere l'ayant découverte , en quelque endroit qu'elle soit la rachettera. Dis moi , Licisse , ne croit on pas que elle a été amenée ici quelque part , dans le voisinage ?

L I C I S S E :

Oui : & je m'imagine que ce sera dans la Maison de ce Vieillard , qui est le bon Ami de notre Maître.

P E R I S T R A T E :

Je n'en conois point ici près d'autre que Lisimaque.

S I R A :

Elle nomme nôtre Monsieur. Ma foi ! il pourroit fort bien être que les deux vieux Coqs se sont accordez pour la même Poule , & pour le même Nid.

P E.

ACTE IV. SCENE VI. 109

PERISTRATE:

Je vais trouver Dorippe , sa Femme.

LICISSE:

Pourquoi l'aller trouver ? ne la voïez
vous pas qui vient ?

PERISTRATE:

Oui , vraiment la voila : ecoutons un peu :
elle murmure je ne fai quoi entre les dents ,
comme si elle étoit bien fâchée.

ACTE QUATRIEME.

SCENE SEPTIEME.

DORIPPE, PERISTRATE,
SIRA, LICISSE.

DORIPPE:

Il y a je ne fai combien que j'ai envoïé
nôtre Sira pour faire venir mon Pere : la
Vieille ne revient point : je croi qu'à cause
de sa lenteur , les Dieux l'auront metamor-
phosée en Pierre ; ou qu'étant devenue en-
flée par la morsure de quelque serpent, elle
n'aura pu avancer.

SIRA:

Je suis perduë : voila ma Maitresse : elle
me cherche.

DORIPPE:

Je ne puis pas me souffrir chez nous ; la
Maison m'est un enfer : mes yeux ne sau-
roient supporter la vuë de cette belle Courti-
fanne ; car il faut convenir que elle excelle
en beauté. Je l'aurois déjà mis dehors :

le Marchand F mais

mais mon Eutiche m'en a empêché : je ne croi pourtant point du tout ce qu'il me dit.

L I C I S S E :

Entendez vous , Madame ?

P E R I S T R A T E :

Oui : mais tais toi : laissons là continuer.

L I C I S S E :

Volontiers.

D O R I P P E :

Mon Fils pretend que la Creature a été conduite ici pour obliger un vieux Ami : que cet homme-là n'a point d'autre but que de la vendre , pour l'ôter à son Fils qui en est passionnement amoureux. Voila déjà une tromperie ou de mon mari, ou de mon Fils : leurs raisons ne s'accordent nullement. Le Pere dit qu'on lui a confié la Belle en Sequestre, le Fils soutient que c'est pour la vendre : vous m'avoûrez que cela ne va point droit.

S I R A :

Je veux la surprendre , & me montrer tout d'un coup devant elle , afin qu'elle ne s'aperçoive pas que je me suis amusée.

D O R I P P E :

Mon Fils a beau dire ; je ne l'en croirai point dans cette affaire-là : il favorise son Pere ; & il est toujours prêt à mentir copieusement pour lui , comme un vrai Coucou ¹. Le Cuisinier a parlé naturellement ; & je
veux

¹ *Cuculo* : L'Oiseau de mauvais augure, que nous nommons Coucou, se prend souvent chez Plaute pour

un Adultere : parce que un Adultere tend des pieges au lit d'un autre , comme le Coucou met ses œufs dans le

ACTE IV, SCENE VII. 111

veux m'en tenir à son raport. Mais voici Sira : comme elle court , la vieille forciere ! Sira !

S I R A :

Qui est ce qui m'apelle ?

D O R I P P E :

La Peste te creve ! & que les Dieux te l'envoient au plutôt !

S I R A :

Madame , si vous faites sagement , vous formerez ce bon vœu là pour la Putain , & pour votre Mari '.

D O R I P P E :

La pensée est fort bonne : Va , je ne suis plus en colere contre toi ; tu as trop bien rencontré. Mais où est mon Pere ? pourquoi ne vient il point ? a-t-il la goûte ?

F 2 S I-

le nid de la fauvette. En France nous donnons , par derision , le nom de Coucou , ou plutôt de Cocu à celui dont la femme est adultere : ce que je croirois être arrivé , dit l'Annotateur , parce que comme la femelle du Coucou pond & Couve dans le nid d'un autre oiseau , de même une femme adultere couche dans un autre lit que celui de son Mari. Par cette raison là ; le Cocuage perdrait un grand nombre de supots : car combien de femmes , sans se decoucher , blasonnent & Cornifient le

front de leurs Epoux ?

¹ *Tua pellici : à votre Rivale.* Le mot *pellex* signifiant proprement Concubine , femme ou fille debauchée , ne devoit , ce semble convenir qu'au Mari. Cependant Plaute joint ce terme là plutôt avec l'Epouse qu'avec l'Epoux , *tua pellici* ; parce que la Maîtresse occupe la place de la Femme legitime , Cicéron dit *filia pellicem* , la Concubine de la Fille : *matris pellicem* , la Maîtresse de la Mere ; c'est à dire la Rivale de l'une & de l'autre.

S I R A :

Il n'est ni gouteux, ni attaqué de la maladie articulaire : car il est allé à pié à la Campagne.

D O R I P P E :

Il n'est pas au Logis ?

S I R A :

Non.

D O R I P P E :

Où est il donc ?

S I R A :

On le croit à la Campagne. Il est même fort incertain qu'il revienne aujourd'hui ; ayant assez de comptes à examiner avec le Metaier.

D O R I P P E :

Tout me tourne aujourd'hui en malheur. Je ne ferai pas en vie ce soir, si je ne jette cette debauchée hors de ma Maison. Je rentre chez moi.

L I C I S S E :

Madame ! elle s'en va au moins.

P E R I S T R A T E :

Quoi ! elle s'en va ? arrête la donc, & lui parle.

L I C I S S E :

Madame Dorippe ! Madame Dorippe !

D O R I P P E :

Quel nouveau chagrin me survient ? qu'est ce qui me rapelle ?

L I C I S S E :

Je ne suis point une facheuse : je ne vous veux que du bien. D'ailleurs : c'est Peristrate, votre bonne Amie, qui voudroit vous dire

ACTE IV. SCENE VII. 113

dire quelque chose. Arrêtez ; je vous en supplie.

D O R I P P E :

Oh, oh, Peristrate ! Par Pollux ! je ne te reconnoissois point : une mauvaise bile me tourmente, & me met dans une agitation à ne me pas connoître moi même.

P E R I S T R A T E :

J'ai une chose à vous demander ; ne me la refusez point , je vous en conjure. J'ai entendu tout ce que vous venez de dire. Ouvrez moi votre cœur ; & que je sache le sujet de votre inquiétude.

D O R I P P E :

Les Dieux veuillent vous conserver votre Fils unique , ma chere Peristrate ! je vous prie de m'écouter favorablement : rien , à l'heure qu'il est , ne peut me causer une plus grande consolation. Nous sommes nées à peu près dans le même tems ; nous avons grandi ensemble ; nos maris sont de même âge ; & il n'y a point de Femme avec qui je cause plus volontiers qu'avec vous. Tout cela supposé : je voudrois bien savoir ce que vous feriez , si votre vieux Epoux , Demiphon , venoit vous produire chez vous une Putain devant les yeux ?

P E R I S T R A T E :

Est ce que Lisimaque auroit fait cela ?

D O R I P P E :

Il l'a fait.

P E R I S T R A T E :

Est elle encore dans votre Maison ?

D O R I P P E :

Oui sans doute. Bien plus : on avoit loué

F 3 des

des Cuifiniers ; & la fête amoureuse fe feroit célébrée par un Feflin magnifique , fi je n'avois tout renverfé par mon retour imprevu de la Campagne. La Dame Venus & fon petit Cupidon fe font avifez affez mal a propos , de mettre mon Vieillard en mouvement.

P E R I S T R A T E :

Mais tout cela eft peu de chofe , ma Dorippe ; il faut meprifer de telles Sotifes. Plût aux Dieux que je ne fuffe pas plus malheureufe que vous !

D O R I P P E :

Vous pouvez traiter cela de bagatelles ?

P E R I S T R A T E :

C'en font effectivement ; & ces petits ecart d'un Mari, ne doivent point alterer le cœur d'une bonne & fage Epoufe.

D O R I P P E :

Qu'eft ce que vôtre Mari pourroit vous faire de plus outrageant ?

P E R I S T R A T E :

Lui ? ce qu'il me fait eft plus atroce que l'atrocité même.

D O R I P P E :

Cela fe peut il ? Eh je vous conjure , ma bonne Voifine contez moi franchement vos griefs , afin que nous puiffions voir enfemble ce qui fera le meilleur & le plus convenable pour nôtre repos. Vous n'ignorez pas le vieux proverbe : *c'eft avoir de l'efprit que de favoir fe faire fage par la folie des autres.*

ACTE IV. SCENE VII. 115

PERISTRATE:

J'ai un Fils; & je n'ai que celui-là, vous le savez.

DORIPPE:

Je le fai.

PERISTRATE:

Il y a quelque tems que son Pere, voulant le chasser d'ici, l'obligea de s'embarquer pour Rhode.

DORIPPE:

Pourquoi cela?

PERISTRATE:

Parce qu'il étoit amoureux.

DORIPPE:

Pour un sujet si leger, & si commun à la Jeunesse?

PERISTRATE:

Encore à present: il en use avec la même rigueur, avec la même dureté. Mon Fils ayant amené de Rhode une belle Fille, pour être mon Esclave, dès que le Pere a su cela, il a mis la Creature en vente.

DORIPPE:

Oh, oh! j'entens à present. Mon Fils m'avoit dit la verité. Je croïois bonniement que c'étoit la Maitresse de mon Mari: mais je voi bien qu'il ne l'a que pour la vendre. A qui dit on que elle a été livrée?

PERISTRATE:

A un certain Vieillard du Voisinage qui est le bon Ami. Or je ne croi pas que mon Epoux ait dans nôtre quartier d'autre Ami que le vôtre.

DORIPPE:

C'est assurément la belle en question. Mais que fait votre Fils?

PERISTRATE:

Il veut quitter la Ville, & s'en aller le plus loin qu'il pourra.

DORIPPE:

Il n'y a plus rien à craindre: l'affaire est en sureté¹. Mais si votre Charin retrouve sa Maitresse?

PERISTRATE:

Ne doutez point qu'il ne reste.

DORIPPE:

Nous sommes toutes deux sauvées bien heureusement; & contre notre esperance. Soiez en certaine; la Fille est chez moi.

PERISTRATE:

Chez vous? C'étoit aparemment d'elle que vous parliez tantôt.

DORIPPE:

Oui.

PERISTRATE:

Oh que cela va bien²! j'ai grand sujet de vous aimer; car vous m'avez rendu mon Fils. Je vous prie, faites la moi voir.

DO-

¹ *In portu res est: l'affaire est au Port.* C'est à dire: il n'y a plus rien à craindre. L'Allegorie est prise de la Navigation, dans laquelle le port passè pour le lieu où les Vaisseaux sont le plus en sureté.

² *O factum bene!* O que cela est bon? Nôtre Comique se sert en plusieurs endroits de cette expression-là; & on peut dire qu'elle lui est familière. C'est une formule transplanée de la Procédure Juridique.

ACTE IV. SCENE VII. 117

DORIPPE:

Entrons.

PERISTRATE:

Je vous suivrai. Ecoute, Licisse ! Va faire part de cette bonne nouvelle à nôtre Acanthion. Pour moi, je m'en vais chez ma Voisine.

ACTE QUATRIEME.

SCENE HUITIEME.

S I R A.

S I R A.

Par Castor ! les lois ont rendu la condition des Femmes bien malheureuse : on ne leur fait aucune justice à l'égard de leurs Maris. Car qu'un Mari ait une Maitresse à l'insu de sa Femme ; & que celle-ci vienne à le savoir ; on ne punit point le Seigneur Epoux¹ ; il en est quitte pour essuier la mauvaise humeur de la Partie interessée. Au

F 5 con-

¹ *Id si rescivit uxor. impune est viro : Que l'Eponse ait deconvert la chose ; l'Epoux est sur qu'il ne lui en arrivera rien , & qu'en ne l'en punira point. Caton chez Agellius : in adulterio uxorem tuam si deprehendisses : sine judicio impune necares. Illa te, si adulterares, digito non auderet contingere ;*

neque jus est. Si vous trouviez votre Femme en adultere ; sans autre forme de procès , il vous seroit permis de la tuer. Mais si votre Eponse vous surprenoit dans le même cas d'infidelité , elle n'oseroit vous toucher du bout du doigt ; & il n'y a point de droit pour elle.

¹ exi.

contraire : si l'épouse met seulement le Pié hors de la Maison , sans que son Mari sache où elle a été , il est en droit de la repudier ¹.

Plût aux Dieux que la loi fût égale & reciproque pour les deux *Conjoints* ! Car puis qu'une honnête Femme se contente d'un seul Mari ² , pourquoi Monsieur le Mari ne se contentera-t-il pas d'une seule Femme ? n'est ce pas la précisément l'équité naturelle. Par Castor ! si les Maris qui ont des Maitresses subissoient la même peine que les Femmes qui sont surprises en infidélité conjugale , & dont la vertu a fait naufrage , ma foi ! la viduité ³ regneroit beaucoup plus chez les Epoux que chez les Epouses.

ACTE

¹ ---- *exigitur matrimonio* : elle est chassée du mariage. Cet *exigitur* est un terme consacré au divorce : ou pour mieux dire , à l'action de repudier. Cicéron : *Mimam suam res sibi habere jussit : ex duodecim tabulis causam addidit ; exegit* : il dit à la Comédienne de reprendre tout ce qui lui appartenait : outre cela il lui intenta un procès conformément à la loi des douze Tables, & en suite , il la repudie.

² *Nam uxor contenta est , qua bona est , uno viro* : car une Femme , qui est sage & de bonnes mœurs , se contente de son Mari. Horace : *Dos est magna , parentum virtus*

& *metuens alterius viri*.

Certo fœdere Castitas : c'est une grande dot que le mérite , que la vertu des parents , & qu'une chasteté conjugale si ferme , si inviolable , qu'on ait peur de tout autre homme que du Mari.

³ *Viri vidui* : des Maris veufs. On entend ici les Maris dont les Femmes ne sont point encore mortes , mais qui en sont si parez par le divorce ou autrement. Car le mot *Viduum* , veuf , ne signifie rien autre chose que *diverse* , séparé. D'où vient que dans les parties du Mois , on emploie le mot *Idus* , les *Ides* , divisent & partagent le Mois.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

CHARIN.

CHARIN:

Adieu, Parties superieure & inferieure de la Porte paternelle ! je vous souhaite continuation, augmentation de santé, & de prosperité. C'est pour la derniere fois que je sors aujourd'hui de chez mes Parens. Je ne pretens plus rien à cette Maison là : tout ce qu'elle a d'utile, d'agreable, de beau, pour l'usage de la vie, m'est ôté, m'est ravi, m'est enlevé ; tout cela est mort, est detruit pour moi ; & c'est de mon côté, comme si j'étois mort à tout cela.

Dieux Penates de mes Parens ! & toi Maître Lar ; Dieu du foïer ; & Pere de la Famille : je vous recommande de veiller soigneusement pour garder les Personnes & les biens de mon Pere & de ma Mere. Pour moi, je vais chercher d'autre Dieux Penates, un autre Lar, un autre Ville, une autre Cité.

F 6 J'ai

¹ *Limen superum inferum* que *salve* : bon jour, pas supérieur & inférieur de la Porte. Les Romains avoient quelque sorte de Religion pour les Portes, leurs jambages, leurs pas ; & pour tout ce qui en dependoit ; & cela, parce que les Portes

étoient consacrées aux Lares. C'est pourquoi quand ils partoient pour un exil soit volontaire, soit de contrainte, ils baisoient, ils invoquoient la Porte, en la tenant. Il y avoit aussi le Dieu *Limantine*, de *Limen*, le seuil ou le pas de la Porte.

¹ Non

J'ai les Athèniens en horreur : Vivre parmi des Gens dont les mœurs se corrompent de plus en plus , où vous ne sauriez distinguer le vrai & fidèle-Ami d'avec le faux & le perfide, & où on vous arrache par violence l'objet de votre tendresse & de tous vos plaisirs ? Non , quand ces Barbares-là voudroient me faire leur Roi , leur Empereur , des sujets d'un si mauvais naturel ne me tenteroient point ¹.

¹ *Non est Cupida civitas : ce n'est point une Ville souhaitable : car Cupida est ici au passif. Ainsi Charin veut di-*

re , qu'Athènes n'est pas un lieu fort agreable , ni donc on doit beaucoup se soucier.

ACTE CINQUIEME.

SCENE SECONDE.

EUTICHE, CHARIN.

EUTICHE :

O Fortune ! Toi qui as toujours l'œil ouvert sur les Dieux , & sur les hommes ; toi qui es la Maitresse des uns & des autres ; O Fortune ! je te remercie de m'avoir fait trouver ce que j'esperois. Est il quelque Dieu, à l'heure qu'il est , qui ose se vanter d'être aussi content que je le suis ? Ce que je cherchois étoit au Logis ¹ : j'y ai trouvé six Compagnons :

¹ *Domi erat quod quiritabam : ce que je cherchois étoit chez nous. Savoir , Passicompe ; Eutiche, comme*

un Ami plein de zèle & d'ardeur , aiant couru par tout pour la deterrer.

² *Abjicio*

pagnons : la Vie , l'Amitié , la Ville , la Joie , le Jeu , le Divertissement. En les trouvant , & avec leur secours , j'ai étouffé , j'ai ecrasé dix Monstres qui traînent la mort après eux : la Colere , la Haine , la Fureur , la Ruine , la Résistance opiniâtre , la Tristesse , les Pleurs , l'Exil , la Pauvreté , l'Abandonnement de tout le Monde. Grans Dieux ! faites moi la grace que je puisse trouver au plutôt mon Ami.

CHARIN :

Mon Equipage de voïageur est comme vous le voiez. Je renonce à la superbe¹. Je suis mon Compagnon , mon Valet , mon Cheval , mon Palfrenier , mon Ecuier : je suis mon Gouverneur & mon Eleve ; je me commande & je m'obeis , tour à tour. Je porte fort bien sur mes epaules tout ce qui m'est necessaire en chemin. O Cupidon ! que ta puissance est bisarre ! car si par ton feu , tu inspire le courage & la hardiesse , aussi , d'un seul revers , tu jette tes Champions dans la foiblesse & dans l'abatement.

EUTICHE :

Je pense de quel côté je pourrois le rencontrer.

CHARIN :

C'est une resolution prise ; & je ne m'en relacherai jamais. Je veux chercher ma Maîtresse , en quelque endroit de la Terre qu'on

F 7 l'ait

¹ *Abjicio superbiam* : je renonce à la superbe. C'est à dire : je ne suis rien moins qu'Equipé en Voïageur de ma condition : mais je negligé cela ; je le mets au dessous de moi ; la superbe ne me touche point.

l'ait cachée : ni les Fleuves , ni les Montagnes , ni la Mer même ne feront point d'obstacle à ma course & à ma recherche. Je ne crains ni le Chaud , ni le Froid , ni le Vent , ni la Grêle ; je souffrirai patiemment la Pluie , la Fatigue , le Soleil & la Soif. Enfin , je ne me fixerai dans aucun lieu ¹ ; je ne me reposerai ni Jour , ni nuit , avant d'avoir trouvé ou ma Maitresse ou la Mort.

E U T I C H E :

Je ne fai quelle voix a frappé mes Oreilles.

C H A R I N :

Pour ne manquer à aucune precaution , je vous invoque aussi , Lares qui presidez aux chemins ² : daignez me prendre sous votre protection.

E U T I C H E :

Grand Jupiter ! Charin seroit il ici ?

C H A R I N :

Adieu , tous mes bons Concitoïens ! je prens congé de vous pour jamais.

E U T I C H E :

Arrête , sur le Champ , Charin.

C H A R I N :

Qui me rapelle ?

E U-

¹ *Non concedam* : je ne me retirerai , je ne m'arrêterai dans aucun endroit pour me reposer.

² *Invoco vos Lares Viales* : je vous invoque , Lares des Chemins. Afin que rien ne manque à sa devotion , il s'adresse aussi aux Divinités

qui présidoient aux Chemins ; Mécurie y avoit sa bonne part. Il y avoit aussi , les *Seminales* , les Dieux des Sentiers : *Dea Bivia* , la Déesse des deux chemins ; *Dea Compitorum* ; la Déesse des Carfours ; enfin , *Dei Vii* , les Dieux des Chemins.

ACTE V. SCENE II. 123

EUTICHE:

L'esperance, le Salut & la Victoire.

CHARIN:

Que me voulez vous ?

EUTICHE:

Aller avec toi.

CHARIN:

Cherchez donc un autre Camarade ; car ceux qui me tiennent, ne veulent pas me laisser aller.

EUTICHE:

Et qui sont ils ces Compagnons ?

CHARIN:

L'inquietude, l'affliction, la douleur, les larmes, les gémissemens.

EUTICHE:

Chasse cette vilaine Compagnie là : tourne toi de ce côté ci ; & reviens sur tes pas.

CHARIN:

Si c'est l'envie de causer qui te tient, tu peux me suivre.

EUTICHE:

Arrête donc absolument.

CHARIN:

Tu as grand tort de me retarder, dans le dessein que j'ai d'avancer ? Voila le Soleil qui se couche.

EUTICHE:

Si tu te hâtois autant de t'aprocher de moi, comme tu te presse de t'en eloigner, tu ferois beaucoup mieux. Le vent souffle maintenant en Poupe de ce côté-ci : c'est pour-quoi tourne la voile ¹. Ce Zephire, ou
Vent

¹ *Cape modo Vorfariam : prens maintenant la Vorfaire.*
C'est

124 L E M A R C H A N D.

Vent d'Occident est serain : ¹ au contraire, ce Vent de Midi presage la Pluie : l'un a porté le Calme : l'autre soulève tous les Flots. Reviens ici à Terre, Charin : Ne vois tu pas vis à vis de toi une nuée noire & prête à crever ? Regarde maintenant à gauche : comme le Ciel est clair & luisant ! le vois tu ?

C H A R I N :

Cet homme-ci m'ébranle , & m'a donné du Scrupule ² : pour le plus sûr , je vais me tourner de son côté.

E U T I C H E :

O mon cher Charin ! que tu es un brave homme ! Marche à ma rencontre : avance : tends le bras : prends ma Main ; la tiens tu ?

C H A R I N :

Je la tiens.

E U T I C H E :

Tiens moi donc bien. Ca , de bonne foi ! sans ma rencontre , où allois tu ?

CHA-

C'est la Corde qui sert à faire tourner la voile d'un Vaisseau, selon les différens tours du Vent. C'est donc par cette métaphore tirée de la Marine & de la Navigation, que Eutiche détourne son Ami du dessein qu'il a formé de fuir & de s'exiler : *Cape Versoriam* : tourne la voile, change de résolution ; reviens sur tes pas.

¹ *Hic favonius, evenus est :*

ici est un serain & agreable Vent du couchant. Allegorie continuée & fort ingénieuse.

² *Religionem ille objecit :* celui-la m'a jetté de la Religion : c'est à dire : il me rappelle avec tant d'empressement ; & il me dit tant de choses que ma Conscience en est ébranlée. Ce *Religionem objecit* revient à notre Phrase ; *il me donne des Scrupules.*

CHARIN:

En exil.

EUTICHE:

Qu'iras tu faire en ce País là, quel qu'il soit?

CHARIN:

Ce qu'un malheureux y fait.

EUTICHE:

Ne crains rien: je veux te rendre toute ta joie avant ton depart.

CHARIN:

Je m'en vais donc tout à l'heure.

EUTICHE:

Afin de te rejouir, laisse moi te dire, ce que tu souhaite, avec le plus d'ardeur & de passion, qu'on te dise. Arrête toi donc: je suis ici comme ton meilleur Ami; & comme celui qui va te faire le plus grand bien que tu. . . .

CHARIN:

Qu'est-ce que c'est?

EUTICHE:

Ta Maitresse.

CHARIN:

Eh bien, ma Maitresse! qu'as tu à m'en dire de nouveau?

EUTICHE:

Je sai où elle est.

CHARIN:

Toi je te prie?

EUTICHE:

Pleine de vie & en parfaite santé.

CHARIN:

Mais où l'as tu laissée dans une si belle disposition?

EU.

E U T I C H E :

Où je fais que elle est.

C H A R I N :

J'aimerois mieux que ce fût moi qui le fût.

E U T I C H E :

Mais enfin , te sens tu capable de te tranquilliser?

C H A R I N :

Si je suis dans une agitation trop violente, dans un trop grand mouvement?

E U T I C H E :

Je saurai bien le calmer & le rassurer : ne crains point.

C H A R I N :

Je te prie , je te conjure ; parlez nettement : dis moi où elle est , & où tu l'as vue? Pourquoi as tu la cruauté de me faire languir : chaque instant que tu retarde , m'est un nouveau coup de Poignard.

E U T I C H E :

Elle n'est pas loin d'ici.

C H A R I N :

Montre la moi , donc , si tu la vois..

E U T I C H E :

Ma foi ! je ne la voi pas à present : mais il n'y a pas longtems que je l'ai vue.

C H A R I N :

Pourquoi ne me procure tu point le plaisir de la voir?

E U T I C H E :

Je le ferai.

C H A R I N :

Je le ferai? ce mot la n'accomode point l'im-

ACTE V. SCENE II. 127

l'impatience d'un Amant : c'est le renvoyer trop loin.

EUTICHE: .. 17

Quoi ! la peur te tient encore ? Je veux te faire conoitre toutes choses. Celui qui garde ta Maitresse , est le meilleur Ami que j'aie ; c'est l'homme du Monde à qui je suis obligé de souhaiter le plus de bien.

CHARIN:

Je ne me soucie point de cela : je cherche ma Maitresse.

EUTICHE:

C'est aussi d'elle que je te parle : mais , afin que tu le sache , son nom ne me vient pas dans l'esprit aussi vivement qu'à toi.

CHARIN:

Dis moi donc où elle est ?

EUTICHE:

Chez nous.

CHARIN:

Cette Maison-là doit être belle , & bien bâtie , si tu dis vrai : mais de quelle manière dois-je ajouter foi à ce que tu dis ? parle tu sur la foi de tes yeux , ou si ce n'est que par oui dire ?

EU-

¹ *Pulchreque adificatas; & l'une belle structure. Dans a Vente d'une Maison , il entroit toujours cette formule là : Maison bonne & bien bâtie. Cicéron : Quod i qui proscribunt villam bonam , bene que adificatam , on existimantur scellisse ,*

etiamsi illa nec bona est , nec adificata ratione : ceux qui font crier ou afficher qu'une Metairie à Vendre est bonne & bien bâtie , n'ont point trompé , quoique la Metairie ne soit pas bonne ; quoi qu'elle soit bâtie à contre sens.

¹ *Opta*

EUTICHE:

Je l'ai vuë ; vuë , te dis-je , comme je te voi.

CHARIN:

Qui l'a amenée chez vous ?

EUTICHE:

Ah ! tu es importun & malin dans tes interrogations.

CHARIN:

Tu dis vrai.

EUTICHE:

Certainement Charin , tu n'as ni honte , ni retenuë : après tout : que t'importe avec qui ta Belle soit venuë chez nous ?

CHARIN:

Pourvû que elle y soit.

EUTICHE:

Oui , sûrement , elle y est.

CHARIN:

Demande moi donc tout ce que tu voudras ¹ en recompense de ta bonne nouvelle.

EUTICHE:

Mais quoi ! si je demandois ?

CHARIN:

Prie les Dieux qu'ils me donnent le moïen de la voir.

EUTICHE:

Tu te moque.

CHA.

¹ *Opta ergo : tu n'as donc qu'à choisir.* Autrefois on donnoit une recompense à ceux qui avoient apporté une bonne nouvelle ; & aparem-

ment , le Porteur étoit en droit de choisir , & de demander ce qui l'accommodoit le mieux.

CHARIN:

Enfin, pourvu que je la voie, je suis satisfait. Mais pourquoi n'otai-je point tout ce fardeau Equipage ? Hola ho, Garçon ! venez ici ; & qu'on m'apporte au plutôt mon manteau.

EUTICHE:

Oh ! cela va bien : que tu me plais à présent !

CHARIN:

Cela est fort bien , mon Enfant : puis que voilà venu , prends la Casaque & tout le reste de l'attirail : mais à condition que tu tiendras ici à l'écart, afin que si ce qu'on me dit n'est pas vrai, je continue le Voyage que j'ai commencé.

EUTICHE:

Tu ne me crois donc point encore ?

CHARIN:

Je ne doute assurément point de ce que tu me dis ; je te croi en tout : mais d'un autre côté, pourquoi ne me fais tu pas entrer, afin que j'aie le plaisir de la voir ?

EUTICHE:

Attens encore un peu.

CHARIN:

Que veux tu que j'attende ?

EUTICHE:

Il n'est pas tems d'entrer.

CHA-

*Sed quin ornatum hunc
non ? mais pourquoi ne me
passai je point de tout cet
bagage ? Charin, voyant
l'aimée retrouvée, &
bonne* Espérance de la

posséder, perd tout d'un
coup l'envie de courir le
Monde, & ôte tout ce qu'il
s'étoit mis sur le corps dans
la vue de voyager plus com-
modement.

C H A R I N :

Tu me fais mourir.

E U T I C H E :

Par quelle raison ?

C H A R I N :

Parce que tu ne veux pas me faire entrer.

E U T I C H E :

Je te dis qu'il n'est pas à propos.

C H A R I N :

Pourquoi ?

E U T I C H E :

Par ce que la Fille n'est pas en commodité.

C H A R I N :

Elle qui m'aime , & que j'aime reciproquement n'est pas en commodité de me voir ? Ah ! je voi bien que cet homme-ci me jouë & se moque de moi en toute maniere : moi encore plus sot & plus foû de me fier à lui : il m'amuse , & ne fait que me retarder. Il faut que je reprenne ma Casaque.

E U T I C H E :

Arrête un moment ; & laisse moi te dire quelque chose.

C H A R I N :

Aproche, Garçon ; & reprends mon Manteau.

E U T I C H E :

Ma Mere est dans une furieuse colere contre mon Pere, de ce que pendant qu'elle étoit à la Campagne , il l'a fait venir , sans aucun respect pour elle ; comme pour l'insulter , pour la braver à son retour ; car elle ne doute point que ta belle ne soit la Maitresse de son Mari.

CHA-

CHARIN:

Donne moi ma Ceinture ¹.

EUTICHE:

Ma Mere est actuellement occupée à examiner cette affaire-là dans la Maison.

CHARIN:

Je tiens déjà mon épée.

EUTICHE:

Car si je te mene à présent chez nous pour te donner le plaisir de la voir. . . .

CHARIN:

Je prens ma cruche ²; & adieu, je m'en vais.

EUTICHE:

Doucement, Charin; demeure encore un peu: rien ne te presse; tu partiras toujours bien.

CHARIN:

Si tu t'imagines pouvoir me rendre ta dupe, tu te mécomptes fort, mon Ami: je suis du moins aussi fin que toi.

EU-

¹ *Zonam sustuli*: j'ai relevé ma Ceinture. Charin s'imaginant que son Ami lui disoit une fausseté, & qu'il ne cherchoit qu'à l'amuser pour l'empêcher de partir, reprend son Equipage de Voïageur: il commence par la Ceinture dont ils se servoient pour retrousser l'Habit; & dans laquelle on mettoit le *Viatique*, ou l'Argent du Voïage.

² *Tollo ampullam*: j'em-

porte ma Courge, les Voïageurs portoient ordinairement un certain vase plein d'huile, pour se froter les piez. Ce Vaisseau se nommoit *Ampoule*. Quand on y mettoit du vin, il s'appelloit *Oenophorum*. Parce que ces Vaisseaux avoient un gros ventre, Horace, par une métaphore tirée de là, nomme *Ampoules* de grands mots, des mots affectez.

E U T I C H E :

Par Pollux ! je ne pense à rien moins qu'à te tromper.

C H A R I N :

Pourquoi donc ne me laisse tu point partir pour mon grand voïage ?

E U T I C H E :

Je ne le souffrirai pas.

C H A R I N :

Ah ! je ne fais ici que m'amuser , & que perdre mon tems. Ca, Garçon ! rentre au Logis ; & au plus vîte. Pour moi , je suis déjà monté en Chariot ; & je tiens la bride.

E U T I C H E :

En verité , tu n'es pas dans ton bon sens.

C H A R I N :

Pourquoi mes pieds ne vous jettez vous point dans le Chariot pour aller droit en Cypre, puis que mon Pere me condamne au banissement.

E U T I C H E :

Que tu es foû ! Ne parle donc point comme cela : tu te perds dans tes fausses & ridicules imaginations

C H A R I N :

Tu as beau dire & beau faire : je suis absolument resôlu de courir après ma Maitresse & de la chercher par tout.

E U T I C H E :

Je te dis que elle est au Logis.

C H A R I N :

Et moi je soutiens que quiconque le dit en a menti.

E U T I C H E :

Tu m'insulte , mon Ami ; car sûrement je

ACTE V. SCENE II. 133

je ne t'ai dit que la vérité : mais , je le pardonne à la violence de ton chagrin.

CHARIN :

Bon ! me voila déjà heureusement arrivé à Cipre.

EUTICHE :

Peste soit du fou ! laisse là ton Cipre où il est ; & sui moi , afin que tu aie le ravissement de voir cette beauté en l'honneur de la quelle tu fais un si bel écart de bon sens.

CHARIN :

Je l'ai cherché de tous côtez : mais ma peine a été inutile.

EUTICHE :

Je ne me soucie point de la mauvaise humeur de ma Mere ; je veux passer par dessus pour l'interêt de mon Ami.

CHARIN :

Ca : je me remets en chemin pour continuer ma recherche. Me voici à Chalcide : j'aperçois de loin mon hôte de Zacinte ¹ : il faut que je le salue ; & que je lui apprenne le sujet de mon arrivée : je lui parle actuellement : je lui demande s'il n'a point oui dire que quel-cun a amené ici ma belle Déesse ; & quel est le trop heureux Mortel qui s'en est mis en possession.

EUTICHE :

Veux tu donc enfin quitter ton impertinent & degoutant galimatias ? Allons ! romps tout

¹ *Hospitem Zacyntho* : On doit sous entendre la préposition *E*, *Hospitem e Zacyntho*, mon hôte de Zacinte. Dns le même sens ; *uxor Lem-*

no ; la Femme de Lemne : *anua Corintho* , la Vieille de Corinthe : *Vinum Chio* , le Vin de Chio.

le Marchand. G ¹ *Respon-*

tout d'un coup ton Voïage Phantastique ; & entre avec moi là dedans.

C H A R I N :

Mon hôte me répond tout de travers ; & comme s'il faisoit semblant de ne me point entendre , il m'apprend pour nouvelles que les figues ne sont pas mauvaises à Zacinte.

E U T I C H E :

Il n'a rien dit en cela que de vrai ; elles y sont d'un bon Suc.

C H A R I N :

Mais touchant ma Maitresse ; il croit avoir oui dire que elle est ici à Athènes.

E U T I C H E :

Ce Prophète-là est assurément un autre Calchas de Zacinthe.

C H A R I N :

Je m'embarque : je mets à la voile : j'entre dans nôtre Port : me voilà au Logis. Je suis donc graces aux Dieux revenu de mon exil dans une santé parfaite , & sans la moindre fatigue. Oh , bon jour mon cher Ami , & cher Compagnon Eutiche ! Comment t'es tu porté en mon absence ? He bien ! Mon Pere & ma Mere jouissent ils d'une bonne disposition ? sont ils aussi bien que je les ai laissé ? Pour toi , cher Ami ? tu ne manqueras pas de me donner à Souper , selon la coutume. Bon ! tu ne fais que ton devoir en

** Respondet Zacyntho ficos fieri : il répond que les figues sont assez bonnes à Zacinte. C'est à dire : je demandois à mon hôte s'il n'avoit rien appris de Palicompse , ma*

Maitresse : mais il me parle de tout autre chose , sans se mettre en peine de répondre positivement à mon interrogation.

en m'invitant. Demain chez toi ; aujourd'hui chez nous : voila la belle methode ; & cela doit se faire ainfi.

EUTICHE :

Helas ! fe peut il que tu debite tant de folies ? Cet homme là a perdu l'efprit ; il faut neceffairement que la Cervelle lui ait tourné.

CHARIN :

Pourquoi auffi ne marque tu pas plus d'empreflement , plus de chaleur à fecourir ton Ami ?

EUTICHE :

Veux tu me fuivre ?

CHARIN :

Oui , & de bon cœur.

EUTICHE :

Marche , je te prie , tout doucement fuf les talons , entens tu ?

CHARIN :

Je le fais comme s'il y avoit longtems que tu me l'euffe dit.

EUTICHE :

Je veux refaire la Paix entre mes Parens ; car ma Mere eft outrée à prefent de depot.

CHARIN :

Va feulemment ton chemin.

EUTICHE :

C'eft au fujet de la belle Efclave en queftion.

CHARIN :

Ne perds donc point de tems : fais ton affaire.

EUTICHE :

Prens donc bien garde.

G 2 CHA.

Que tu es importun ! je croi que tu ne finiras point : va ton chemin , encore une fois : & ne crains rien : je la rendrai aussi douce que l'est Junon , quand elle est en paix conjugale avec Jupiter.

ACTE CINQUIEME.

SCENE TROISIEME.

LISIMAQUE , DEMIPHON,

LISIMAQUE:

Je ne doute point , Nôtre ancien Ami , que vous n'aïez oui souvent cette belle sentence des sages , *la Volupté est l'Apas de tous les maux* ; car effectivement , le plaisir n'est pas moins à l'égard des hommes qu'un Hameçon , par lequel ils se laissent prendre comme des Poissons. Lorsque tous les Vieillards , amortis par la longueur & par la glace de l'Age , sont insensibles aux attraits de la Volupté , la fuïant même , comme ne leur convenant plus ; vous cependant , n'avez point à vôtre Vieillesse une obligation si précieuse : puisque le nombre des années , non seulement n'a point éteint en vous le feu d'un Amour impudique ; mais même qu'il vous y replonge plus avant. C'est cette malheureuse passion qui vous perd entièrement ; qui vous aveugle tout à fait ; n'ayant plus ni esprit , ni discernement , ni pénétration. Vous m'avez aussi , de vôtre grace , embarqué dans une jolie affaire : je ne fais
par

par où m'y prendre, pour me tirer de ce pas-là.

DEMIPHON:

Ces sortes d'affaires-là ne dependent point des hommes ; c'est aux Dieux qu'il faut s'en prendre. Si vous faisiez serieusement , Lisimaque , cette pieuse & edifiante reflexion , vous tomberiez d'accord que vous êtes injuste contre un Ami ; & contre un Ami qui vous conoit un peu , comme vous savez. Vous me la donnez bonne, vraiment ! N'êtes vous jamais tombé ¹ en pareil cas s'il vous plait ?

LISIMAQUE:

Par Pollux ! je ne me suis jamais precautionné criminellement. Malheureux que je suis ! je ne me conois plus : à peine fais-je si je dois me compter encore parmi les Vivans , car ma Femme est dans une fureur horrible ² contre moi à cause de cette Courtisane , elle la prend de bonne foi pour ma Maitresse.

G 3. DE-

¹ *Quasi tu nunquam quicquam asimile hujus facti feceris : comme si vous n'aviez jamais rien fait de semblable.*

Demiphon , dit le Delfinaite ; & preions garde de nous y tromper, Demiphon , dis-je , fait cette objection à Lisimaque , pour s'excuser de la remontrance & des reproches qu'il vient de lui faire. C'est comme s'il lui disoit : en verité vous avez bonne grace ! Ne semble-t-il pas , à vous entendre ,

que vous n'avez jamais aimé ; & que vous ne conoissez l'Amour que de nom ?

² *Vxor tota infermento jacet : ma Femme est tout en ferment.* Le levain , ou ferment est le simbole de l'aigreur , & de la colere que l'aigreur produit. C'est comme si Lisimaque disoit , ma Femme bouillonne de colere.

Expurgationem habebo : je vous justifierai auprès d'elle ; je lui ferai voir la fausseté de sa prevention.

³ Pla-

D E M I P H O N :

Que cela ne vous inquiete point : je saurai si bien vous justifier dans son esprit, que toute sa colere s'apaisera.

L I S I M A Q U E :

Suivez moi donc : mais je voi mon Fils. qui sort.

A C T E C I N Q U I E M E.

S C E N E Q U A T R I E M E.

E U T I C H E , L I S I M A Q U E ,

D E M I P H O N.

E U T I C H E :

Ma Mere est *desachée*, Dieux merci; & je vais chercher mon Pere pour lui faire part de cette bonne nouvelle. Je reviens dans un moment.

L I S I M A Q U E :

Le debut me plait beaucoup ¹. A qui en veux tu Eutiche? Qu'est ce qu'il y a?

E U T I C H E :

La Déesse Opportunité ² vous est bien favorable-

¹ *Placet initium* : le commencement me fait plaisir. C'est à dire : le commencement est de bon augure. Le bon homme dit cela parce qu'il voit que son Fils vient à lui avec un visage ouvert; avec un air gai, content, riant, qui fait conjecturer aisément qu'il est porteur d'une bonne nouvelle. C'est ce qui paroît d'un bon présage à Lisimaque. Un Annotateur, non moins pénétrant que *Erudit*, croiroit volon-

tièrs que le Vieillard joue ici sur le nom de son Fils. Car Eutiche signifie bonne fortune. Ainsi, *placet initium*, cela voudroit dire : le commencement est heureux & fortuné.

² *Optima Opportunitate* : la plus à propos du monde. Les Anciens mettoient parmi leurs Divinitez la bonne occasion, la Rencontre favorable; ils la *divinisaient*, dis je, sous le nom d'*Opportunité*. ³ *Snaps*

ACTE V. SCENE IV. 139

vorable ? vous ne pouviez pas venir plus à propos.

LISIMAQUE :

Quelle aventure peut donc être survenue chez nous ?

EUTICHE :

Vous avez à présent, mon Pere, une Moitié aussi douce & aussi brebis que vous l'avez jamais éprouvée. Vous n'avez hardiment qu'à mettre la Main l'une dans l'autre, & qu'à refaire la Paix.

LISIMAQUE :

Les Dieux ont pitié de moi ; ils me sauvent.

EUTICHE :

J'ai assuré que vous n'aviez point de Maîtresse.

DEMIPHON :

Les Dieux te confondent ! Mais aprenez moi, je vous prie, ce mystere impreuvé.

EUTICHE :

Je vais vous le reveler : il ne s'agit que de me prêter vos Oreilles : écoutez donc bien.

LISIMAQUE :

Tu ne te plaindras pas de nôtre attention, je t'en assure.

EUTICHE :

Ceux qui sont nez de bon Sang & de bonne Famille¹, s'ils ont reçu de la Nature de

G 4 mau-

¹ *Snäpte culpâ genere capiunt genus*, D'autres lisent *ex genere* ; comme si vous disiez *de genere*, de *degeneris* & *hoc degeneris*, qui *degeneris*. Après ce Préambule

Grammatical, on peut éclaircir ainsi cette phrase obscure & embarrassée : Ceux qui sont nez de bonne race, s'ils sont d'un méchant naturel, par le bon sang dont ils

mauvaises & scelerates inclinations; ils deshonorent leur Race; ils souillent & corrompent leur Naturel.

D E M I P H O N :

Ce qu'il dit-là est incontestable.

L I S I M A Q U E :

C'est donc à vous , Seigneur Demiphon , à qui mon Fils s'adresse , excusez la jeunesse de la Barbe.

E U T I C H E :

Il n'y a rien de plus vrai que ce que dit mon Pere. Car il étoit inique & criant, qu'à votre âge, vous ôtassiez, vous ravissiez, vous enlevassiez à votre Fils, jeune & amoureux, une belle Maitresse qu'il avoit acheté & païé de son propre Argent.

D E M I P H O N :

Que dites vous là ? Cette Etrangere est la Maitresse de Charin ?

E U T I C H E :

Voïez comment le mechant dissimule & fait semblant de l'ignorer !

D E M I P H O N :

Certainement , il m'avoit assuré que son but , en achetant cette Esclave , étoit d'en faire présent à sa Mere , comme d'une jolie Servante.

E U T I C H E :

C'est donc pour cela Monsieur , que vous l'avez rachetée sur lui avec tant d'ardeur ,
Amant

ils sont formez , ils prennent un mauvais sang , & corrompent leur bonne naissance : c'est à dire : ils abusent des bonnes semences qu'ils avoient reçu de la Nature ;

& au lieu qu'ils étoient nés pour le bien , ils se tournent vers le Vice ; souvent même ils donnent dans le Crime & dans la Sceleratesse.

1. Ve.

ACTE V. SCENE IV. 141

Amant de fraîche date, *Adolescent* vouté, sous le poids des années ¹.

LISIMAQUE:

Par Hercule ! tu dis merveilles : continue : je me mettrai de l'autre côté pour t'aider : chargeons le de concert ; & disons lui en suivant tout son mérite.

DEMIPHON:

Je suis perdu.

LISIMAQUE:

Ce vieux *Paillard* qui, pour assouvir sa *Lubricité* honteuse, a fait à son Fils une injustice, une violence que ce pauvre jeune homme n'avoit rien moins que mérité.

EUTICHE:

L'envelement de sa *Maitresse*, par son propre Pere, avoit jetté mon Ami dans un si grand desespoir, qu'il avoit résolu de se bannir pour jamais d'Athènes : il partoît même déjà, pour ce long voïage : mais l'ayant heureusement rencontré, je lui ai ôté de la tête ce bizarre dessein d'exil ; & je l'ai ramené chez nous : car sérieusement, & foi de Hercule ! sans moi vous n'aviez plus de Fils.

DEMIPHON:

Est il parti ?

LISIMAQUE:

Quoi ! osez vous encore parler ? Ombre d'homme², Phantôme d'Humanité. Il falloit

G 5 à

¹ *Vetus puer*: Vieux Enfant. C'est à dire Vieillard qui rentre en enfance & qui radote, quel cun a dit *puer centum annorum*; un jeune homme de cent ans. Philo-

strate dit: *puer inter senes*; inter *pueros*: jeune homme parmi les Vieillards; Vieillard parmi les jeunes Gens.

² *Etiam loquere larva* ? vous avez encore la hardiesse

142 L E M A R C H A N D.

à votre âge , rompre pour toujours avec le commerce amoureux.

D E M I P H O N :

J'ai fait une grosse faute , & un grand egarement , je le confesse.

E U T I C H E :

Vous parlez encore , Matque de Sageſſe & de Vertu ! Vous ne deviez point vous en rendre coupable , de cet horrible egarement. Chaque Age a ſes actions diferentes comme chaque Saison de l'Année porte ſon fruit. Car ſi les Vieillards ſont en droit de ſouiller par l'infamie du *Putaniſme* , la gravité de leurs mœurs , où en eſt donc venu le Gouvernement de nôtre Republique ?

D E M I P H O N :

Ah Miſerable ! je ne ſai plus où j'en ſuis : me voila ruiné d'honneur.

E U T I C H E :

Les Jeunes Gens ont bien coutume de faire cela plus que les autres.

D E M I P H O N :

Vous n'avez vous autres qu'à diſpoſer de la Creature comme il vous plaira ; je n'y prens non plus de part qu'aux choſes qu'on mepriſe d'avantage 1.

E U.

de parler , Phantôme ; c'eſt à dire : vous dont les années nombreuses ont tellement enervé la vigueur & les forces , que vous n'êtes plus un homme , par raport au Commerce amoureux ; vous n'êtes qu'une Ombre , qu'une Figure de Virilité.

1 Vobis habete cum porcis

& fiſcina : Ayez-la , gardez-la avec les Cochons , & la Corbeille. Demiphon veut dire par là qu'il renonce à Paſicompte , autant qu'on peut renoncer à une choſe ; & qu'il la cede , qu'il l'abandonne de bonne foi à Charin ſon Fils. Cette formule , ou maniere de parler vient

EUTICHE:

Rendez-là à vôtres Fils ; abandonnez lui en la possession.

DEMIPHON:

Qu'il la prenne ; qu'il la mette à tel usage qu'il voudra ; j'y consens de tout mon cœur.

EUTICHE:

Par Pollux ! il est grand tems ; à présent que vous n'avez plus d'autre parti à prendre.

DEMIPHON:

Qu'il exige de moi ce qui lui plaira en satisfaction du tort & de l'injure que je lui ai fait : pourvu que vous l'apaisiez à mon égard j'en passerai par tout. Adoucissez le pour moi, je vous en prie. Oui, Eutiche, je vous le jure par Hercule ! si j'avois su que mon Fils aimoit sa belle Esclave ; quand il ne m'en auroit fait confidence que par maniere de badinage, je ne la lui aurois jamais oté. C'est pourquoi, comme vous êtes son meilleur Ami, & son fidele Compagnon, je vous

G 6 con-

vient de ceux qui Vendent, ou qui cedent avec le fond d'une Terre, tous les Bestiaux, & tous les Meubles, les Vienciles, les Outils, &c.

Et comme le Cochon est le plus méprisable Bétail ; & la Corbeille d'Osier, la moins considerable des Pièces du menage rustique, on disoit *cum Porcis & Fiscina*, avec les Cochons & le Panier d'Osier, pour marquer qu'on renonçoit généralement à tout ; & qu'on ne se réservoît quoique ce soit dans

la Vente ou dans la Cession. D'autres lisent *cum Sportis & Fiscina* ; avec les Corbeilles & le petit Panier. Ce qui paroît d'autant plus vraisemblable que Pasicompse avoit peut-être apporté du Vaisseau chez Litimaque, des Corbeilles des Paniers ; enfin quelques Ouvrages de jonc.

Temperi : c'est à dire : *temperi, tempore, tempestive*, il est bien tems ! ce qui se dit par ironie & par contre vérité.

conjure d'entreprendre ma defense, & de me reprocher toute la tendresse : acceptez ce Vieillard pour Client ; plaidez ma cause en bonne Avocat : je n'oublierai point ce service là ; & je vous ferai convenir de ma reconnaissance.

L I S I M A Q U E :

Priez le qu'il vous pardonne vos pechez, & votre jeunesse.

D E M I P H O N :

Encore ? tant de fois à la charge sur un Ami qui n'oppose point d'autres armes que la patience & le repentir ? Courage ! faites vous un grand merite , une gloire , une fierté de votre innocence. Un tems viendra, j'espere, que vous ne parlerez pas si haut ; & que vous rendant la pareille, je vous ferai à mon tour des reproches, & des exhortations.

L I S I M A Q U E :

Vous ne tenez rien , Nôtre vieux Ami ; j'ai déjà congédié toutes ces sortes de pratiques là.

D E M I P H O N :

Et c'est bien mon intention de faire le même dans la suite, & de vous imiter fidelement.

L I S I M A Q U E :

Vous n'y gagnerez rien : Votre mauvais penchant vous rentrainera toujours à ce Vice là.

D E M I P H O N :

Sera ce bientôt fait ? hé ! finissons, je vous en supplie, sur cet odieux & mortifiant Article : ou fouettez moi , comme un Esclave, si le cœur vous en dit.

L I S I M A Q U E :

L'avis est judicieux : mais votre Epouse se char-

ACTE V. SCENE IV. 145

chargera volontiers de cette execution-là quand elle sera informée du fait.

DEMIPHON:

Il n'est pas fort à propos que elle en soit avertie.

EUTICHE:

Que dites-vous-là? Elle n'en saura rien: ne craignez point. Mais entrons chez nous: cet endroit-ci n'est pas commode pour conter vos histoires: les Passans pourroient les entendre; & voudroient en être les arbitres & les juges.

DEMIPHON:

Par Hercule! Pourquoi ne parle tu pas encore plus juste? Si nous entrons, la Comedie en sera plus courte. Allons.

EUTICHE:

Votre Fils est chez nous; je l'ai laissé là dedans.

DEMIPHON:

Cela est fort bien. Nous irons par ici; nous passerons par le Jardin; & nous entrerons dans la Maison.

LISIMAQUE:

Eutiche! Je veux qu'on termine cette affaire-là avant que je remette le pié dans le Logis.

EUTICHE:

Que veut donc dire cela, mon Pere?

LISIMAQUE:

Chacun pense à ses affaires; chacun a ses raisons. Mais dis moi, Eutiche, es-tu bien sur que ta Mere est tout à fait revenue de sa prevention, & de sa fureur?

EUTICHE:

Je ne vous dis rien en cela dont je ne sois fort assuré.

LISIMAQUE:

Regarde moi!

G 7

EU-

E U T I C H E :

Regardez moi, vous.

L I S I M A Q U E :

Je le veux. Mais je te prie, autant que je puis te prier ; je t'en conjure par Hercule , prends bien garde que je ne sois pas attrapé.

E U T I C H E :

Comment , mon Pere , vous vous desiez de moi ?

L I S I M A Q U E :

Non , mon Fils : je ne croi pas que tu voulusse me tromper. Mais cependant : je ne puis penser à la colere de Madame mon Epouse , sans avoir le malheur de trembler.

D E M I P H O N :

Entrons donc.

E U T I C H E :

Non : avant que nous sortions d'ici . je suis d'avis que nous prescrivions aux Vieillards des Lois pour les contenir , & qu'ils observent exactement. Si nous conoissions quel-cun , même encore Garçon & Maître de sa Personne , qui s'avise , à soixante ans , de devenir amoureux , & de hanter les Courtisannes, nous le citerons en Justice ; & nous le ferons declarer inhabile à l'Amour debauché : & par Hercule ! s'il a consumé son bien dans le *Putanisme* nous le laisserons languir & croupir dans sa pauvreté. Gardez vous bien après cela d'empêcher un jeune homme de faire l'Amour , & d'avoir une Debauchée pour se divertir ; à condition que la maniere sera bonne. Si quel-cun prétend arrêter le cours de la jeunesse , il la perdra plus en secret, que s'il lui fournissoit ouvertement. Que

cct-

cette sage loi engage & lie, pour la premiere fois les Vieillards, des cette nuit-ci.

Adieu, Messieurs: puissiez vous jouir long-tems d'une santé parfaite ! Et vous Illustre Jeunesse ! si cette loi-là est de vôtre goût, si elle vous plait, il est juste que vous fassiez ressentir vos applaudissemens en faveur de la prudence & de l'industrie des Vieillards.

FIN DU MARCHAND.



REFLEXION

SUR LE

MARCHAND.

Sur ce nom là, qui ne croiroit que toute la Pièce roule sur le Negoce ? Il y a sans doute, un fondement raisonnable pour s'imaginer que le Poëte va joüer dans cette Comedie-ci les endroits risibles du Commerce. Que ne pourroit on pas dire, par exemple, sur cette insatiable avidité du gain qui pousse les Hommes à exposer ce qu'ils ont de plus cher, je veux dire la Vie, à l'exposer, dis-je, aux tempêtes, à la famine, aux maladies, à l'Esclavage, & à tant d'autres horreurs dont il faut necessairement courir le risque dans les longues Navigations ? Un Ancien a dit que l'Auteur de l'Univers, en faisant la Mer, avoit en vuë de séparer les Mortels, & de leur interdire toute communication, en mettant entr'eux des espaces im-

immenses, & d'un trajet aparemment impossible : mais que l'Homme avoit rendu cette sage précaution inutile, en trouvant, par son industrie & par une hardiësse tout à fait téméraire, le moyen de les traverser.

Quelles ont été, pensons y chemin faisant, quelles ont été les suites de cette surprenante & admirable invention ? les Hommes ont cherché les Hommes, en passant, en marchant, en courant sur des abîmes ; en affrontant le péril & la mort. A quel dessein ? Étoit-ce par une généreuse & loüable envie de conoitre leurs semblables, & de leur rendre tous les offices d'humanité dont ils pourroient avoir besoin ? Oh vraiment oui ! Nous sommes bien des Animaux à si bonne intention ! c'étoit uniquement pour s'enrichir des productions de la Terre. La Nature a partagé ses biens : si les Humains avoient su s'en tenir à cette distribution, ils auroient pu vivre sûrement, tranquillement, agréablement dans la portion du Globe où le sort les a fait naître : mais la passion d'avoir a bouleversé ce bel ordre. Les Hommes ne peuvent souffrir que leurs Coindividus possèdent plus qu'eux. Agitez par un tel Mobile, ils courent la grosse Boule ; ils pénètrent jusque dans les lieux les plus reculez & les moins abordables. Ont ils le bonheur de faire une découverte ? Habitans naturels du Pais peut on assez vous plaindre ? Ces pauvres Gens qui, sans se desier de rien, ne pensoient qu'à maintenir leur Societé suivant leurs Loix, leurs Usages, & les Agrémens du Climat ; on les trouble, on les assujétit ; trop souvent, on les massacre : si bien que la violence, la cruauté, la barbarie, l'usurpation sont les

les fruits amers du bel Arbre nommé Commerce.

Il n'y auroit pas moins à badiner sur quelques uns de ses autres endroits. La tromperie, le mensonge, le faux serment, le vol; enfin cette mauvaise foi qui entre si souvent dans le Négoce, & qui en defigure la beauté, tout cela ne meritoit il pas bien d'être tourné en ridicule? Mais, dans ce genre là, rien ne seroit plus propre à plaisanter, qu'un Fat de Marchand, qui pour avoir transubstancié de la laine en espèces monnoies, & s'être fait, bien ou mal, un fond considérable, prend les airs de Seigneurie & de Noblesse; traite le Commun de haut en bas; & comme si le Gain, peut-être, tres sordide, l'avoit élevé jusqu'à la haute Region, exige de la déférence & du respect; allant même jusqu'à se croire bel esprit; jusqu'à prendre le ton décisif sur des matieres infiniment au dessus de sa petite & foible portée.

C'étoit donc une telle espèce de Marchand, qu'on avoit lieu de se promettre dans le spectacle de Plaute; à peu près comme ce riche Faquin que l'illustre Moliere a représenté si risiblement sous le titre du Bourgeois Gentilhomme. Ce n'est pourtant rien moins que cela. Une jeune Debauché, cédant aux justes plaintes, & aux vives remontrances de ses Parens, prend une ferme résolution de se convertir, & de se mettre dans la bonne route. Son Pere, ravi de ce changement, l'envoie d'Athènes à Rhode pour y trafiquer. Charin fait bien ses affaires; il gagne considérablement sur ses Marchandises. Voilà tout ce qui concerne le Négoce. N'est il pas vrai que cela ne valoit pas la peine de marcher à la tête

tête de la Représentation, ni de la nommer ? Vous noterez qu'il ne s'agit point du tout de Commerce dans le corps de la Comédie ; il n'en est pas même fait la moindre mention. Le comique pouvoit employer des Titres naturels par rapport à l'amour du Vieillard, ou à la rivalité de son Fils. Mais, comme je croi l'avoir déjà dit, Plante ne se donnoit pas la peine d'étudier les Noms de ses Pièces ; celui qui s'offroit le premier étoit le bien venu. Vous ne manquerez pas d'objecter qu'il a suivi son Original ; & que Philemon, l'inventeur de cette Comédie-ci, l'ayant intitulée en Grec EMPOROS, nôtre Comique ne pouvoit mieux faire que de traduire en Latin, MERCATOR, LE MARCHAND. Je suis fâché de le dire : la réponse ne paroît guère satisfaisante. Plante travailloit sur le fond d'autrui : d'accord. Mais il travailloit en grand Maître ; mettant plus du sien qu'on ne lui prêtoit ; & se faisant, si cela peut se dire, le Modèle de ses Originiaux. Il étoit donc en droit ; c'est trop peu ; comme habile Refondeur, il étoit obligé de réformer les Titres, & de les proportionner au Nœu de l'Intrigue : autrement ; c'est comme si un Peintre, ou un Statuaire mettoit une tête informe sur un corps de Singe. Mais c'est trop s'acharner sur un moucheron ; le sujet ne vaut pas une critique : passons au fond ; venons au détail.

Ce qu'il y a ici, de singulier, c'est que le Heros de la Pièce d'éclame lui même le Prologue. Charin confesse naïvement aux Spectateurs ses vieux Péchez ; & cet aveu-là ne lui conte, ni honte ni repentir. Il est dangereux néanmoins de publier ses faiblesses & ses défauts ; le mal qu'un
Ecri-

Ecrivain révèle de soi, dans la crainte qu'on ne le croie meilleur qu'il n'est, certains Bourrus le tournent à Scandale : il fait gloire de ses vices, dit on ; & cela ne peut partir que d'un fond d'impudence & d'endurcissement.

Charin ne court aucun risque de ce côté-là ; & quand même il feroit une histoire effective de sa mauvaise conduite, pas un de ses Auditeurs ne s'en formaliseroit, parce qu'il s'agit de rire & de se divertir. Le jeune homme raconte donc à l'Assemblée la plus nombreuse peut-être & la plus angustieuse qui puisse y avoir sur la Terre, il raconte, dis-je, son ancien libertinage, sa vie réglée, & sa fortune à Rhodes ; sa rechute dans la Volupté Vénérienne ; sa nouvelle passion pour une belle Esclave ; & enfin, son heureuse entrée dans le Port d'où il ne fait que débarquer.

Je ne sai si vous y avez pris garde : par ce Monologue Prologiste les Spectateurs sont exactement instruits du Passé : mais on les laisse dans une entière ignorance de l'Avenir ; & on ne leur dit pas un mot de ce qui arrivera dans le cours de la Comédie. Cela va néanmoins, si je ne me trompe, formellement contre la nature du Prologue : car puisque souvent on s'y sert du mot Argumentum, Argument ; & que Charin, lui-même, emploie ce terme-là, le Prologue n'est donc que pour informer, en gros & sommairement, du sujet de la Representation. Mais d'un autre côté : comme nôtre Marchand se fait conoitre d'abord pour le principal Personnage de la Scène, il ne pouvoit plus avertir de ce qui alloit arriver : c'eût été pécher trop grossièrement contre les Règles du Bon Sens ; & à moins de le faire parler en Devin & en Prophète, sorte de Gens qui lisent dans le FUTURE.

TUR comme dans le MOULE, il falloit qu'il s'en tint à rapporter ses Avantures. D'ailleurs; il est aussi à remarquer que ce Prologue tient à la Comedie; & qu'il y est si bien enchainé que le Poëte auroit pu en faire la premiere Scène du premier Acte. C'est ce qui paroît évidemment par la fin où le jeune homme dit qu'il a laissé sa Vénus Servante dans le Vaisseau: puis voyant venir de loin Acanthion son Esclave, il marque avoir peur de quelque facheux accident, timeo quid sit. Quoi qu'il en soit de cet atome de dissertation, il me paroît que c'est un avantage pour les Spectateurs d'ignorer l'Argument: on leur laisse tout le plaisir de la nouveauté; & quand les incidens sont d'une nature à frapper & à surprendre, on les reçoit d'autant plus agréablement qu'on s'y attendoit le moins. Voir un beau Spectacle, soit Tragique, soit Comique; & lire une Histoire curieuse, sans y être préparé; c'est, ce me semble, joie complete en fait de curiosité.

Le Dialogue entre Acanthion & son jeune Maître est assez long; il fait un Acte tout entier; & au bout du compte, il ne contient pas grand' chose; c'est ce qu'on rencontre souvent chez notre Comique, n'en déplaît à ses Admirateurs outre; & qui ne sauroient souffrir qu'on le censure en rien. L'Esclave paroissant sur le Theatre, hors d'haleine & tout essoufflé, s'apostrophe, s'exhortant courageusement à faire diligence; & voulant renverser tous ceux qui auront le malheur de se trouver dans son chemin. Ces rodomontades d'un homme qui court sans sortir de sa place; & qui, à toute force veut fendre la foule où il n'y a personne, sont si fréquentes dans le Theatre de Plante, que je ne puis m'empêcher de croire que les Romains aimoient ce
 jeu

je n'la. Il me semble pourtant que le Bon sens ne s'en accommode guère; & ce qui me confirme dans ce sentiment-là, c'est que nos Comiques distinguez n'ont jamais employé ce fade & insipide badinage.

Je ne sache pas non plus qu'ils aient introduit sur la Scène cet Acteur dont l'un répond à l'autre, sans être vu ni entendu; & en effet, cela répugne au Naturel. Cependant rien n'est plus commun dans les Pièces de notre Auteur. Un Auteur, qui se croit, ou pour parler plus Catégoriquement, qui fait semblant de se croire seul sur le Theatre, s'arrête, à tout moment, pour donner le tems au prétendu Caché de faire des réflexions; & quelquefois assez longues, s'il vous plaît sur ce qu'il a dit, cette badinerie ne choque-t-elle point trop la vraisemblance?

Charin, après avoir laissé jeter le premier sen à son Valet, juge à propos de se montrer; il lui demande le sujet de son embarras & de son empressement. La chose ne va pas si vite; il faut bien que le Maître paie sa curiosité. Acanthion a besoin de repos; & même de remèdes: car le pauvre Garçon a fait un si terrible effort dans sa course qu'il en a gagné une rupture; ou, si l'expression vulgaire n'offense point votre délicatesse, qu'il en a gagné une hergne, une décente de boiaux: il s'est tellement échauffé que, quelques Vaisseaux s'étant ouverts dans son corps, il crache le sang tout pur.

Son Maître le prie de se remettre; & de lui dire tranquillement la fâcheuse nouvelle qu'il apporte; forsan Ha! au mot tranquillement, ou paisiblement, choisissez, l'un vaut l'autre: comment! s'écrie Acanthion, craignez vous donc de réveiller les Spectateurs qui s'endorment? En faveur des Latins.

Dor-

Dormitantes Spectatores metuis ne è somno excites? Pointefroide & digne de la finesse d'esprit d'un Esclave! Acanthion dit peut-être mieux qu'il ne pense: car effectivement toute cette Scène-la n'est guère moins somnifere, que certains Orateurs d'une Espèce sacrée, dont les Discours languissans sont un Soporifere infailible. Au reste: on peut observer dans cet endroit-ci que l'Action est confondue avec la Representation.

C'est, selon les Connoisseurs, un péché capital & irremissible: Plante digère néanmoins, quelquefois ce scrupule; mais il n'en est pas plus excusable. Enfin, après un long débat, Acanthion accouche de cette nouvelle monstrueuse qui lui a causé des trenchées si violentes: oui da monstrueuse! Vous souvient il de la rétorique touchante qu'il étale pour la réveler? Je vous aporte, à la fois, dit il, la violence, la crainte, le tourment, l'inquietude, la querelle & la pauvreté: Vim, metum, cruciatum, curam, jurgiumque atque inopiam. Ille ne manqueroit plus que la Peste pour faire tous les fleaux dont le Ciel irrité, souvent pour de legers sujets, & pour des peccadilles, à ce qui nous paroît, afflige & dépeuple nôtre miserable Espece.

Mais encore, quelle est donc cette terrible disgrâce qui doit accabler l'infortuné Charin? Hélas! le Pere étant allé au Port par un chemin, pendant que le Fils en venoit par l'autre, puis étant monté sur le Vaisseau, a vu, par hazard, la plus belle Pièce de la Cargaïson, j'entens la jolie femelle Pasicompse. Non seulement le bon homme a vu la Nimphe: mais il a causé avec elle; & ce qu'il y a de pis, c'est qu'il en est venu jusqu'au jeu de mains; sur quoi l'Amant fait des exclama-

ma-

nations comme s'il étoit sur le point de périr.

Aussi le Seigneur Demiphon, soit dit sans intention de blesser la Venerabilité de sa tête blanchissante, a-t-il le plus grand tort du Monde. On compare la Vieillesse au Fer : ce Metal, qui de soi même est fort froid, ne s'échauffe que très difficilement : mais aussi dès qu'une fois il est parvenu à un certain degré de chaleur, il le garde longtems ; il n'est pas même facile de le lui ôter. Il en va de même d'un vieux : comme son âge le met dans un tems de froidure, Cupidon a de la peine à le blesser ; & le trait, quoique toujours vainqueur, de ce Dieu Enfant, qui fait tant de bien & de mal dans le Monde ; trouve de la résistance : mais quand un Barbon est pris, quand il en tient une fois, son cœur demeure longtems chaud, pour ne pas dire embrasé ; & ce feu ne s'éteint pas facilement.

Nôtre bon homme donne un démenti formel à cette comparaison-là. Voir l'objet ; en être épris ; se laisser transporter ; & vouloir venir au fait, c'est chez lui la même chose : le jeune homme le plus vigoureux & le plus bouillant pourroit il aller plus vite ? Demiphon n'ira pas plus lentement lors qu'il s'agira de sacrifier sa Passion & d'envoier promener l'Amour : Vénus le brusque ; & il brusquera cette voluptueuse Déesse à son tour. Mais entrons superficiellement dans le détail de l'Intrigue.

Le Grison aussi enchanté que s'il avoit pris un Philtre, si Philtre y a, que s'il l'avoit pris, dis-je, de la main de la charmante Enpoisonneuse, conclut, sans se consulter, hé ! l'Amour délibère-t-il ? à la possession du Trésor ; il ne s'agit que de prendre ses mesures. Deux obsta les
emba-

156 REFL. SUR LE MARCHAND.

embarassent. Pour joür surement & paisiblement de la proie , il faut tromper en même tems Fils & Femme, ce qui n'est pas une petite affaire: mais il faut, de plus, trouver ou placer secrettement son aimable Capture; & cela est encore plus épineux. On vient pourtant à bout de l'un & de l'autre. Le Fils, après avoir disputé longtems le terrain , & enfin contraint de céder à l'autorité paternelle; l'Eponse ignorera le Mystere amoureux de son Mari; & le Voisin Lisimaque , homme grave , néanmoins , & de bonne conduite , voyant que toute sa Morale ne fait que blanchir, pousse la complaisance jusqu'à vouloir bien être le Maquereau de son Ami.

Demiphon est au comble de sa joie; il n'a plus d'autre peine , d'autre inquietude que l'attente de l'heure du Berger. Charin tout au contraire est au desespoir; & peut partir pour les quatre coins du Monde: mais ce retour imprévu de Dame Dorippe trouble tout , & raccommode tout.

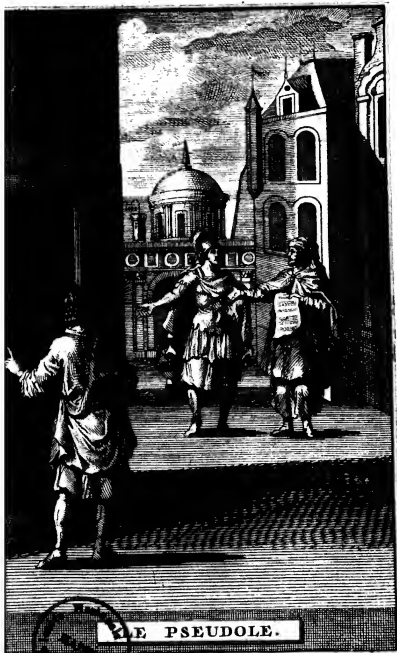
Faute à corriger.

Pag. 35. Lin. 6. 7. lisez ACTE SECOND.
SCENE PREMIERE.

F I N.



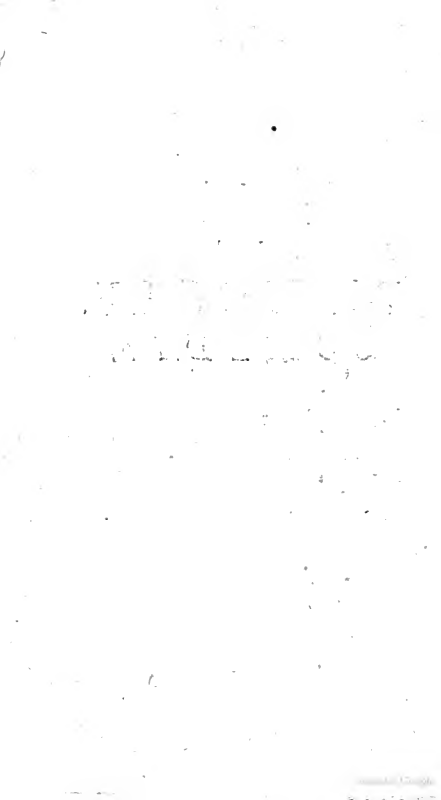




LE PSEUDOLE.

LE
PSEUDOLE.
COMEDIE.

A





P L A N D E L A P I E C E.



imon, Bourgeois d'Athènes avoit un Fils & un Esclave : le Fils s'appelloit Callidore ; & l'Esclave ; Pseudole. Callidore avoit le cœur pris ; & sa Conquerante, étoit une certaine Phenice ; Personne d'une

beauté extraordinairement, excellemment accomplie : une Heroine de Theatre peut elle être autrement ? Cette jeune Venus étoit en mauvaise Ecole : un honnête Maquereau étoit son Maître, Maître propriétaire ; & aparemment son Pedagogue.

Le Sieur Ballion, c'est le nom du Marchand de Belles, le Sieur Ballion, qui, comme tous ceux de son Ordre, aime l'Argent un peu plus que sa vie, vend sa charmante Esclave à un Soldat Macedonien, dont le nom seul fait trembler : ce redoutable nom,

si je puis fournir à l'écrire, est *Polimachero-placide*, la Convention est de vingt mines : l'Acheteur en donne quinze sur le Champ ; & renvoie le paiement des cinq autres au jour qu'on devoit célébrer la furieuse Fête du Dieu des Ivrognes.

Le marché ainsi conclu, *Polimachero-placide* s'en va à Sicione : mais il ne partit pas sans prendre une bonne précaution. Il laisse au Maquereau une je ne sais quelle Pièce de je ne sais quel Metal, sur laquelle étoit le Portrait du Soldat ; & il donne cette marque là au Vendeur ; afin que quand le Messager qui apportera les cinq mines fera voir une marque toute semblable, le Maquereau soit sûr de son fait, & puisse livrer *Phénice* en toute assurance.

Quelque tems après, la Demoiselle vendue à son insu, est informée du fait. Elle en avertit son cher *Callidore*, lui disant expressement que le lendemain de sa Lettre, pas plus tard, un Exprès du Guerrier arriveroit à Athènes, paieroit les cinq Mines ; & la conduiroit incessamment en *Macedoine*. *Callidore* fait part de la chose à *Pseudole* : mais en même tems, il s'afflige, il se desole ; il ne sauroit assez deplorer son malheur ; enfin il est au desespoir. *Pseudole*, qui a l'âme trop bonne pour voir souffrir ; & qui d'ailleurs n'est pas un Esclave du commun pour les expédiens, *Pseudole*, dis-je, console son jeune Maître ; il l'encourage ; il le rassure ; & n'en demeurant pas aux simples paroles, il lui promet de s'employer si efficacement à son service, que, malgré toute
la

sa finesse du Maquereau , il lui enleveroit sa belle proie , pour en enrichir Callidore.

Pendant ce tems-là , Simon est instruit de ce qui se passe ; on ne marque point par quel Canal , il fait les Amours libertines de son Fils ; & il fait même qu'on travaille actuellement à joier un mauvais tour au Maquereau. Le Vieillard fait une dure reprimende à Pseudole , lui reprochant qu'il est le fauteur & complice du desordre & de la débauche de son Fils. L'Esclave se defend comme il peut ; il nie le fait touchant ce qu'on lui attribue : enfin , aiant pour Avocat un certain Calliphon , Ami particulier de Simon, il s'innocente tellement quellement dans l'esprit du bon homme.

Celui-ci pour arrêter Pseudole ; pour le détourner entierement de son dessein , en cas qu'il en ait un , lui représente que Ballion étant un des plus rusez qui soit dans le Maquerellisme , il y a une temerité manifeste , à se croire plus delié que lui & à entreprendre de l'attraper. Pseudole ne fait nul cas de la remontrance : il s'offre à gager qu'il trompera le Maquereau : Simon accepte le defi ; le Maître & le Valet conviennent pour vingt mines.

Cependant Polimacheroplacide , Soldat de parole ; & d'ailleurs impatient de joüir de sa belle aquisition , envoie au tems fixé pour finir le paiement , & pour prendre Phenice. L'homme , chargé de cette commission-là , & qui dit s'appeller Cacule Harpagon , ne conoissant ni le visage , ni la Maison du Maquereau , se trouve embarrassé ; & cher-

che quel-cun qui puisse le tirer de peine. Le sort , qui aparemment aime Pseudole , fait cette occasion là pour le faire triompher. C'est justement à lui que l'Exprès s'adresse. Le Macedonien interrogé quelle affaire il peut avoir avec un Maquereau , conte naïvement son histoire , & dit qu'il vient chercher une Courtisane , laquelle , moyennant cinq mines & une certaine marque, on doit lui remettre entre les mains.

Pseudole fait trop son metier pour ne pas faire valoir une aventure si favorable : il fait accroire au Porteur , qu'il est Domestique , & même valet de sale chez Ballion : que son Maître n'est point encore revenu de la Place ; mais que s'il veut bien lui confier l'Argent & la marque , il les rendra fidelement. Harpagon donne la marque : mais pour l'Argent ? il est , dit il , absolument resolu de ne s'en dessaisir qu'entre les mains de Ballion. En attendant , il dit qu'il va se delasser & se rafraichir dans un tel Cabaret ; priant le faux Sirus , car Pseudole s'étoit donné ce nom-là , de le faire avertir , des que le Maquereau seroit de retour.

Simon , de son côté , fait un tour de vieux Renard : pour gagner la gageure il va sur la Place , parle au Maquereau , & l'avertit confidemment du dessein de Pseudole. Ballion se croit tres obligé au Donneur d'avis ; il le remercie : mais en même tems , il gage contre lui , argent bas , que Pseudole ne viendra point à bout de son projet. Dans cette assurance-là il retourne chez soi , & se tient sur ses gardes le plus exactement qu'il lui est possible.

Pseu-

Pseudole ne s'endort pas : s'étant accordé avec un Maître fourbe nommé Singe, & Valet de Chariste ; il lui donne la marque accompagnée de cinq mines ; & après lui avoir repeté plus d'une fois sa leçon , il l'envoie chez le Maquereau. Ballion , avec toute sa finesse & toutes ses precautions, donne, tête baissée , dans le Pieu ; & Singe , digne de son nom & de son Maître, revient, emmenant glorieusement sa belle Capture, c'est à dire Phenice

Cependant Ballion s'applaudit & chante victoire. Il n'a plus rien à craindre de Pseudole ; à ce qu'il croit ; & conséquemment Simon lui doit la somme stipulée. Lors que le Maquereau , transporté de joie , demande au bon homme les vingt mines de la gageure , arrive le Macedonien : sachant qu'il parloit à Ballion , il le somme au nom de Polimacheroplacide son Maître , de lui livrer Phenice : lui offrant en ce cas-là les cinq mines dont il étoit chargé.

Simon & le Maquereau , ne doutant point que Cacule Harpagon ne soit aposté par Pseudole , raillent l'Exprès , le plaisantent , & se divertissent à ses depens. Celui-ci proteste qu'il a donné la Lettre & la marque à Sirus , Esclave de Ballion. Autre sujet de rire ; le Maquereau n'ayant point de Sirus dans son Domestique. Enfin : On s'avise de demander au Macedonien comment ce prétendu Sirus est fait ; il le peint d'après nature ; & quoique la langue soit le pinceau , le Portrait est si ressemblant qu'on ne sauroit s'empêcher d'y reconoitre Pseudole. Nos

8 PLAN DE LA PIÈCE.

deux Gens, fort etonnez, avoient qu'ils entien-
nent, & qu'ils sont pris pour dupes. Bal-
lion laisse ses vingt mines à Simon ; & le
Vieillard les donne à Pseudole.

C'est cet Esclave qui donne le nom à la
Comedie, parce qu'il en est effectivement le
Heros. On ne marque point l'inventeur de
cette Pièce-ci : Peut-être Plaute l'a-t-il, lui
même, tracée & composée : aussi dit on qu'il
l'aimoit plus que ses autres enfans de tête
& d'esprit ; & que c'étoit la sa Comedie fa-
vorite & mignonne. En suposant le fait, je
me trompe fort si les Connoisseurs n'attribuent
cette preference à la prévention, pour ne pas
dire à l'aveuglement de Pere : car autant
que je m'y conois, le Pseudole n'est rien
moins que le Chef d'œuvre de nôtre Auteur.
On prétend que le Prologue de cette Pièce,
quoique fort ancien, n'est pas de Plaute ;
& qu'il n'y a que les deux derniers vers qui
soient de sa façon. Il faut être bien clair-
voiant dans la science du stile, pour faire u-
ne distinction si subtile. Je m'en raporte à
la decision de ces Oracles.



NOMS

N O M S
 DES
PERSONNAGES,
 O U
ACTEURS
 ET
ACTRICES.

PROLOGUE.

SIMON, Citoïen d'Athène, Pere de Calidore.

CALIDORE, Fils de Simon; & Amant de Phenice.

CHARIN, Ami de Calidore.

PSEUDOLE, ou Siro-Pseudole, Esclave de Simon & de Calidore.

SIMIE, ou Harpago Simie, fourbe.

CALLIPHON, Ami de Simon.

BALLION, Maquereau de Phenice.

PHENICE, Maitresse de Calidore.

LES FOVETEURS du Maquereau.

LE CUISINIER du Maquereau.

LE GARÇON du Maquereau.

HARPAX, Goujat du Soldat Polimache-
 roplacide.

LA SCENE EST A ATHENE.

A 3

PROLOGUE.

LE PROLOGUE: *Honorez moi aujourd'hui de votre bien veillance, Tres Puissans & tres celebres Romains; c'est sous des auspices heureux¹ & favorables que je parois aujourd'hui sur la Scene. Car, selon mon sentiment, rien n'est plus juste que de presenter les bonnes choses aux Bons; & les mauvaises, aux Mechans; afin que, conformément à la Balance de l'Equité, les Amateurs de la Vertu aient en partage ce qui est bon; & les Amateurs du Vice, ce qui est mauvais.*

Les mechans sont mechans, parce qu'ils haïssent les Bons: il faut reciproquement que les Bons soient bons par l'aversion qu'ils ont pour les Mechans. C'est donc par cet endroit-là, Fameux Romains, que vous meritez si justement le titre de Bons, c'est à dire le plus beau de tous les Titres: car vous avez² toujours poursuivi les Mechans par les Lois, & par les Armes; & cela

¹ *Bona in scenam affero: j'apporte quelque chose de bon sur la scene. D'autres lisent: bonam Lavam, comme s'il disoit: je viens sous un bon augure, sous des auspices heureux: car ils croioient que les presages qui se tiroient de la main gauche à la droite, tou-*

noient toujours à bon heur. D'où vient le bonam Lavam, un bon augure.

² *Hoc fugitastis, Quirites, successis bonis: vous avez chassé de telles gens, Messieurs; & le succès en a été heureux. Fugitastis, pour fugastis, vous avez mis en fuite: De fugo, vient fugito. Suc-*

cela, avec des succès conformes à vos intentions.

A present donc : favorisez de vôtres attention cette Troupe d'Acteurs : ce sont de bonnes Gens; & qui ne montent sur le Theatre que pour divertir une illustre Assemblée de Bons. On vous demandera amplement les yeux, les oreilles & l'esprit.

Celui qui sera venu au Theatre sans avoir pourvu à la faim & à la soif, celui-là, bien éveillé sera attentif à rire¹, avec son ventre aplati; & pendant que les bien conditionnez & les bien repus ne chercheront qu'à rire, les Ventres creux ne chercheront qu'à mordre, & qu'à critiquer. C'est pourquoi, si vous faites sagement, retirez vous, Boiaux Vuides; sortez de l'Amphitheatre, Estomacs afamez. Et pour vous autres Messieurs qui avez usé de precaution contre l'abstinence, demeurez; tenez vous debout; ou plutôt, asseyez vous; & faites vous une loi; ou, pour mieux dire, un plaisir de bien eouter.

Je ne vous dirai point, a present, ni le sujet; ni le nom de cette Comedie-ci: Pseudole vous instruira suffisamment de tout cela. Je croi, même, qu'on vous en a déjà dit assez là dessus;

A 6. oui

Succesſis, pour ſucceſſibus. par des ſuccès, ſucceſſa bona, une bonne reüſſite. Cicéron: Nam cum omnia mea cauſa, velles mihi ſucceſſa, tum etiam tua. Car quand vous ſouhaitiez, pour l'amour de moi, que tout me reüſſit; vous ne le ſouhaitiez pas moins pour

vôtre intérêt.

¹ In riſu & ventre raſo vigilabit ſedulo: Il veillera attentivement dans le riſu & le ventre ras: in riſu ſouſentendez ſpectatorum. Raſo: c'eſt à dire: un ventre abbatu, plat, parce qu'il n'y a rien dedans.

¹ Ex

oui je le croi. Où l'enjoûment, les jeux, les ris, le Vin, l'ivresse doivent entrer : où les graces, la beauté, la gaité, l'agrément se trouvent aussi, quiconque, n'étant pas content, veut encore autre chose, il cherche malheur.

Defaites vous de toute inquietude epineuse & rongeante ; afin, qu'au moins, vous goutiez aujourd'hui la douceur d'une tranquillité complotte. Au lieu d'une occupation penible ; il est bien plus agreable de n'avoir qu'à hauffer les reins, qu'à s'étendre, & qu'à se lever. Voici donc une longue Comedie de Plante qui s'avance sur la Scene.

Exporgi pour exporgi lumbos : Car ceux qui sont assis, ont les reins courbez : au contraire ceux	qui sont debout, les ont étendus. Ainsi, exporgi est la même chose que surgere, se lever.
---	--



A C T E P R E M I E R.

SCENE PREMIERE.

CALIDORE, PSEUDOLE.

P S E U D O L E :

Si je pouvois, Monsieur, apprendre de vous, dans votre silence, le sujet du cruel chagrin qui vous devore si pitoïablement, je laisserois volontiers deux gens en repos : moi, en ne

Quo miseria te tam misere macerant : quelles miseres

ne vous demandant rien ; & vous , en ne vous obligeant point à me répondre. Mais , puisque la chose n'est plus possible , la nécessité me contraint à vous interroger.

Faites moi donc la grace de me répondre. Pourquoi , je vous prie , depuis plusieurs jours , pâle & défait comme un mort , avez vous toujours dans les mains une certaine Lettre que vous arrosez de vos larmes ? cependant , vous n'appelez personne à la confiance de votre douleur. Dites moi donc sincèrement de quoi il s'agit , afin que je participe à votre secret ; & que je sache avec vous ce que vous savez tout seul.

CALIDORE :

Ah , mon cher Pseudole ! il n'est point de malheur semblable au mien.

PSEUDOLE :

Le grand & bon Jupiter vous en préserve.

CALIDORE :

Mon affaire n'est point du ressort ni de la dépendance du Maître des Dieux : c'est sous l'Empire de Venus ¹ que je suis à la tortu-

A 7 re

seres vous affligent si misérablement. Ces mots miseres & misérablement sont un exemple de cette battologie à laquelle Plaute n'est guere moins sujet qu'au jeu de mots.

Macerant. Macerare signifie quelquefois rendre maigre , & sans suc : quelquefois aussi il veut dire rendre humide. Dans les Cap-

tifs : satis me cura & lacrimis maceravi : je me suis assez macéré par le chagrin & par les larmes.

¹ *Sub Veneris regno vapula , non sub Iovis : C'est sous le Regne de Venus que je suis battu ; ce n'est pas sous celui de Jupiter. On croïoit autrefois que les jeunes Gens de l'un & de l'autre sexe , étoient sous la*

do-

14 LE PSEUDOLE.

re & au supplice ; Jupiter n'a que voir à mon infortune , & à mes souffrances.

PSEUDOLE :

Puis-je donc savoir ce que c'est ? Car jusqu'ici , vôtre cœur m'a toujours été un livre ouvert ; & vous n'avez jamais eu rien de caché pour moi.

CALIDORE :

Je suis toujours dans la même disposition à ton égard.

PSEUDOLE :

Decouvrez moi donc naïvement & naturellement vos peines : je pourrai vous procurer des secours efficaces : du moins , pouvez vous compter sur mes soins , & sur mes bons avis.

CALIDORE :

Prends cette lettre ; & informe toi par tes propres yeux , conçois par toi même la nature du Chagrin qui me consume , & du tourment

domination de Venus depuis dix ans jusques à dix-huit. C'est pourquoi on offroit de petites images & de petites robes à cette Déesse , qu'ils apelloient *Fortunam Virginalam* : comme les Femmes nommoient Junon *Fortunam muliebrem*. Quand les jeunes Gens avoient ce qu'ils souhaitoient , ils offroient des presens à Venus ; les Filles des Couronnes de fleurs ; & les Garçons , les ceintures de leurs Maîtresses. Ce n'est pourtant apparemment point

dans ce sens la que Calidore se dit sujet , & sujet maltraité de Venus. Il pense encore moins au regne de la convoitise devenu dominant & tyrannique , depuis la corruption de la nature Humaine par le péché du Fondateur de notre Espece : car le pieux Delfinaise fait venir dans son Interpretation la fatale desobéissance d'Adam. Mais Calidore se plaint de Venus , parce que cette Déesse de l'Amour ne le favorisoit pas assez à sa fantaisie.

Nis

ACTE I. SCENE I. 15

ment continuel que je porte dans le fond du cœur.

PSEUDOLE:

Je n'aigardé d'y manquer dès que vous me l'ordonnez ; l'interêt que je prens à vôtre personne ne me permettant pas de balancer un moment. Mais, qu'est ce que c'est que cela, je-vous prie?

CALIDORE:

Qu'y a-t-il?

PSEUDOLE:

Je croi, en vérité, que cette Lettre cherche à procréer lignée: les Caractères en font tout grifonnez, & couchez les uns sur les autres.

CALIDORE:

A ce que je voi, tu te moques de moi, & tu veux plaisanter.

PSEUDOLE:

Ma foi, Monsieur; & j'en prens le Dieu Pollux à témoin, je croi qu'il n'y a qu'une Sibille qui soit assez docte pour pouvoir lire une telle Lettre; & il en faudroit nécessairement une pour interpreter celle-ci.

CALIDORE:

Pourquoi parles tu mal d'une Lettre si jolie, si agreable, & qui est ecrite d'une si belle main?

PSEUDOLE:

Dites moi, s'il vous plait, mon Maître, les

*Nisi Sibylla legerit: à
rueims qu'une Sibille ne l'ali-
se. Parce que il y avoit
autant à deviner qu'à lire,*

ce qui étoit du ressort d'une Devine ou d'une Prophetie.

16 LE PSEUDOLE.

les Poules ont elles aussi des mains? car assurément, il faut que ce soit une Poule qui ait composé ce Chef d'œuvre-là.

CALIDORE:

Tu ne prends pas le chemin de conserver mes bonnes grâces. Sais tu que ta froide plaisanterie m'offense vivement? lis, ou rends moi la Lettre.

PSEUDOLE:

Je veux la lire toute entière: arrêtez votre esprit pour m'écouter.

CALIDORE:

Mon esprit n'est point ici.

PSEUDOLE:

Faites le revenir.

CALIDORE:

Tout le contraire: je me tairai. C'est à toi à rappeler mon esprit du fond de cette Cire; car c'est où il réside à présent; je ne le porte pas sur moi.

PSEUDOLE:

Oh! voilà votre Maîtresse, Seigneur Calidore:

CALIDORE:

Eh, Grans Dieux! où est elle je te prie?

PSEUDOLE:

Je la vois étendue dans cette Lettre: la voici couchée tout de son long sur la Cire.

CALIDORE:

Que toutes les Divinités des deux Sexes te perdent sans exception!

PSEUDOLE:

Souhaitez plutôt qu'ils veuillent me conserver.

CA.

CALIDORE :

Tu m'as rendu comme l'herbe du Solstice¹ ; je me suis levé tout d'un coup ; & tout d'un coup , je suis tombé : je n'ai fait que vivre & mourir..

PSEUDOLE :

Obligez moi donc de vous taire , Monsieur , afin que je puisse lire la Lettre..

CALIDORE :

Que ne te hâte tu aussi de la lire?

PSEUDOLE :

Par le secours de la cire² , du lin , & de l'écriture , Phenice envoie salut , tendresse , embrassade à Calidore , son Amant : te demandant le même plaisir , mon cher cœur ; versant une abondance de larmes dans le trou-

¹ *Solstitialis herba* : l'herbe de Solstice. On la nomme aussi *Ephemere* : elle naît le jour du solstice d'été, c'est à dire lorsque le Soleil est au plus haut point de sa force ; & cette herbe-la sèche le même jour. Calidore insinué , par sa comparaison , qu'ayant cru que sa Maîtresse étoit là en chair & en os , au lieu que ce n'est que sa figure , il a passé de la joie au chagrin , à peu près comme l'Ephemere passe de la vie à la mort.

² *Per Ceram & Linum* : par la cire & le lin. D'autres au lieu de *Linum* , li-

sent *Lignum* , le bois. Car les Anciens écrivoient leurs lettres dans des tablettes de bois coupé tres mince , & enduit de cire. En suite , on envelopoit la lettre avec du lin , sur lequel on appliquoit le cachet muni d'une autte cire , en sorte qu'on ne pouvoit ouvrir la tablette. Pour nous dit le Delfinaire , nous fermons nos lettres en pliant le papier , & en le Liant avec de la soie à laquelle on applique le cachet. Cette redondance d'erudition n'étoit nullement nécessaire ; & d'autant plus que cete soie epistolaire n'est plus en usage.

18 LE PSEUDOLE.

trouble de mon ame ; dans l'inquietude & dans l'agitation de mon esprit.

CALIDORE :

Je suis perdu ! Pseudole , je ne trouve qu'une seule espece de *Salut* que je puisse lui renvoyer.

PSEUDOLE :

Quel Salut ?

CALIDORE :

Un Salut d'Argent.

PSEUDOLE :

Comment ? Pour un *Salut* de bois , vous voudriez lui en rendre un d'Argent ? prenez y garde : ce sont vos affaires.

CALIDORE :

Continuë seulement ta lecture : la Lettre va te dire combien je suis pressé de la secourir en bonne monnoie.

PSEUDOLE :

Tu sauras , mon Amour , que le Maquereau m'a vendu vingt minès à un Soldat de Macedoine : ce Guerrier etranger avoit déjà avancé les trois quarts de la somme avant de partir. Ainsi , reste à cinq mines ; & c'est uniquement ce qui me retient encore ici : Mais pour gage de ce petit reste , mon acheteur a laissé son Portrait imprimé avec sa bague , sur de la Cire , afin que celui qui apportera , de sa part , une marque¹ toute semblable , puisse obtenir de mon Vendeur la per-

¹ *Symbolum* : *Symbola* est un argent que chacun paie , pour sa part , dans un repas commun : nous disons en

François *Chacun son escot*. *Symbolum* est un signe dont deux personnes conviennent pour quelque chose. Par exem-

permission de m'emmener : les Bacchanales prochaines sont le jour fixé pour mon départ.

CALIDORE :

Or, cette malheureuse Fête ; ce n'est pas plus loin que demain, comme tu fais. Voilà ce qui me met sur le bord du precipice, à moins que je ne fusse assez heureux pour trouver une ressource en ton industrie.

PSEUDOLE :

Laissez moi, s'il vous plait finir.

CALIDORE :

J'y consens de grand cœur. Car il me semble que je cause avec elle. Lis : tu me donne alors à la fois de la douceur & de l'amertume ; tu me rejoüis & tu m'afflige en même tems.

PSEUDOLE :

Deux Amans qui s'embrassent le plus tendrement le plus étroitement qu'il se puisse : ils s'entrémordent les lèvres par un excès & par un raffinement d'amour ; & il ne faut pas demander comment on prend les tetons.

à

exemple les arres sont le signe de la chose renduë. Le terme *sigillum* cachet, est le diminutif de *signum*, parce qu'il y avoit sur la bague où sur l'anneau, à cacheter, l'image ou l'emblème de celui à qui il appartenoit. *Isidore: Veteres quando aliquid sibi promittent, stipulum tenentes frangebant: quam iterum jungentes suas sponsiones agnosce-*

*bant. Chez les Anciens quand on se faisoit quelque promesse reciproque, ils tenoient une paille & la rompoient, chacun gardant son morceau: puis les rejoignant l'un à l'autre quand il le faisoit, les parties contractantes reconnoissoient leurs engagemens. Chez Plaute: *symbolus* & *symbolum* ont la même signification.*

à poignées & en les pressant de toute sa force. A présent donc ; on separe , on déchire , on arrache , on renverse nos amours ; nos complaisances , nos coutumes , nos ris , nos jeux , nos conversations , nos tendres baisers : plus mon cher cœur , plus pour toi , ni pour moi de ces heures enchantées , de ces plaisirs inexprimables , à moins que nous n'inventions l'un ou l'autre un expedient pour détourner notre malheur. J'ai eu soin de te mander tout ce que je sai de cette affaire-là. Ce m'est une occasion infaillible pour éprouver si tu es touché sincerement , vivement , profondément ; ou si ton amour n'est qu'une feinte. Adieu.

CALIDORE :

Cela est écrit à fendre le cœur ; il n'y a point de dureté d'ame qui puisse tenir contre cela : n'est il pas vrai , Pseudole ?

PSEUDOLE :

O déplorable Calidore !

CALIDORE :

Comment peux tu t'empêcher de pleurer ?

PSEUDOLE :

Mes yeux sont de Pierre-ponce ; j'ai beau les froter ; je ne saurois obtenir d'eux qu'ils laissent echaper une seule larme.

CALIDORE :

D'ou vient cela ?

PSEUDOLE :

C'est que de nôtre race , nous avons toujours été secs par ces deux petites Fontaines-là.

CALIDORE :

N'oserois tu entreprendre de me secourir ?

PSEU-

PSEUDOLE:

Quelle assistance exigez vous de moi?

CALIDORE:

Helas!

PSEUDOLE:

Des hélas? ma foi! ne les épargnez point: ils sont fort à votre service: par Pollux! je vous en donnerai *tout votre sous*.

CALIDORE:

Tu m'avoiras, Pseudole, que je suis un infortuné Mortel: toutes les bourses me sont fermées; je ne trouve à emprunter nulle part.

PSEUDOLE:

Helas?

CALIDORE:

Et je n'ai absolument rien au Logis.

PSEUDOLE:

Helas! Helas!

CALIDORE:

On ne manquera pas de m'enlever demain ma Maitresse.

PSEUDOLE:

Helas! Helas! Helas!

CALIDORE:

Est-cela comment tu t'y prens pour me secourir?

PSEUDOLE:

Que voulez vous, Monsieur? je vous donne ce que j'ai: car les *Helas* sont un Tresor inepuisable dans notre Famille:

CALIDORE:

C'est fait de moi aujourd'hui. Mais ne pourrois tu point me prêter tout à l'heure

re

22 LE PSEUDOLE.

re une dragme ? je te la rendrai demain.

PSEUDOLE :

Je ne croi pas que je pusse le faire, quand je me mettrois moi même en gage ¹. Mais, je serois bien curieux de savoir à quoi une dragme peut vous être utile dans la conjoncture presente ?

CALIDORE :

Je voudrois acheter une Corde.

PSEUDOLE :

Pourquoi faire ?

CALIDORE :

Pour me pendre. Je suis resolu, avant la nuit prochaine, de ² descendre dans la nuit eternelle.

PSEUDOLE :

Qui me rendra donc ma dragme, si je vous la prête ? Est-ce que vous voulez vous pendre tout exprès, pour avoir le plaisir de me la voler ; ou, du moins, de me la faire perdre ?

CALIDORE :

Dans le dernier serieux ; si on emmene ma Maitresse ; si je suis separé d'avec elle ; enfin, si je la perds, il faut necessairement que je meure.

PSEU-

¹ *Si me apponam pignori :* quand je m'engagerais moi même ; quand je me mettrois en gage ; & non pas, si je me mettois en gage, comme traduit nôtre Annotateur.

² *Qui me faciam pensilem :* par laquelle je me fais

se pendre. ³ *ut licet de quo me suspendam :* pour me pendre.

Ante tenebras : avant les tenebres. C'est à dire avant la nuit. *Tenebras persequi,* pour suivre les tenebres. C'est à dire, vouloir mourir.

³ *Qui*

PSEUDOLE:

Fi donc Monsieur ! n'avez vous point de honte ? vous pleurez comme un Coucou ! Ayez meilleur courage : vous vivrez.

CALIDORE:

Comment ne pleurerois-je point ? je n'ai pas un Sou en ma disposition ; & le pis c'est que je ne fais où en prendre.

PSEUDOLE:

A ce que je puis comprendre par le sens de la lettre dont vous m'avez confié la lecture, à moins que votre tendresse ne se distille en metal monnoyé ; à moins que vous ne pleuriez des dragmes pour votre Belle, quand vous pretendez lui prouver votre amour par des larmes, cela n'avance pas plus vos affaires que si vous entrepreniez de porter de l'eau dans un Crible. Mais, ne craignez rien je ne vous abandonnerai point dans votre

tre

Quid res Cucule ? vivet.
Pourquoi pleurez vous, Coucou ? vous Vivrez. Coucou, dit l'Annotateur Royal, signifie ici Adultere. Coucou est un Oiseau connu qui pond dans le nid d'un autre : on en a parlé dans les Notes sur la Comedie precedente. Mais n'en deplaise au Grand Oeuvre, pourquoi Pseudo le appelle t'il son jeune Maître, Adultere ? il n'y a nul fondement, puis qu'il pleure de tendresse & de fidélité pour la Beauté qu'il adore. Ne feroit il point plus

vraisemblable que Plante fait venir ici le Coucou, parce que le chant triste & lugubre de cet Oiseau a quelque raport avec un homme qui pleure ? On pourroit même dire que le Coucou pleure plutôt qu'il ne chante.

Neque cui libella spes fit usquam gentium : & qui n'a point dans le Monde l'esperance de pouvoir trouver une petite piece. Libella, petite monnoie d'argent, faisant la dixieme partie du denier Romain. Libella vient de libra, une livre.

Bene

24 LE PSEUDOLE.

tre Amour. J'espère que je puiserai aujourd'hui à quelque bonne source un secours d'argent, que je la puiserai, dis je, soit par une voie legitime¹; soit par le fruit bon ou mauvais de mon savoir faire. Je ne puis aucunement vous dire d'où ni de quel endroit elle viendra, cette bienheureuse assistance: mais je repons, sans balancer, que je vous la fournirai; car je me sens aux sourcils² un certain mouvement qui m'en est un presage assuré.

CALIDORE:

Puisse le succès repondre à tes paroles! puisse l'évenement montrer la verité de ton enthousiasme!

PSEUDOLE:

Ma foi! si vous me connoissiez bien, vous sauriez que quand je me mets une fois à fouiller³ dans mon magasin de malice; quand

¹ *Bonaopera, aut hac mea: par un moyen innocent, ou par l'industrie cette tête-ci. Ou par la droite raison; ou par quelque expedient de fourberie, par une voie digne d'un Esclave habile, tel que je suis & que vous me connoissez.*

² *Ita supercilium salit: tant le sourcil me sante.* La superstition des Anciens s'étendoit sur tout. Ils pouffoient leur simple & sotte credulité jusqu'à tirer les bons & les mauvais augures du mouvement de chaque partie du corps. C'est par

cet endroit-là que Pseudole parle ici du mouvement des sourcils.

³ *Mea si commovi sacra: quand j'ai remué mes mysteres: c'est à dire, mes artifices.* Il exprime, par le mot *sacra* assez plaisamment, son grand talent pour la fourberie: c'est comme s'il se comparoit aux Dieux qui ont tous chacun leurs mysteres, leurs ceremonies, auxquelles n'est pas initié qui veut. On peut prendre aussi en mauvaise part ce terme *sacra*, pour des choses execrables.

⁴ *Tuam*

ACTE I. SCENE I. 25

quand je mets en œuvre ma science , mon habileté en fourberie & en imposture , je suis homme à exciter de grans troubles & de grans mouvemens.

CALIDORE :

Aussi n'y a-t-il que toi seul qui puisse me sauver ; & je n'espere absolument qu'en ton zèle, & qu'en cette industrie dont tu es d'une manière si rarement pourvu.

PSEUDOLE :

Sera-ce assez , & serez vous content , si je vous rends aujourd'hui possesseur de votre cher Objet ; ou , du moins si je vous mets vingt mines entre les mains ?

CALIDORE :

Ce sera sans doute assez , si tu peux venir à bout de cette agreable alternative.

PSEUDOLE :

Demandez moi vingt mines ; afin que vous sachiez que je tiendrai parole : demandez les moi , je vous en conjure ; car je meurs d'envie de vous les promettre.

CALIDORE :

Me donneras tu aujourd'hui vingt mines d'argent ?

PSEUDOLE :

Je vous les compterai en vingt piéces : ne m'importunez pas d'avantage ; & afin que vous n'alliez pas dire que je ne vous l'ai point assuré assez positivement , je vous declare d'avance , que , si je ne puis trouver une autre Dupe à voler que votre Pere , je m'adresserai à lui . CA-

¹ *Tuum tangam patrem : je toucherai votre Pere. Tan-*
le Pseudola. B gere

C A L I D O R E :

Que tous les Dieux te conservent & te soient propices ! Mais , en faveur de la piété filiale , je te prie , si cela se peut , attaque aussi l'avarice de ma Mere.

P S E U D O L E :

Quant à ce point-là ; vous pouvez dormir en repos sur les deux yeux.

C A L I D O R E :

Est-ce sur les yeux , ou sur les oreilles ?

P S E U D O L E :

Le dernier est trop usé , trop commun ; il faut l'abandonner aux petits Esprits. Maintenant , afin que qui que ce soit n'en prétende cause d'ignorance , je declare hautement à toute la Republique , devant la Jeunesse dans l'Assemblée generale ; à tout le peuple ; à tous mes amis ; à tous Gens de ma connoissance ; je leur declare , dis-je , qu'ils aient à se défier de moi aujourd'hui , & à ne rien croire de ce que je leur dirai.

C A L I D O R E :

Et ! tais toi ; je t'en conjure au nom de Hercule.

P S E U D O L E :

Quelle nouvelle affaire vous tombe des nuës ?

C A L I D O R E :

La porte du Maquereau a craqué.

P S E U D O L E :

J'aimerois mieux que ce fussent ses as.

C A-

gere signifie ici tromper , fourber , voler , &c.

Male

CALIDORE:

Justement, le voila lui même qui sort,
cette tête perfide & parjure.

ACTE PREMIER.

SCENE SECONDE.

LE MAQUEREAU,
LES FOUETEURS,
PSEUDOLE, CALIDORE.

LE MAQUEREAU:

Sortez, faites, allez paresseux, laches Esclaves¹, qui êtes si fachez d'avoir & d'acheter; & desquels pas un ne se mettroit jamais dans l'esprit l'envie de bien faire. Gens de qui je ne puis tirer aucun service, si je ne les traite de cette maniere là.

Pour moi, je n'ai jamais vû d'hommes si opiniâtres, ni si fermes sous les coups: ce sont de vrais Anes pour se laisser battre; ils en ont les côtes tout endurcies. Quand vous les châtiez, vous vous faites plus de mal qu'à eux. Ces Coquins sont dans des maximes pernicieuses; toute leur Morale consiste en ceci: Des que l'occasion se pre-

B 2 sente,

¹ *Male habiti; & male conciliati.* Ce sont des injures qu'on a contume de dire à ceux avec qui on se repent d'avoir eu quelque liaison & quelque commerce. Nô-

tre Comique les emploie ici contre des valets paresseux. Il s'en sert ailleurs contre des amis infideles. On ne sauroit bien traduire ces injures là dans nôtre langue.

sente, disent ils, emporte, derobe, recelle, attire, dissipe, enfuis toi : ce sont là les statuts de leur ordre : si bien que vous aimeriez autant laisser les Brebis parmi les Loups, que d'abandonner vôtre Maison à de tels gardiens.

Cependant : regardez les en face ; ils ne vous paroissent rien moins que Scelerats : mais qu'ils dementent leurs mines par leurs actions ! Je vous le signifie donc à present : si vous tous ne faites attention à ces justes reproches ; si vous ne secouez de vôtre cœur & de vos yeux cette pesante indolence, cette paresse toujours endormie, je vous ferai tellement bigarrer les epaules à force d'etrivieres, qu'assurement les tapisseries de Campanie, ni les tapis d'Alexandrie, sur lesquels on peint tant d'especes de bêtes, ne sont pas plus diversifiez en couleurs que le sera vôtre Peau.

Encore hier, je vous fis une remontrance, & je vous prescrivis les mêmes ordres. Mais vous êtes si mechans, si negligens, & d'un si grand travers d'esprit, que vous me forcez à emploier le châtiment pour vous faire souvenir de vôtre devoir. C'est ainsi que vous avez le cœur tourné.

Allons donc : triomphez de cette lanierie-ci, & de la force de mon bras, par la dureté de vôtre dos. Prenez garde, si vous voulez à cela, c'est comme ils font tout le reste. Pensez à cela, reflechissez sur cela, donnez ici toutes vos Oreilles ; enfin, ecoutez mes ordonnances & mes commandemens, ô Race de Gens qui ne sont propres qu'à recevoir

voir des coups , & qui ne valent rien que bien batus.

Par le Temple de Pollux ! jamais vôtre dos ne fera si dur que cette couroïe de Beuf, dont me voici armé. He bien ! qu'en pensez vous ? fait il mal ? Quoi ! C'est ainsi qu'on regale un Esclave qui meprise son Maître. Venez tous ici auprès de moi ; & prenez bien garde à mes volontez. Toi qui tiens la cruche ; verse de l'eau ; & emplis promptement le chaudron. Toi , avec ta scie, je te prepose pour fendre du bois ¹.

UN FOUETTEUR :

Mais elle est emouffée , cetre Scie.

LE MAQUEREAU :

Que elle le soit ! qu'est-ce que cela fait ? N'êtes vous pas aussi tout emouffez d'avoir été battus ? il n'y a pourtant pas un de vous autres de qui je ne tire quelque service. Pour toi , je t'ordonne de bien nettoïer la Maison : la besoigne n'est pas petite : hâte toi donc ; & entre au Logis. Toi , tu auras soin de dresser les lits pour la table : toi , de laver l'Argenterie : toi , de la tirer des armoires pour l'afranger. Enfin , faites si bien que , quand je reviendrai de la Grande Place , je trouve tout prêt , tant pour les utensiles , que pour se mettre à manger.

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance ;

B. 3. il

¹ Te , cum securi , candidali præsicio provincia : toi , avec ta scie , je t'ordonne de couper du bois. Caudex ou Codex signifie le tronc d'un

arbre. Ainsi præsicere candidali provincia , c'est donner commission de scier , de fendre , de couper du bois.

il faut que vous concouriez tous à ce qu'il soit célébré magnifiquement. Qu'on ait donc soin de se pourvoir d'un jambon, d'une glande, d'une tétine ; en un mot, de tout ce qui est le plus délicat dans le Cochon ; & vous ferez bien tremper tout cela. Entens tu ? car je veux inviter les premiers de la Ville, & les traiter splendidement, afin qu'ils me croient fort riche.

Entrez dans la Maison ; apprêtez tout & au plus vite ; afin que quand le Cuisinier viendra, il ne soit pas obligé d'attendre. A présent, je m'en vais au marché pour acheter du meilleur poisson, quoi qu'il coute. Garçon va devant : je crains que quelcun ne fasse un trou à ma bourse. Ou plutôt, attens moi Garçon : peu s'en est salu que je n'aie oublié de dire quelque chose au Logis. M'entendez vous, vous autres Femmes ? Voici ce que j'ai à vous dire.

Vous qui passez la vie, avec les Grans, dans la somptuosité, dans la mollesse & dans les delices ; Maitresses de la haute volée ; je saurai, à présent ; & c'est aujourd'hui que je connoîtrai celle qui vise à devenir libre ; celle qui fait son Idole de son ventre ; celle qui thesaurise & qui amasse ; celle qui aime à dormir : je jugerai aujourd'hui, laquelle doit être mon affranchie ; & laquelle sera vendue. Aïez grand soin, sur tout que les liberalitez me pleuvent aujourd'hui de la part de vos Amans : car si mon tribut annuel ne m'est païé tout entier aujourd'hui ; des demain, je vous prostituerai au Peuple : vous ferez marchandise publique ; & chacun

cun pourra vous avoir pour son Argent.

Vous n'ignorez pas que c'est aujourd'hui mon jour de naissance. Où sont ceux dont vous êtes la vuë, la lumière, les yeux; ceux qui vous appellent ma vie, mes delices, mon *teton*, mon miel, ma douceur &c. ? où sont ils ces oiseaux bridez ? dressez si bien vos pieges & vos machines, qu'ils viennent aujourd'hui en foule devant ma porte, se pressant à qui entrera le premier pour me faire son present.

Pourquoi suis-je obligé de vous fournir d'avance des habits, de l'or, & toutes les autres choses qui sont à vôtre usage ? Que me raportez vous chez moi, si non-bien du dommage & du mal, mechantes que vous êtes ? Vous êtes avides du vin, & vous l'entonnez, sans cesse, dans vos estomacs, qui sont de vraies futailles, pendant que j'en ai le fumet, & que, à cela près, je suis sec & sobre malgré moi.

A present, le meilleur que je puisse faire, c'est de vous apostrofer l'une après l'autre par vos noms ; afin qu'aucune n'ose alleguer pour excuse, que ce n'est point à elle à qui j'ai parlé. Soiez donc toutes bien attentives.

Premierement : Hedilie ! c'est à vous à qui je m'adresse. Vos Pratiques, vos Chaulands sont des Marchands de blé ; de ces gros Marchands, dis je, qui ont chez eux, de hautes Montagnes de froment, faites tout vôtre possible afin qu'on aporte ici autant de blé qu'il m'en faudra cette année-ci pour moi, & pour tout mon Domestique.

Par là , l'abondance de grains remplira ma Maison ; & j'aurai la gloire que toute la Ville , me donnant un titre Roïal , & ne parlant plus de moi qu'avec respect , au lieu de m'appeller Ballion le Maquereau , m'appellera le Roi Jason '.

C A L I D O R E :

Entens tu ? Comment ce Pendard se donne

' Jason étoit Fils d'Æson Roi de Thessalie , & d'Alcimedee. Æson étant mort , son Fils lui succéda ; mais sous la tutelle de Pelie , son Oncle Parernel , qui prit soin de son education. Le Regent envoya le jeune Roi son Neveu à la Conquête de la Toison d'Or , qui étoit en la possession du Roi de la Colchide. Il l'avoit mise dans un bois consacré au Dieu Mars , à la garde de certains taureaux furieux , aux piez d'airain , qui vomissoient feu & flamme. Jason fit construire pour cette haute & importante expedition , un Vaisseau par un nommé Argus , ce qui fit que le Navire fut nommé Argo. Cinquante braves Princes s'y embarquerent avec Jason ; & enfin , après avoir couru plusieurs dangers , il arriva à la Colchide d'où il enleva la Toison par les artifices de Medée , cette belle Sorciere ayant enchanté par son Art magique les Monstres qui gar-

doient le précieux Tresor. Jason épousa , en suite , Medée dont il eut deux Fils : mais s'étant depuis attaché d'affection à Creüse Fille de Creon , Roi d'Athènes , Medée pour se venger mit le feu à son Palais , où il fut consumé avec sa nouvelle Epouse. Il y en a qui disent que Jason se racommoda avec sa Femme , Voila la fable ; & voici l'histoire.

Strabon raconte les expeditions de Phrixus & de Jason , ou des Argonautes , dans la Colchide , pour en enlever les Tresors ; & sur tout l'or qu'on avoit amassé du Sable de la Riviere , en le faisant conler à travers une toison de belier ; & ce fameux Geographe conclut de là que tout ce que les Poëtes ont dit la dessus n'est qu'une veritable histoire , ou de la nature de ces lieux , ou des Navigations effectives qu'on y avoit fait en divers tems ,

ACTE I. SCENE II. 33

ne des airs ! Ne trouves tu pas qu'il s'élève assez haut ?

P S E U D O L E :

Oui , fans doute : auffi magnifique que Scelerat. Mais taifez vous donc , s'il vous plaît : continuons d'écouter.

L E M A Q U E R E A U :

Eſcrodore ! Vous qui avez pour vos Amans , les bouchers , imitateurs des Maquereaux ; & qui , comme nous , s'enrichiſſent par les faux ſermens , Eſcrodore donc , écoutez. Si je n'ai aujourd'hui trois grans faloirs pleins de dos de Beuf , je vous lierai des aujourd'hui à un garde manger , comme ils diſent que les deux Fils de Jupiter attacherent autrefois ¹ Dirce à la queue d'un Taureau : ſurement , ce ſera là votre Taureau.

P S E U D O L E :

Je ne me poſſede pas de colere en écoutant ce Coquin-là : faut il ſouffrir que la Jeuneſſe Athénienne fréquente un tel homme ; & que elle vive ſous ſa dependance ? Où ſont , où ſont cachez ceux qui étant dans un âge meur , aiment les Femmes achetées par le Maquereau ? Que ne ſ'afſemblent ils tous ici ? Que ne ſe joignent ils pour delivrer la Republique de cette peſte abominable ? Mais que je ſuis foû ! je croi que je pers le ſens. Ne dois-je pas ſavoir

B 5 . que

¹ Zetus & Amphon , Fils de Jupiter & d'Antiope , attacherent Dirce , que Licus , après avoir quitté ſeur Mere ,

avoit épouſé , à la queue d'un Taureau furieux ; & ils tuerent Licus , leur Pere Putatif.

34 L E P S E U D O L E .

que le Maquereau étant nécessaire aux amours de ces jeunes Debauchez , cela les empêche de le punir comme ils voudroient bien , & comme il le merite.

C A L I D O R E :

Eh , morbleu ! tais toi.

P S E U D O L E :

Qu'est ce qu'il y a ?

C A L I D O R E :

Tu me chagrines par ton peu de complaisance , quand tu lui fais du bruit par ta reflexion.

P S E U D O L E :

Je ne parle plus.

C A L I D O R E :

Mais j'aime beaucoup mieux que tu te taisse , que de t'entendre dire que tu te tairas.

L E M A Q U E R E A U :

Toi Xistile dont les Amans ont chez eux une grande quantité d'huile , prends garde à ce que je vais dire : si aujourd'hui on n'apporte chez moi de l'huile dans des peaux , je te ferai porter toi même demain dans un sac de cuir au Portique : là on te donnera un lit , où , bien loin de dormir , tu seras tourmentée jusqu'à la mort. Comprends tu bien à quoi tend ce que je te dis-là ? Vipere que tu es ! Quoique tu aies tant d'Amans si riches en huile , as tu jamais procuré , de ton gain , à aucun de tes Compagnons de service , le moyen d'en avoir la tête plus essenciée , plus luisante , & plus propre ? Moi même , en ais-je jamais mangé un Potage plus gras ni plus onctueux ? Mais j'en fais la raison : c'est que

ACTE I. SCENE II. 35

que tu te soubcie fort peu d'huile ; tu aime mieux regorger de vin. Là là , laisse moi faire : tu me païras tout aujourd'hui en une seule piece de monnoïe , à moins que tu ne fasse les choses suivant mes intentions , & comme je viens de te l'expliquer ; car tu ne vaux rien.

Pour vous , Mademoiselle Phenice , qui m'avez déjà , plus d'une fois , procuré de l'Argent pour vôtre liberté : vous savez tres bien promettre , & vous engager : mais vous êtes fort ignorante en execution d'engagement. Phenice ! c'est à vous à qui j'en veux : à vous qui faites les delices des grans hommes : si , aujourd'hui , on ne m'apporte ici toute cette Provision là des Terres de vos Amans , demain Phenice ira sur le Balcon , couverte de Cuir de Phenicie , je veux dire empourprée de coups de fouët.

A C T E P R E M I E R.

SCENE TROISIEME.

CALIDORE , PSEUDOLE,
B A L L I O N.

C A L I D O R E :

Pseudole ! n'entens tu pas ce que celui-là dit ?

P S E U D O L E :

Je vous en assure , Monsieur , que j'en-tens ; & j'y pense fort serieusement.

B 6 C A.

CALIDORE:

Que me conseille tu de lui envoïer de peur qu'il ne prostituë ma Maitresse?

PSEUDOLE:

Vous ferez bien d'avoir soin de cela. Mais, ne vous inquietez point : je me charge de tout ; & j'agirai pour vous & pour moi. Il y a longtems que cet honnête Maquereau & moi, nous nous voulons du bien, c'est une vieille amitié. Je lui envoïrai aujourd'hui pour son jour de naissance une infortune qui sera de poids , & qui est toute prête à partir.

CALIDORE:

A quoi bon cela?

PSEUDOLE:

Pouvez vous gagner sur vôtre esprit de vous mêler d'autre chose?

CALIDORE:

Mais.

PSEUDOLE:

He bien, *mais*?

CALIDORE:

J'enrage.

PSEUDOLE:

Endurcissez vous le cœur¹.

CALIDORE:

Je ne puis pas.

PSEUDOLE:

Tâchez de le pouvoir.

CA-

¹ *Cor dura* : faites vous le cœur dur : c'est à dire : rendez vous , tenez ferme , soyez maître de vous même. Ovide ; *durare animum* , pren-

dre patience. Tacite : *mentem durare* ; agir constamment. Catulle : *obdurare se* ; s'endurcir contre le chagrin.

CALIDORE:

Comment pourrois-je retenir l'impetuosité de mon esprit?

PSEUDOLE:

Apliquez vous plutôt au Raisonnable & à l'Utile, qu'à contenter votre passion en agissant mal à propos.

CALIDORE:

Bagatelles toutes pures! l'amour n'a rien d'agréable, si la folie n'y entre, & si les amans suivent toujours la Raison.

PSEUDOLE:

Voulez vous continuer dans cette belle maxime-là?

CALIDORE:

O mon cher Pseudole! laisse moi le plaisir d'être fou, tiens; congédie moi plutôt si tu veux.

PSEUDOLE:

Souffrez que je m'en aille tout à l'heure.

CALIDORE:

Ah non! reste, je te prie, reste: je vais être tout comme tu me veux.

PSEUDOLE:

Oh! à présent, le bon sens a repris sa place; vous voilà sage.

BALLION:

Le jour s'avance; & moi je m'arrête. Garçon! marche devant moi.

CALIDORE:

Helas! il s'en va: pourquoi ne le fais tu point revenir?

PSEUDOLE:

Et vous, quelle est votre impatience? allons doucement.

B. 7. CA.

38 LE PSEUDOLE.

CALIDORE:

Mais avant qu'il soit parti tout à fait....

BALLION:

Que Diable est ce-là ? tu vas bien lentement , mon Garçon ?

PSEUDOLE:

Né aujourd'hui !, hola ! Né aujourd'hui, c'est à toi à qui je veux parler. Hola ho , Né aujourd'hui, reviens sur tes pas ; & tourne la tête vers nous : quelque hâte que tu aïs , nous avons raison pour te retarder. Arrête donc : il y a ici quel-cun qui voudroit causer un moment avec toi.

BALLION:

Qu'est ce que cela ? Quel importun s'avise imprudemment , etourdiment de m'arrêter, me voiant aussi pressé que je le suis ?

CALIDORE:

C'est un homme qui t'a fait du bien , & à qui tu as obligation de ton salut : du moins, il t'a été tres utile.

BALLION:

Celui qui a été , est mort : celui qui est encore , est vivant.

PSEUDOLE:

C'est répondre trop arrogamment.

BALLION:

C'est se rendre trop facheux & trop importun.

CALIDORE:

Arrête le par force , attrape le.

PSEU-

* Hodie nate ! Mortel de | qui célèbre aujourd'hui l'Anniversaire de sa Naissance !
se jour-ci ! c'est à dire, toi.

* Lises

P S E U D O L E :

Allons par ici à sa rencontre.

B A L L I O N :

Jupiter te confonde , qui que tu sois !

P S E U D O L E :

C'est le vœu que je fais pour ta digne Personne.

B A L L I O N :

Et moi , pour toi ; & pour celui que tu accompagne. Garçon ! tourne par ici.

P S E U D O L E :

N'est il donc pas permis d'avoir une conversation avec vôtre Seigneurie ?

B A L L I O N :

Cela n'est pas défendu : mais , il ne me plait pas à présent.

C A L I D O R E :

S'il y va de ton profit, cela te plaira t-il ?

B A L L I O N :

Dites moi , je vous conjure , est il permis de vivre ¹ , ou non à vôtre gré ? Qu'avez vous résolu sur ma destinée ?

P S E U D O L E :

Oh ! demeure , arrête toi.

B A L L I O N :

Laisse moi aller.

C A L I D O R E :

Ballion , écoute.

B A L-

¹ *Licet ne obscuro vivere ? est il permis de Vivre , s'il vous plait ? Comme s'il disoit : avez vous donc réso-*

lu de me tuer , en vous rendant si odieux & si importuns ?

40 L E P S E U D O L E .

B A L L I O N :

Je suis sourd : & pour vous ? en verité ,
vous êtes un grand diseur de rien.

C A L I D O R E :

Je t'ai donné tant que j'ai eu dequoi.

B A L L I O N :

Je ne vous demande pas ce que vous avez
donné.

C A L I D O R E :

Quand j'aurai , je recommencerais à te
donner.

B A L L I O N :

Eh bien ! quand vous aurez , vous pourrez
emmener votre Maitresse.

C A L I D O R E :

Helas ! hélas ! que j'ai misérablement per-
du ce que je t'ai porté , & ce que je t'ai
donné !

B A L L I O N :

C'est une affaire morte ; & vous en parlez
comme si elle étoit en train. S'appliquer à
faire une chose faite ; n'est-ce pas une extra-
vagance ? Donc , ne vous en déplaise , vous
êtes un fou.

P S E U D O L E :

Du moins , conois celui à qui tu parles :
fais tu qui il est ?

B A L L I O N :

Ce qu'il a été ; il y a longtems que je ne
l'ignore point : ce qu'il est à present ; c'est
à lui de le savoir. Avance , Garçon.

P S E U D O L E :

Ne peux tu donc pas gagner sur toi de t'ar-
rêter

ACTE I. SCENE III. 41

rêter ici, pour écouter, du moins une fois, ce qu'on veut te proposer pour ton profit?

B A L L I O N :

A ce prix-là je m'arrêterai. Car quand j'offrirois actuellement un sacrifice à Jupiter le Tres Haut; & que même, je tiendrois déjà les entrailles de la Victime, pour les jeter dans le feu ; si, dans ce tems-là, on me faisoit voir l'esperance d'un gain, je laisserois bien vite là l'Autel, & tout l'Attrail Sacré.

P S E U D O L E :

On ne sauroit attaquer cet homme-ci par la Pieté ; comme on y attaque les autres : il ne fait nul cas des Divinitez dont la puissance est la plus redoutable ; & lesquelles, conséquemment, il est fort juste de craindre le plus.

B A L L I O N :

Il faut que je l'aborde, & que je lui fasse mon compliment : bon jour, le plus méchant Coquin qu'il y ait parmi les Esclaves d'Athène !

P S E U D O L E :

Que les Dieux & les Déeses t'aiment à la fantaisie de mon Maître, & à la mienne : ou si tu merite autre chose, qu'ils ne t'aiment, ni ne te fassent aucun bien.

B A L L I O N :

Eh bien, Seigneur Calidore ! comment fait-on ?

P S E U D O L E :

On est fort amoureux ; & en même tems, on est *diablement* gueux.

B A L

B A L L I O N :

Cela me toucheroit, si la compassion pouvoit me servir à nourrir ma Famille.

P S E U D O L E :

Courage ! Tu n'as que faire de nous rien dire sur ce chapitre-là ; je t'assure que nous te conoissons bien. Mais fais tu ce que nous souhaitons ?

B A L L I O N :

Par Pollux ! je m'en tiens presque certain : vous auriez tous deux grande envie de me voir crever.

P S E U D O L E :

Quelque chose d'aprochant : mais , je te prie , aprens pourquoi nous t'avons fait rebrousser chemin.

B A L L I O N :

J'ecoute : mais comme j'ai de grandes affaires , abrege le plus que tu pourras : que me veux tu ?

P S E U D O L E :

Mon Maître est honteux de ne t'avoir point encore donné les vingt mines qu'il t'a promis pour ta belle Esclave ; & il en a honte des le jours même qu'il t'a fait cette promesse-là.

B A L L I O N :

Il est beaucoup plus aisé de supporter ce qui fait honte ¹ que ce qui chagrine : ton Maître

¹ *Nimio id quod pudet facilius fertur, quam illud quod piget : on supporte beaucoup plus aisément ce qui attire la honte , que ce qui cause*

le chagrin & le repentir.
Sentence digne d'un Maque-
reau ! mais un honnête hom-
me ne s'accommoderoit pas
d'une telle morale.

ACTE I. SCENE III. 43

tre est honteux de ne m'avoir point encore donné cet Argent-là; & moi je suis tres fâché de ne l'avoir pas reçu.

P S E U D O L E :

Il te le donnera; il trouvera la somme: mais il a peur que tu ne vende sa Maîtresse à un autre, à cause de ses ennemis.

B A L L I O N :

Il y a longtems qu'il a eu occasion de donner l'Argent, s'il avoit voulu.

C A L I D O R E :

Mais, si je n'en avois point?

B A L L I O N :

N'étiez vous pas amoureux? C'étoit assez. Vous deviez emprunter; avoir recours à l'Usurier; mettre quelques nipes engage; enfin, il falloit voler, bien & dûment, Monsieur votre Pere.

P S E U D O L E :

Il voleroit son Pere? Impudent que tu es. On ne doit pas craindre, que tu lui enseigne à bien faire.

B A L L I O N :

Ce n'est pas le devoir d'un Maquereau.

C A L I D O R E :

Moi, que je puisse prendre de l'Argent à mon Pere, lui qui est un fin & rusé Vieillard? Mais, d'ailleurs, quand je le pourrois, la crainte filiale le defend.

B A L L I O N :

J'entens. Embrassez donc la nuit cette *crainte filiale* au lieu de Phenice. Mais puisque je voi que vous la preferez à votre amour, *cette crainte filiale*, tous les hommes
vous

44 LE PSEUDOLE.

vous font ils Peres ? N'avez vous Personne sur la Terre, à qui vous puissiez demander de l'Argent à emprunter?

CALIDORE:

Bien plus : le mot *Prêter* est même per, à present.

BALLION:

Ho, ho ; ecoutez moi , au nom de Hercule ! Quand ces Gens qui redemandent soigneusement leur bien ; mais qui ne rendent jamais celui des autres ; quand , dis-je, ils se sont levez de table après un bon repas, tous ceux qui avoient coutume de Prêter, deviennent , par le peril d'autrui , plus circonspects à faire credit.

CALIDORE:

Je suis au comble de l'infortune : je ne puis trouver un Soû. Ainsi, je languis, également consumé par l'amour , & par la disette d'Argent.

BALLION:

Croïez moi : achetez ¹ sous main , & à credit de l'huile d'Olive ; & revendez la haut à la main , & Argent comptant. Par Hercule ! on peut faire par-là , jusqu'à deux cens mines bien comptées..

CALIDORE:

Je suis perdu ! la loi des vingt cinq ans ² me coupe la gorge : cette cruelle loi empêche

¹ *Eme die caca hercle oculatum ; id vendito oculata die : achetez, de par Hercule ! achetez de l'huile, au jour aveugle ; & vendez-la au jour éclairé : expressions*

metaphoriques, pour dire, acheter à credit *caca die* ; & revendre argent comptant, *die oculata*.

² *Lex me perdit quinq vicennaria : la loi des vingt cinq*

ACTE I. SCENE III. 45

che tout le Monde de vouloir negocier un emprunt avec moi.

BALLION:

J'observe auffi la même loi, j'ai peur de faire credit.

PSEUDOLE:

Faire credit? Quoi te repens tu de ce que cela t'a été d'un fi gros profit de fa part?

BALLION:

Tout Amant eft hors de fon devoir, s'il ne fait continuellement des prefens; s'il ne donne toujours & fans fe rebuter; enfin, fi quand toutes les fources de fa liberalité font taries, il ne cefle pas tout aufsitôt d'être amant.

CALIDORE:

Es tu donc infenfible? N'as tu point pitié de moi?

BALLION:

Vous venez à vuide; vos paroles ne font point; & moi, je vous fouhaiterois plein de vie & de fanté.

PSEUDOLE:

Comment donc, eft ce qu'il eft mort?

BALLION:

Qu'il foit ce qu'on voudra: certainement il

cing ans fait tout mon malheur. Il entend la loi latorienne, en vertu de la quelle un fils de famille ne pouvoir, avant vingt cinq ans, s'engager, ni contracter juridiquement.

Ditla non fonant: vos

paroles ne font point. En effet des raifons, foutenuës du bruit que l'argent fait quand on le compte, quelque foibles quelles puiffent être d'ailleurs, ont une vertu merveilleufe pour perfuader.

Vna

46 L E P S E U D O L E.

il est mort pour moi, avec ses plaintes stériles, avec ses paroles qui ne me produisent rien. Un Amant est mort, si tôt qu'il déplait au Maquereau. Venez toujours à moi avec un plainte qui soit *argentée* : car touchant ces tristes lamentations que vous faites sur votre brouillerie irreconciliable avec la Monnoie, portez cela à votre belle Mère.

P S E U D O L E :

Dis moi : n'as tu jamais été la Femme de son Pere?

B A L L I O N :

Les Dieux m'en preservent !

P S E U D O L E :

Fais, Ballion, fais ce que nous te demandons sur ma parole & sur ma foi d'homme d'honneur, si tu crains de te fier à mon Maître : dans ces trois jours-ci, je tirerai la somme de quelque endroit que ce puisse être, sur la Terre, ou sur la Mer.

B A L L I O N :

Que je te fasse credit ? à toi ? à toi ?

P S E U D O L E :

Pourquoi non ?

B A L L I O N :

C'est que, par Pollux ! te faire credit, & attacher une Chienne ¹ fugitive, & affamée
aux

¹ *Vna opera alligem fugitivam Canem agnitis latibus: c'est comme si j'attachois une chienne fugitive devant des tripes d'agneau. la Comparaison n'est point,*

naturelle; & elle est encore moins élevée. Ell'a son sens néanmoins; & le voici : Comme on a toute la peine du monde à tirer un chien affamé d'aupres d'une man-

aux intestins d'un Agneau , ce seroit pour moi toute la même chose.

CALIDORE :

Est-ce ainsi que tu reconois tout le bien que je t'ai fait ?

BALLION :

Quelle reconnoissance exigez vous , Monsieur , de vôtre tres obligé Serviteur ?

CALIDORE :

Je te prie de laisser couler ces six jours-ci avant de vendre ta Phenice , afin de ne me point faire mourir d'amour.

BALLION :

Rassurez vous , calmez vous , reprenez courage : j'attendrai , même , jusqu'à six mois.

CALIDORE :

Quelle agreable surprise ! Tu es le plus charmant des Humains.

BALLION :

Bien plus : vous plait il que j'augmente encore vôtre joie ?

CALIDORE :

Par quel moïen ?

BALLION :

C'est que Phenice n'est plus chez moi pour être vendue.

CALIDORE :

Tu ne l'as plus pour la vendre ?

BAL-

mangeaille qu'il trouve délicieuse , aussi me seroit il presque impossible , si je te faisois credit , de retirer

mon argent. Plaute n'est pas reconnoissable dans ces sortes d'idées.

BALLION:

Non surement ; & vrai comme il y a un Hercule.

CALIDORE:

Pseudole! fais venir des Hosties, des Victimes, des Bouchers¹, afin que je sacrifie au grand Jupiter que voici car Ballion m'est plus Jupiter que Jupiter ; oui que Jupiter même.

BALLION:

Je ne veux point de Victimes : je veux être apaisé par de bel & bon Argent.

CALIDORE:

Cours donc, Pseudole ! que fais tu là sur tes piez ? Va vite chercher des agneaux, n'entenstu pas ce que dit mon Jupiter ?

PSEUDOLE:

Je ferai ici dans un moment. Mais auparavant il faut que je coure jusque hors la Porte Metie².

CALIDORE:

Quelle affaire as tu là ?

PSEUDOLE:

J'en ferai venir deux bouchers avec des Chariots³ : j'y ferai mettre aussi deux paquets de verges ou baguettes d'orme, afin que

¹ *Lanios*: ce mot là ne se prend pas ici. Proprement pour bouchers. Il signifie ce qu'on appelle en latin *Popas*, c'est à dire, les Ministres qui tuoient les Victimes qu'on alloit offrir en sacrifice ; & que le Prêtre venoit déjà.

² *Extra portam Metiam*: hors la porte Metie. C'é-

toit là ou demeuroient les Bouteaux ; & comme c'étoit aussi le lieu destiné à l'exécution des criminels, on y voïoit des cadavres, des ossemens, des croix, des gibets, &c.

³ *Cum tintinnabulis*. *Tintinnabulum* est une espèce de voiture ou de Chariot.

que nôtre Jupiter en ait tout son soûs pour le sacrifice. Ce Jupiter Maquereau sera pendu.

BALLION:

Il n'est pas de ton intérêt que je meure.

PSEUDOLE:

Pourquoi?

BALLION:

Je vais te le dire. C'est que tant que je vivrai, tu ne seras jamais honnête homme.

PSEUDOLE:

Il n'est pas non plus à toi de ton intérêt que je meure.

BALLION:

Pourquoi?

PSEUDOLE:

Parce que si je n'étois plus du nombre des Vivans, tu serois le premier Scelerat d'Athènes.

CALIDORE:

Dis moi, Ballion, je t'en prie; mais je te conjure par Hercule de me parler sérieusement: est il vrai que tu n'as plus Phenice ma Maitresse pour la vendre?

BALLION:

Non assurément, non, par le Temple de Pollux! je ne l'ai plus pour la vendre; car il y a déjà longtems que je l'ai vendue.

CALIDORE:

Comment?

BALLION:

Sans ornemens, avec tous ses boïaux.

CALIDORE:

Tu as vendu ma Maitresse?

le Pseudole. C BAL-

50 LE PSEUDOLE.

BALLION:

En doutez vous encore ? je l'ai vendue vingt Mines.

CALIDORE:

Vingt Mines ?

BALLION:

Vingt Mines ; ou , si cela vous accommode mieux , quatre fois cinq Mines : je l'ai vendue à un Soldat de Macédoine ; & j'en ai déjà reçu quinze Mines.

CALIDORE:

Qu'entens-jé ? Que m'apprens tu là ?

BALLION:

Que vôtre Maitresse est changée en Argent . .

CALIDORE:

Pourquoi as tu osé commettre un telle action ?

BALLION:

Je l'ai voulu : la Creature m'appartenoit en propre ; j'étois en droit d'en disposer.

CALIDORE:

Hola ho ; Pseudole ! va me querir une épée.

PSEUDOLE:

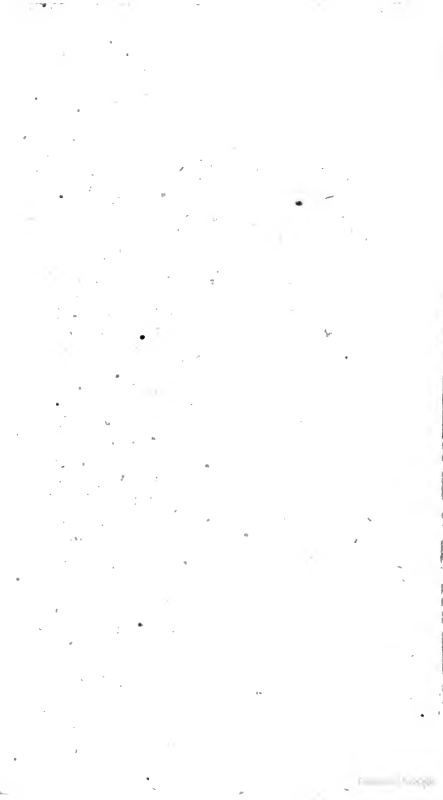
Quel besoin avez vous de ce vilain instrument-là ?

CA-

--- amicam tuam esse factam argentam : que vôtre Maitresse est devenue d'argent : on voit bien qu'il veut

dire qu'il a changé Phenice contre de l'argent ; c'est à dire qu'il la vendue.

--- quan-





CALIDORE:

Voleur de buchers & d'obfèques¹.

BALLION:

Affurement.

CALIDORE:

Reste de gibet.

BALLION:

C'est tres bien fait.

CALIDORE:

Qui trompe, qui fourbe fés affociez.

BALLION:

Cela est de ma pratique & de mon metier.

PSEUDOLE:

Meurtrier de son Pere.

BALLION:

Continuë toi.

PSEUDOLE:

Sacrilege.

BALLION:

Je l'avouë.

CALIDORE:

Parjure.

BALLION:

Vous rechantez les vieilles chanfons:

CALIDORE:

Violateur des lois.

C 3 BAL-

¹ *Bustirapé* ; *Bustirape* ; c'est ainsi qu'on apelloit celui qui voloit quelque chose du manger qu'on mettoit sur les tombeaux pour regaler les morts. Ou, pour mieux dire, du fellin qu'on

faisoit, aupres des sepultures aux Vieillards decrepits, comme pour les avertir qu'ils n'avoient plus qu'un pas à faire pour y descendre.

54 LE PSEUDOLE.

BALLION:

D'une grande force.

PSEUDOLE:

Peste & corrompateur des Jeunes Gens.

BALLION:

Tres vivement., & tant que je puis.

CALIDORE:

Voleur.

BALLION:

Bon ? cela me plait¹.

PSEUDOLE:

Fugitif.

BALLION:

Fort bien.

CALIDORE:

La tromperie publique.

BALLION:

Entièrement.

PSEUDOLE:

Fourbe.

CALIDORE:

Vilain & sale Maquereau.

PSEUDOLE:

Ame de bouë.

BALLION:

O les bons & habiles chantres!

CALIDORE:

Tu as battu Pere & Mere.

BALLION:

Et je les ai tué tous deux , plutôt que de
leur

¹ *Baba !* interjection pour exprimer la joie qu'on a de ce qu'on entend.

² *Quasi*

ACTE I. SCENE. III. 53

CALIDORE :

Pour tuer ce Scelerat ; & ensuite, me tuer
aussi moi même.

PSEUDOLE :

Ou plutôt, ne tuéz que vous, Monsieur ;
car pour cet homme-ci ? Croiez moi , le sort
vous en fera bien tôt raison ; il va perir de
faim un de ces jours.

CALIDORE :

Que repondras tu, ô le plus infigne Parju-
re de tous les Mortels qui habitent la surfa-
ce de la Terre ? Ne m'avois tu pas promis
sous serment de ne vendre jamais Phenice à
d'autre qu'à moi ?

BALLION :

Je l'avoué :

CALIDORE :

Mais juré, par des paroles expressément
recherchées & solennelles ?

BALLION :

Ajoutez aussi, deliberées de concert.

CALIDORE :

Tu t'es donc Parjuré dans toutes les for-
mes, Scelerat ?

BALLION :

Il est vrai : mais j'ai l'Argent bien enfer-
mé dans mon Coffre fort ; & , quoique Sce-

C 2 lerat,

* --- quantum terra so-
git : autant que la Terre en
couvre : regit est là pour
sustinet, en soutient.

2 --- nemp, verbis con-
ceptis : & même en termes
formels. Ce qui s'appelloit
i uter verbis conceptis, c'étoit.

jurar suivant la maniere &
les paroles expresses du ser-
ment que quelcun dictoit ;
& telle étoit la formule : ex
animi mei sententia juro : je
jure dans la sincérité de mon
ame.

1 --- Iam

ACTE I. SCENE III. 57.

CALIDORE:

Rien de meilleur , ni de plus juste que ta demande.

PSEUDOLE:

Allez donc vite, Monsieur ; & hâtez vous d'amener un homme tel que je l'ai depeint. Entre un grand nombre de Gens, foi disant amis ; il y en a bien peu sur quoi on puisse compter.

CALIDORE:

Je fai cela.

PSEUDOLE:

Faites donc à droit & à gauche une levée de Soldats ; & dans toute cette Compagnie-là, choisissez en un qui soit sur & véritable.

CALIDORE:

Je ferai en sorte qu'il soit ici dans un moment.

PSEUDOLE:

Mais partirez vous à la fin , Monsieur ? Vous retardez en parlant toujours.

ACTE PREMIER.

SCENE QUATRIEME.

PSEUDOLE.

PSEUDOLE:

Puis qu'il est parti , te voila seul , Pseudole. Que feras tu à present ? Tu as donné à ton jeune Maître des paroles magnifiques:

C s. com-

comment t'y prendras tu pour pouvoir remplir ta promesse? Tu n'as encore à la main, ni Argent, ni même aucun moïen ¹ bien inventé pour en trouver. Surement, je ne sai ce que je dois faire. Tu ne vois pas seulement par où tu pourrois debuter, ni le moindre expedient assuré pour former la trame ² de cette toile.

Mais comme un Poëte ³, quand il prend ses tablettes, cherche ce qui n'est nulle part; & cependant ne laisse pas de trouver; en donnant au faux la couleur du Vrai; de même je deviendrai Poëte; & je vais trouver vingt mines, quoi que elles soient encore à mon egard dans les espaces imaginaires.

Il

¹ *Gutta certi consilii, u-*
ne goutte de dessein assuré.
Cela se dit métaphoriquement pour exprimer, n'avoir point encore pris son parti; être dans le doute & dans l'indécision; enfin; s'être engagé à une chose; & ne savoir par où s'y prendre pour l'exécuter. C'est dans le même sens allégorique que les Anciens disoient, *ne pilum quidem habes viri boni*; tu n'as pas même un poil de l'honnête homme, pour dire, tu es un Scelerat achevé.

Ad detexendam telam
c'est à dire, *contexendam*
pour faire la toile. Allegorie prise des tisserans: ils commencent premierement leur ouvrage; & ensuite,

ils en font le tissu. Pseudole parle ici de la machine d'imposture qu'il doit inventer & distiller contre le Marqueteau.

³ *Sed quasi Poeta tabulas cum cepit sibi:* mais comme un Poëte, quand il a pris ses tablettes: Pseudole compare un Machiniste en fourberie avec un Poëte: & dit que l'un & l'autre, lors qu'ils se mettent à l'Ouvrage, ne savent encore ce qu'ils doivent faire. Par le mot *tabulas*, il faut entendre ce bois mince & enduit de cire dont les Anciens se servoient pour écrire avant l'invention du papier. D'autres lisent *fabulas*, les Comédies.

² At

ACTE I. SCENE III. 55

leur donner à manger. Ne me suis-je point encore noirci de quelque autre forfait ?

P S E U D O L E :

Nous versons nos injures dans un tonneau percé ; nous perdons nôtre peine.

B A L L I O N :

N'avez vous plus rien à me dire ?

C A L I D O R E :

N'as tu pas de honte ?

B A L L I O N :

Oui , de vous avoir trouvé vuide . comme une noix ventuse , & dans laquelle il n'y a rien . Mais quoique vous m'aïez tout couvert d'outrages , jusqu'à vous en rebutter , si le Soldat ne m'apporte pas les cinq Mines qu'il doit de reste , comme c'est aujourd'hui le jour fixé pour finir le paiement , si , dis-je , mon acheteur ne paroît point , ou que je n'aie pas de ses nouvelles , je-crois que je pourrai bien faire mon devoir.

C A L I D O R E :

Quel devoir ?

B A L L I O N :

Si vous m'apportez de l'Argent , je romprai le marché du Soldat : je retirerai ma parole ; & je garderai fort bien les quinze mines. Voila ce que c'est que mon devoir. Je vous parlerai d'avantage , s'il en est besoin. Mais touchant ce que vous me demandez d'avoir pitié de vous ? sans Argent cela est

C 4 tout

Quasi cassam nucem.
comme une noix où il n'y a
rien. Petrone : nux ventu-

*sa, sine medulla i une noix
ventuse, sans moëlle.*

ACTE I. SCENE V. 61
C A L L I P H O N :

Tous ces Gens qui vont de porte en porte, publier ¹ les crimes des autres, ou qui prêtent volontiers l'oreille aux accusations, si on les traitoit à ma fantaisie & qu'on voulût m'en croire, ils seroient tous pendus tant les rapporteurs, que ceux qui ecoutent les rapports. Car, ce qu'ils viennent vous dire que vôtre Fils, aiant une Maitresse, cherche à vous attraper de l'Argent, c'est peut-être une grande fausseté, une insigne calomnie. Mais quand cela seroit, principalement eu egard aux mœurs & aux coutumes de nôtre Tems, qu'est ce qu'il y auroit de surprenant dans la conduite de vôtre Fils? Qu'un jeune homme soit epris d'une belle Esclave; & qu'il ait envie de lui procurer le riche Tresor de la liberté, cela est il nouveau?

P S E U D O L E :
L'aimable Vieillard!

C. 7 S F

¹ *Homines qui gestant, quique auscultant crimina; les Gens qui portent & qui ecoutent les crimes. C'est à dire: ceux qui divulguent, qui publient les crimes des autres: on les nommoit, gestores, ou gestatores, des porteurs. Senèque pessimum genus hominum videbatur, qui verba gestarent. Sunt quidam qui vitia gestant. Horum sermo multum nocet:*

nam etiam si statim non officit, semina in animo relinquit: ceux la passoient pour une tres mauvaise espèce d'hommes, qui portoient des paroles. Il y en a aussi qui portent des vices. La langue de ces derniers fait bien du mal: car si elle ne fait pas d'abord son mauvais effet, il en reste une semence dans l'esprit.

¹ *Vetus*

SIMON:

Je ne veux pas qu'il suive l'antiquité dans ce genre-là ¹.

CALLEPHON:

Mais c'est en vain que vous ne le voulez pas. Ne feriez vous pas tout de même si vous étiez à l'âge, & en la place de votre Fils ? Il faut qu'un Pere soit bon, qui veut que son Fils vaille mieux que lui même n'a valu dans son tems. Car la dépense, la dissipation que vous faisiez pour vos plaisirs de Jeunesse; ce qu'il en coutoit pour vos crimes & pour vos débauches, cet Argent-là auroit pu se distribuer, tête à tête ² & homme par homme, chez le menu Peuple: vous etonnez vous donc, si le Fils suis les traces du Pere?

PSEUDOLE:

Grand Jupiter! Que vous êtes peu d'hommes accommodans, complaisans, compatisans aux foibleesses de vos semblables! Oh, oh! voila ce qui s'appelle conoitre les devoirs d'un Pere aussi raisonnable; que bon; aussi

¹ *Vetus nolo faciāt: je ne veux pas qu'il pratique les anciens usages: comme s'il disoit, vous dites qu'il n'y a rien de nouveau à voir un jeune homme passionné pour une belle fille. C'est à cause de cela même que je ne veux pas que mon Fils soit amoureux; car je ne pretens pas qu'il suive l'ancienne coutume,*

² *Pópulo viritum potuit dissipertier: car la ruine que vous avez fait, a pu être partagé par tête entre le peuple. C'est à dire: vous avez fait une depense si prodigieuse, vous avez consumé tant d'argent, que si vous aviez donné tout ce bien là au Peuple, chaque particulier auroit pu en avoir sa part.*

ACTE I. SCENE IV. 59

Il y a longtems que j'avois promis à Calidore de lui trouver cet Argent-là ; & alors mon dessein étoit de lancer le javelot contre notre Vieillard ¹ : mais je ne sai comment le Rusé de Bon-homme a pressenti le coup, & l'a détourné. Il faut que je me taise : je voi Simon, notre vieux Maître qui vient ici avec Calliphon son Voisin. Je deterrerais aujourd'hui de cet ancien Monument ² vingt Mines pour les donner à mon jeune Maître. En attendant, je vais me retirer ici pour entendre leur conversation.

¹ *At volui injicere tragulam in nostrum senem : Or j'ai voulu lancer le trait contre notre bon homme. Tragula est une espece de dard, à peu près comme une demi Pique, ou une Halebardes. Le même terme, venant de trahere trainer, signifie aussi un Filet. On peut l'employer métaphoriquement dans tous les deux sens pour marquer une fourberie.*

² *Ex hoc sepulcro veteris viginti Minas, Effodiam*

ego hodie : je tirerai aujourd'hui vingt Mines de ce vieux Sepulcre. C'étoit la coutume chez les Anciens de cacher l'Argent Domestique dans les Sepulcres pour le placer plus sûrement : par ce que c'étoit un crime horrible de violer la Religion des sepultures. Or Pseudole appelle Simon son Maître, un vieux tombeau où il semble que l'Argent soit à couvert des voleurs, mais d'où il n'est pourtant pas impossible de le tirer.

ACTE PREMIER.

SCENE CINQUIEME.

SIMON, CALLIPHON,
PSEUDOLE.

SIMON :

Si on choissoit à Athènes un Dictateur
C 6 par-

ACTE I. SCENE V. 65

S I M O N :

Il va vous tuer par son flus de langue : en forte que vous ne croirez pas être avec Pseudole , mais vous vous imaginerez parler avec un autre Socrate.

P S E U D O L E :

Cela est vrai. Il y a longtems que vous me meprisez , je m'en aperçois fort bien : je sai que vous n'avez guere de confiance en moi : vous voudriez que je ne valusse rien ; & vous faites tout ce qu'il faut pour me rendre Scelerat : cependant , malgré tout cela , je serai honnête homme.

S I M O N :

Fais en forte , Pseudole , que la Maison n'ait point d'Oreilles , afin que mes paroles puissent passer librement par tout où j'en ai envie.

P S E U D O L E :

Ca ! dites tout ce qui vous plaira , Monsieur : mais je suis en colere contre vous.

S I M O N :

Toi , mon Esclave en colere contre moi ?

P S E U D O L E :

Est-ce que cela vous surprend ?

S I M O N :

Par Hercule ! j'ai sujet de craindre ta colere,

Jard. Cicéron : In infirmatate imbecilla que mente, vis natura per caliginem vernitur : dans un âge infirme, & lorsque l'esprit est foible, on voit dans l'obscurité la force de la nature.

Aureste , remarqué doctement & subtilement le Delfinaire , ce qu'on voit au travers d'un brouillard , on le voit à la verité ; mais beaucoup moins distinctement que si l'air étoit serain.

Delf-

lere , puisque colere y a : aparemment , tu pense à me battre d'une autre maniere que je n'ai coutume de te frâper.

C A L L I P H O N :

Qu'en pensez vous ? Par le Temple de Pollux ! je croi qu'il a raison d'être fâché puisque vous ne vous fiez pas assez à lui.

S I M O N :

He bien ! qu'il garde son chagrin contre moi ; j'y consens : je me tiendrai si bien sur mes gardes , qu'il ne me fera point de mal. Mais que dis tu ? Qu'est-ce que c'est , à ton avis , que ce que je veux te demander ?

P S E U D O L E :

Si vous souhaitez être instruit à fond sur quelque chose , interrogez moi de ce que je fai ; & alors , vous pourrez compter sur mes réponses comme sur celles de l'Oracle de Delphes.

S I M O N :

Prends donc garde à toi ; & souviens toi bien de ta promesse. Sais tu que mon Fils aime une joueuse de flute ? Que réponds tu ?

P S E U-

*Delphis tibi responsum
dicito - prenez ma réponse
comme un Oracle prononcé à
Delphes , Delphes étoit une
Ville de Beotie , proche du
mont Parnasse. Apollon y
avoit un Temple magnifi-
que , entichi d'une infinité
de presens , qu'on y en-
voioit de toutes parts. Il y
avoit dans ce Temple une
Pretresse qu'on nommoit
Pitienne ou Pitonille qu'A-*

*pollon inspiroit , &c. qui
rendoit des Oracles étant as-
sise sur une petite table à trois
pieds , qu'on apelloit Trépied,
ou Cortina , à cause qu'elle
étoit couverte de la peau du
Serpent Piton. Ce qui a
fait dire à Virgile nec se
Phæbi Cortina fefellit ; pour
dire les Oracles d'Apollon
n'ont point été trompeurs à
votre égard.*

ACTE I. SCENE. V. 63

aussi equitable que tendre envers son Fils.

S I M O N :

Qui parle là ? C'est sans doute , mon E-
sclave Pseudole. Ce Maître Scelerat me
gâte & me corrompt mon Fils : c'est son
Guide , c'est son Pedagogue ¹ : j'ai grande
envie de le faire passer par une bonne tor-
ture.

C A L L I P H O N :

Voila déjà une folie de s'y prendre ainsi
par la colere ², & par l'emportement. Ne
vaut il pas beaucoup mieux le tâter, le que-
stionner par douceur , tâchant par là de
decouvrir si les rapports , qu'on vous fait,
sont bien ou mal fondez. Quand on se pos-
sede dans une affaire facheuse , on s'epargne
la moitié du chagrin.

S I-

¹ ---- *hic ille est Peda-
gogus* : c'est lui qui est son
Pedagogue. Anciennement
le Pedagogue étoit distingué
du Precepteur, le dernier en-
seignoit les Lettres; & l'au-
tre les bonnes moeurs. Se-
neque : *Præceptores*, Peda-
gogique *pueris placidis dentur* :
qu'on ait soin de donner des
Precepteurs & des Pedagogues
aux jeunes Gens qui sont pai-
sibles & de bon naturel.

² ---- *Iam istuc insipien-
tia est*

Sic iram in promptu gerere :
c'est déjà une folie de debu-
ter par la colere & par l'em-
portement. Ennius : *Ami-*

*icitias atque inimicitias in
fronte promptus gerit*. L'ami-
tié & la haine paroissent
tout d'un coup sur mon visage :
Ciceron : *Hic, quod ceteris
animo sentiebat, id magis
quam ceteri, & vultu
promptum habuit & lingua* ;
celui ci sentoit en son ame
tout ce que les autres sen-
toient : mais il eut cela plus
que les autres , que la chose
parut tout d'un coup sur son
visage , & sur sa langue.
Apulée : *in primori fronte
animum gestare* : montrer d'a-
bord sur le front ce qu'on a
dans l'esprit.

Quasi

froit point de delai ; la peine du moulin étoit plus éloignée : celle là étoit présente ; celle-ci promettoit quelques jours d'intervalle ¹.

S I M O N :

Mais comment ferez vous à present ? car surement , vous ne m'attraperez rien , vû principalement qu'étant informé de vos intentions , je serai toujours sur le *qui vive* ? D'ailleurs j'avertirai tout le Monde de ne pas vous faire credit d'un sou.

P S E U D O L E :

Par le Temple de Pollux , je ne demanderai d'Argent à personne : tant que les Dieux vous conserveront la vie , par Hercule , vous aurez la bonté de m'en fournir. Certainement j'en recevrai de vous , Monsieur.

S I M O N :

Tu en recevras de moi ?

P S E U D O L E :

J'en recevrai.

S I M O N :

Si je t'en donne ; par Hercule ! je te permets de m'arracher un œuil.

P S E U D O L E :

Vous m'en donnerez , vous dis-je ; & bien plus ; je vous conseille , à present de vous defier de moi.

S I M O N :

Ma foi , je te le jure , & je ne puis en dis.

¹ *Huic erant diecula :* | passer un peu de tems entre
c'est à dire : il devoit se | le crime & le châiment.

70 L E P S E U D O L E .

disconvenir , si tu me tire de mon Argent ,
tu feras une action bien extraordinaire.

P S E U D O L E :

Je la ferai.

S I M O N :

En cas que tu ne puisse point réussir à quoi
te soumetts tu ?

P S E U D O L E :

Faites moi Fouëter. Mais en cas de suc-
cès ; & si j'emporte la proie & le butin , à
quoi voulez vous vous engager ?

S I M O N :

Je prens Jupiter à témoin , que tu passè-
ras la vie , exempt & franc de toute puni-
tion.

P S E U D O L E :

Tâchez donc de vous en souvenir.

S I M O N :

Quoi , je ne pourrai pas garder mon Ar-
gent , étant bien averti qu'on fait tout ce qu'on
peut pour me voler ?

P S E U D O L E :

Oui, je vous avertis de prendre bien garde
à vous: je vous donne avis, vous dis-je de veil-
ler soigneusement sur votre Trésor : prenez
garde , veillez. Avec tout cela vous n'en
compterez pas moins dès aujourd'hui , de
vos espèces dans ces mains-ci.

C A L L I P H O N :

Par le Temple de Pollux ! voila un habi-
le & rare homme s'il accomplit sa promesse.

P S E U D O L E :

Si je ne le fais pas , emmenez moi pour
être votre Esclave.

SI-

PSEUDOLE:

C'est à moi de nier.

SIMON:

A la quelle il voudroit bien faire le beau
& riche present de la liberté?

PSEUDOLE:

Je nie & celui-ci, & celui-là.

SIMON:

Qu'est ce que c'est que ces vingt Mines
que tu te prepare à m'escamoter par trom-
perie, & par la subtilité de tes ruses?

PSEUDOLE:

Moi, que je vous emporte cette som-
me-là?

SIMON:

Oui, & là donner à mon Fils qui doit
l'emploier au rachat & à l'*afranchissement* de
sa Maitresse.

PSEUDOLE:

Je ne saurois plus reculer: il faut que je
confesse & celui-ci, & celui-là.

CALLIPHON:

Il avouë.

SIMON:

Ne vous l'ai-je pas dit il y a longtems,
Mon Voisin?

CALLIPHON:

Je m'en souviens.

SIMON:

Pourquoi, quand tu as su ces amours-là,
me les as tu caché? Pourquoi ne m'en as
tu point averti?

PSEUDOLE:

Je vai vous le dire: c'est que je ne vou-
lois

S I M O N :

C'est parler sensément & en bon Domestique ; car à présent , tu m'appartiens.

P S E U D O L E :

Voulez vous que je vous dise encore quelque chose qui vous étonnera d'avantage ?

C A L L I P H O N :

Par Hercule ! j'ai grande envie de l'entendre ; car je t'écoute avec assez de plaisir.

P S E U D O L E :

Avant que je descende dans l'Arène, avant que j'entre en lice pour donner ce combat-là , j'en donnerai un autre qui sera fameux, & digne d'un souvenir immortel.

S I M O N :

Quel combat !

P S E U D O L E :

Oh, oh ! j'enlèverai par tromperie ; & par une ruse des plus subtilement imaginées, j'enlèverai, dis-je, plaisamment au Maquereau votre Voisin cette belle Musicienne dont votre Fils est si éperdûment amoureux.

S I M O N :

Que me dis tu là ?

P S E U D O L E :

Ces deux admirables exploits seront finis dès ce soir.

S I M O N :

En vérité, si tu exécute ces deux projets-là, comme tu le dis, tu surpasseras en mérite le Roi Agatocle. Mais aussi, si tu échoué dans ces hautes entreprises, n'y aura-t-il pas dès lors un juste sujet, pour m'en-

le Pseudole.

D . ga-

gager à te faire jeter aussi tôt dans le Moulin?

P S E U D O L E :

Vous m'y ferez jeter , je ne dis pas pour un jour , je consens que ce soit , pour toute ma vie, si longue qu'elle puisse être. Mais aussi, en cas de réussite, me donnerez vous volontiers de l'Argent, pour le mettre tout d'abord entre les mains du Maquereau ?

C A L L I P H O N :

Pseudole ne demande que la justice. Répondez, mon Ami, *oui*, je t'en donnerai.

S I M O N :

Mais savez vous ce qui me vient dans l'esprit ? Que savons nous , mon Voisin , si ces Gens-ci ne sont point convenus entre eux ; s'ils n'agissent point de concert ; & par quelque fourberie méditée pour me voler ?

P S E U D O L E :

Seroit il un homme plus temeraire , plus déterminé que moi, si j'entreprendois ce que vous dites. Oui ; Monsieur mon Maître, si nous sommes d'intelligence pour ce crime-là ; si jamais nous avons consulté sur une telle chose ; enfin , si nous nous entr'entendons là dessus , faites moi graver tout le corps avec des filets d'orme, je veux dire des verges ; à peu près comme on forme les Lettres dans un livre quand on écrit.

S I M O N :

Cela étant, tu peux indiquer & commencer tes jeux quand il te plaira.

P S E U D O L E :

Je vous demande une grace , Seigneur.
Cal-

ACTE I. SCENE V. 73

Calliphon : accordez moi ce jour-ci tout entier ; & ne vous embarrassez s'il vous plait dans aucune autre affaire.

* C A L L I P H O N :

J'avois pourtant résolu hier d'aller aujourd'hui à la Campagne.

P S E U D O L E :

Hé bien ! détruisez à présent toutes les machines que vous avez dressé.

C A L L I P H O N :

Mais , à l'heure qu'il est , j'ai changé de dessein ; & je ne partirai point à cause de cela. J'ai envie d'être Spectateur de tes jeux, Pseudole ; & si je vois que mon Voisin ne te donne pas l'Argent qu'il t'a promis , je t'en donnerai plutôt que de laisser manquer la chose.

S I M O N :

Je ne changerai point de résolution.

P S E U D O L E :

Car par Pollux ! si vous n'en donnez , on vous pressera , on vous tourmentera , on viendra vous crier aux Oreilles ; enfin , vous n'aurez point de repos. Mais ça ! je vous prie , Messieurs ; tirez vous d'ici , & entrez là dedans : donnez lieu , tour à tour , à mes fourberies de produire leur effet.

S I M O N :

Soit : que tu fasses obéir.

P S E U D O L E :

Mais je compte que vous ne sortirez point du Logis.

S I M O N :

Bien loin de là , je ne suis aujourd'hui qu'à toi.

D 2 C A L-

Pour moi , il faut necessairement que j'aïlle sur la Place : mais je ne ferai qu'un moment.

S I M O N :

Revenez donc au plus tôt.

P S E U D O L E :

Je m'imagine, Illustres Spectateurs, que vous me soupçonnez d'une chose : vous croïez , peut-être , que je ne promets des actions si extraordinaires , que dans la vuë de vous divertir, tant que je jouïrai dans cette Comedie-ci ; & que d'ailleurs, touchant les tromperies aparemment impraticables auxquelles je me suis engagé, je n'en viendrai point à l'execution.

Je ne changerai pourtant point de sentiment. Il est certain que je ferai ce que j'ai promis : je n'en sai pas encore la maniere : je sai seulement, mais avec certitude , que les choses arriveront. Car il faut que celui qui monte sur la Scene, d'une nouvelle maniere, y apporte aussi quelque invention toute neuve : s'il ne peut pas faire cela, qu'il cede sa place à un autre qui en soit capable. J'ai envie de me retirer un peu , & d'entrer pour quelques momens , afin de pouvoir mettre mes machines en ordre ¹. Pendant ce tems-là , Messieurs , le Joïeur de flute vous divertira.

ACTE

¹ *Concenturio* : il parle des fourberies qu'il veut arranger dans sa tête, comme de Soldats qu'on auroit à enroller ; ou comme de Troupes qu'il faudroit ranger en Bataille.

Ma-

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PSEUDOLE,

PSEUDOLE:

O Jupiter! comment tout ce que je fais, tourne heureusement, & réussit à souhait! le dessein que j'ai conçu est d'une telle nature, & sur un tel Pié, que n'ayant rien à craindre, je ne doute point que l'événement ne réponde à nôtre attente.

Certainement, il y a de la folie à confier à un homme timide une action de haute importance: car tout n'est que suivant la manière dont vous le faites: les choses deviennent grandes si vous y mettez vous même l'importance & la grandeur. C'est pourquoi j'ai préparé auparavant dans mon esprit deux ou trois Armées: toutes les Troupes qui les composent, sont tromperies, fourberies, perfidies, ruses, impostures; enfin, toutes les forces ordinaires d'un Scelerat; & j'ai assemblé tant d'Escadrons, tant de Bataillons, afin que étant apuié sur le pouvoir de ma malice, sur la vertu de ma Sceleratesse¹, de mon industrie, de ma mauvaise foi; &

D 3 par

¹ *Malorum meorum virtute: par la grace & le pouvoir de mes crimes.* La saillie est plaisante & vraiment comique. En ce tems là,

comme encore à présent, quand on parloit de l'exécution d'une entreprise, on disoit ordinairement, *j'espère en venir à bout, Deorum vir-*

par la grace de ma Scelerateſſe , il faut que je remporte une victoire facile , par tout où je combattrai ; & que je m'enrichiſſe aiſément des depouilles de mes Ennemis.

Maintenant donc je vais vous ajuſter comme il faut, ce Ballion ¹ nôtre Ennemi commun ; car il n'eſt pas moins le vôtre à vous tous, que le mien. Donnez vous ſeulement la peine d'écouter. Mon deſſein eſt d'attaquer cette Ville-ci, de lui donner tout d'un coup l'aſſaut , afin qu'elle ſoit priſe aujourd'hui ; & c'eſt pour faire cette conquête que j'amenerai toutes mes légions.

Si je m'empare de la Place , je faciliterai auſſi tôt la choſe à mes Citoïens. En ſuite, je menerai incontinent mes Troupes vers la Vieille Ville : je n'en ſortirai que chargé de butin ; & j'en ferai part à mes Alliez. Je jette une telle epouvante , une ſi grande terreur parmi mes Ennemis , qu'ils ſeront obli-

virtute, par le pouvoir des Dieux. Mais Pſeudole, qui ne ſe pique pas de devotion, va plus rondement en beſoigne ; & au lieu de dire, par la grace, par le pouvoir avec le ſecours des Dieux, deorum virtute, il dit ſans façon, par la vertu de mes crimes, meorum malorum virtute. D'ailleurs les mots crimes & vertu font une oppoſition riſible.

¹ *Ballionem exuliſtabo :* j'exaliſterai Ballion : c'eſt à dire ; je ſerai à ſon egard

comme une baliſte pour l'exterminer : on a déjà dit qu'une Balिſte étoit une machine de guerre dont les anciens ſe ſervoient pour lancer des Pierres : elle différoit de la Catapulte, en ce que celle-ci lançoit auſſi des javelots : mais elles ſe chargeoient toutes deux de la même maniere. Pſeudole donc joué ici ſur les mots Ballion & Balिſte prenant texte ſur le nom du Maquereau pour faire rire les Spectateurs.

obligez de prendre la fuite ; & cela , afin qu'ils conoissent de quelle Race je suis descendu , de quel sang je suis formé ¹. La Splendeur de ma Naissance exige que je m'illustre , & que j'eternise mon Nom par la beauté , par l'éclat , & par la gloire de mes actions.

Mais qui est cet homme-là qui me vient dans les yeux ; & que je ne conois point ? J'ai envie de savoir ce qu'il veut avec son épée , & ce qu'il fait ici : après cela , je lui tendrai mon filet , je tâcherai de le faire tomber aussi dans mon panneau.

D 4 ACTE

¹ *Ego sum genere gnatus : je suis fils de Famille* : il faut sous entendre *nobilis* , noble. Ainsi le Seigneur Pseudole , qui comme un misérable esclave , n'a peut-être pas la moindre conoissance de sa *Lignée* ; car c'est de quoi on se soucioit fort peu dans son ordre , Pseudole , dis je , vante sa Race , comme s'il étoit descendu de la côte de Jupiter.

² *Qui oculis meis obviam ignorabilis objicitur ; qui se presente devant moi sans que*

je le conoisse. Ignorabilis , celui que j'ignore , & qui m'est inconnu. Petrone dit dans le sens opposé : *Rusticus quidam familiaris oculis meis* : un certain Païsan familier à mes yeux ; c'est à dire que je me souviens d'avoir vû plusieurs fois. Le même : *Vox pene auribus meis familiaris* , une voix presque familiere à mes O-reilles : c'est à dire : une voix que je croi avoir déjà oui ,



ACTE SECOND.

SCENE SECONDE.

HARPAX, PSEUDOLE.

HARPAX:

Voici les Lieux & les Contrées que mon Maître m'a indiqué : autant que mes yeux me le font conoitre , je voi ce que le Soldat m'a dit , savoir que c'est à la septième Maison depuis la Porte , où demeure le Maquereau à qui il m'a ordonné d'aporter la marque & l'Argent qu'il m'a confié. Je voudrois , pourtant bien trouver ici quel-cun qui pût m'enseigner positivement où demeure en ce quartier-ci le Maquereau Ballion.

PSEUDOLE:

Sz. paix , paix : voici mon homme ; à moins que tous les Immortels & tous les Mortels ne conjurent contre moi. Ce n'est pas le tout : il faut changer mes batteries ; il me faut prendre d'autres mesures , puis qu'il se presente tout d'un coup une nouvelle occasion. Je laisserai-là mon premier dessein pour m'attacher à celui-ci. Je renonce donc à tout ce que j'avois commencé. Par le Temple de Pollux ! je vais accommoder de toutes pièces ce Messager militaire ¹.

HAR-

¹ *Iam pol ego hunc Straticum nuncium advenientem probe percipiam : par*

Pollux ! je vais recevoir , comme il faut , cet Envoyé , cet exprès du Gendarme.
Strat.

H A R P A X :

Je veux fraper ici , & faire venir quel-cun.

P S E U D O L E :

Qui que tu sois , je te defens de heurter d'avantage : Car je fors de ce Logis-ci , & je viens dans la Ruë , tout exprès , pour veiller à la garde de cette porte ; & pour la preserver de toute insulte.

H A R P A X :

Es tu Ballion ?

P S E U D O L E :

Non : mais j'ai l'honneur de lui appartenir en qualité de Valet de Chambre , de Portier & de Huissier : enfin , je ne suis que Souballion ¹.

H A R P A X :

Que signifie ce mot là ?

P S E U D O L E :

Il veut dire son Depensier , son Maître d'Hôtel , celui qui a soin de ses provisions.

H A R P A X :

Comme si-tu te disois Valet de Sale.

P S E U D O L E :

Au contraire le Valet de Sale est au dessous de moi ; & j'ai autorité sur lui.

D 5 H A R-

Stratioticum est un mot Grec qui signifie Militaire. *Percutiam*, je frapperai , c'est, dit l'Annotateur Royal avec sa penetration ordinaire , c'est une metaphoré tirée du combat dans lequel , si vous voulez vaincre , il faut fraper l'ennemi , permettez moi

de vous demander si vous saviez cela.

¹ *Subballio* : *Soubballion* : c'est à dire son premier Domestique. Cicéron appelle quelcun *Summarium*, pour dire *secundum* à *Mario*, le second après *Marius*.

80 L E P S E U D O L E .

H A R P A X :

Mais quelle est ta condition ? es tu Escla-
ve ? es tu libre ?

P S E U D O L E :

Je suis encore Esclave ; & cela n'est que
trop vrai pour mon profit.

H A R P A X :

Aussi as tu la figure servile ; & tu ne pa-
rois point digne d'être affranchi.

P S E U D O L E :

A ce que je voi , ta coutume n'est pas de
te regarder toi même ¹ , quand tu dis inju-
stement du mal de quel-cun.

H A R P A X :

Il faut que ce personnage-la ne vaille pas
grand chose.

P S E U D O L E :

Les Dieux m'aiment & ont soin de moi.
Car je voi bien que ce *nigand*-là est comme
une enclume ² : je forgerai aujourd'hui des
fus bien des fourberies.

H A R P A X :

Que dit il là parlant tout seul ?

PSEU-

¹ *Non sôles respicere te ,
cum dicas injuste alteri : ce
n'est pas ta coutume de re-
flechir sur toi même , quand
tu injurie quel-cun. Plaute
dit autre part. qui alterum
incusat probri , cum se in-
tuere oportet : celui qui taxe
quel-cun d'infamie , doit se
regarder soi même.*

² *Hic mihi incus est ; cet*

*homme ci est une vraie en-
clume pour moi. Pseudole a-
pelle joliment l'a pax un'en-
clume : car il va se servir
de lui , comme d'un instru-
ment de forge , pour trom-
per à la fois , Simon son
Maître , Ballion le Maque-
reau ; & Polimacheroplaci-
de , le Guerrier.*

ACTE II. SCENE II. 81

P S E U D O L E :

Que dis tu toi , jeune homme ? Es tu ?
n'es tu point l'Esclave de ce Soldat Macedonien qui a acheté une femme dans nôtre Magasin ? Il a païé d'avance quinze Mines au Maquereau , mon digne Maître ; & il lui en doit encore cinq.

• H A R P A X :

C'est moi même. Mais en quel endroit de la Terre habitable m'as tu connu , m'as tu vû , m'as tu parlé ? Car assurément , voici la premiere fois que jé viens à Athènes ; & avant le jour present , tu n'as jamais paru devant mes yeux.

P S E U D O L E :

Je fonde ma conjecture sur ce que tu as la mine Macedonienne. D'ailleurs : quand ton Maître partit d'ici , il assigna ce jour ci comme le dernier où il seroit admis à païer le reste de la somme , s'il ne l'aportoît plutôt ; Or c'est ce qu'il n'a point encore fait :

H A R P A X :

Il est vrai : mais voici l'Argent.

P S E U D O L E :

Quoi ? tu l'as apporté ?

H A R P A X :

Moi même en propre personne.

P S E U D O L E :

Pourquoi donc differe tu de me le donner ?

H A R P A X :

Que je te le donne , à toi ?

P S E U D O L E :

Oui , par Hercule ! à moi : je suis l'hom-

D 6- me-

82 LE PSEUDOLE.

me de mon Maître Ballion : je fais ses affaires ; je tiens ses Comptes ; je reçois l'Argent ; j'en fais la mise & la dépense ; & je paie les Creanciers.

H A R P A X :

Par Hercule ! quand tu me ferois voir que tu es le dispensateur des tresors de Jupiter le Tres Haut , je ne te confierai jamais une livre d'Argent.

P S E U D O L E :

Pendant que tu perds le tems à faire le brave ¹ & l'homme à grandes precautions , l'affaire seroit terminée ; & tu en serois déjà quitte.

H A R P A X :

Je la tiendrai plutôt ainsi accrochée & suspendue.

P S E U D O L E :

Le Diable t'emporte ! tu te trouve le premier qui donne atteinte à ma fidelité : comme

¹ *Dum tu strenuas* : pendant qu'en disant des sottises , tu t'amuses à faire l'homme prudent & important , tu aurois déjà donné les cinq mines. *Strenuas* est un terme forgé dans la boutique de Plaute. D'autres lisent *Sternuas* , pour *Stérnuas* , tu éternues.

² *Meam qui furcilles fidem* : à qui ma fidelité soit suspecte. *Furcillare fidem* c'est juger qu'une fidelité , étant foible , fragile , prête à tomber à la moindre oc-

casion , a besoin d'une fourche , pour être appuyée. Cependant Harpax veut condamner la bonne foi de Pseudole , il ne pretend pas l'etaier & la soutenir. Ainsi conclut le Delinnaire , je croi que *furcillare fidem* signifie ici , prendre la fidelité avec une fourche , la jeter au vent comme de la paille ; enfin , s'en divertir & s'en moquer. Notre Savant auroit peut-être mieux rencontré , & à moins de frais , en disant , *fidem furcilles*,

ACTE II. SCENE II. 83

me si on ne m'en confioit pas tous les jours
six cens fois autant.

H A R P A X:

Il se peut faire que les autres croient qu'il
n'y a point de risque à te mettre tant d'ar-
gent entre les mains: mais pour moi, je n'ai
pas si bonne opinion de ta probité.

P S E U D O L E:

C'est comme si tu disois que je vise à vo-
ler ton argent.

H A R P A X:

Au contraire: c'est comme si tu disois ce-
la, toi; & moi, comme si je le soupçon-
nois.

P S E U D O L E:

Ce Maquereau a un esclave dont le nom
est Sirius: il faut que je me fasse passer pour
lui. Je m'appelle Sirius.

H A R P A X:

Sirius?

P S E U D O L E:

C'est mon nom.

H A R P A X:

Que nous perdons de tems en paroles! si
ton Maître est au Logis, pourquoi ne le
fais tu pas venir quelque-nom que tu puisse
avoir.

P S E U D O L E:

S'il étoit à la Maison, je l'aurois déjà a-
verti: mais si tu veux me donner tes cinq

D 7 mines,

cilles, que tu meprise ma
fidélité, que tu n'en fasses
non plus de cas que du fu-

mier qu'on jette de hors a-
vec la fourche.

84 L E P S E U D O L E .

mines, elles seront mieux placées, que situées à lui même. -

H A R P A X :

Mais fais tu ce que c'est? Mon Maître m'envoie ici pour aquiter une dette; & non pas pour perdre. Or je voi bien que tu brule d'envie de mettre la main sur cet argent là; cela te donne la fièvre¹. Mais en un mot, comme en mille, je n'en confierai pas seulement une pièce à aucun Mortel qu'à Ballion en main propre.

P S E U D O L E :

Mais il est, à present, dans une grande affaire, etant actuellement devant le Juge pour la conclusion d'un proces.

H. A. R. P. A. X :

Les Dieux lui donnent une heureuse réussite! mais je reviendrai quand je le croirai au Logis. Cependant: prends toujours cette lettre, & ne manque pas de la lui donner: car il y a dedans une marque dont nos Maîtres sont aussi convenus touchant la belle Esclave.

P S E U D O L E :

Je suis bien informé de cette circonstance-là. Ton Maître s'accorda avec le mien, que celui qui apporteroit ici son argent, & l'impression de son portrait, semblable à Ballion, que ce Messager, dis-je emmeneroit.

¹ *Hoc febrim tibi esse : que' cela te donne la fièvre: c'est à dire que l'envie, d'avoir ces cinq mines, te cause une agitation d'esprit,*

une impatience qui pourroit se comparer à l'ardeur, a la soif brulante d'un Fievreux...

ACTE II. SCENE II. 85

roit la femme; le Soldat, le voulant ainsi.

H A R P A X:

Tu possèdes à fond leur convention & leur marché.

P S E U D O L E:

Comment pourrois-je en rien ignorer ?

H A R P A X:

N'oublie donc pas de lui donner la marque.

P S E U D O L E:

C'est comme si tu l'avois fait. Mais que je sache ton nom.

H A R P A X:

Harpax.

P S E U D O L E:

Hors d'ici! Harpax ne me plait point. Par Hercule! tu n'entreras point chez nous; je craindrois ta griffe de harpie; j'aurois peur que Harpax ne nous ravît quelque bonne proie.

H A R P A X:

Parce que j'ai coutume d'enlever les ennemis vivans, jusque dans leur Armée; & même au fort d'une Bataille, on m'a donné le surnom terrible de *Harpax*.

P S E U D O L E:

Par Pollux! je croi que tu enlève beaucoup mieux la Vaisselle de cuivre d'une Maison.

H A R P A X:

Cela n'est pas vrai. Mais fais-tu la grace que je te demande, Sirius ?

P S E U-

P S E U D O L E :

Je le faurai quand tu me l'auras dit.

H A R P A X :

Je m'en vais ici hors la Porte au troisieme Cabaret¹ : chez Chrisis, cette Vieille chez qui on mange pour deux oboles, ou quatorze deniers; cette boiteuse, & qui est si grosse.

P S E U D O L E :

He bien ! Que me veux tu là dessus ?

H A R P A X :

Que tu m'envoie chercher quand ton Maître sera revenu.

P S E U D O L E :

Très volontiers ; tu auras contentement.

H A R P A X :

Car je suis fatigué du chemin ; & je veux avoir soin de mon *individu*.

P S E U D O L E :

Ma foi ! tu as raison ; & j'approuve fort ton dessein. Mais prends garde, s'il te plait, que quand on aura besoin de toi, on n'ait de la peine à te trouver.

H A R -

¹ *In tabernam tertiam* : c'est à dire au troisieme Cabaret depuis la porte de Balion. *Anum illam diobolarem* : cette vieille Hotesse qui donne à manger pour deux oboles, une obole étoit le tiers d'une drachme; valoit trois sols & demi. C'étoit grand matché d'ordinaire. C'est pourquoi

d'autres lisent *doliarem*, cette vieille si grosse & si grasse qu'elle a le ventre comme un tonneau. Mais cette leçon ne paroît pas vraisemblable au Delfinaire, autrement, dit-il, on devoit effacer *crassam*. Ainsi il aime mieux s'entendre au repas & à l'ecot des deux oboles.

ACTE II. SCENE II. 87

H A R P A X :

Il n'y a rien à craindre ; car dès que j'aurai diné , je dormirai.

P S E U D O L E :

C'est ce que je n'ai nulle peine à croire.

H A R P A X :

Que veux tu , maintenant ?

P S E U D O L E :

Que tu ailles dormir.

H A R P A X :

Je m'y en vais.

P S E U D O L E :

Mais ecoute, Harpax ! fais toi bien couvrir , au moins : tu feras heureux si tu peux fuir.

ACTE SECON D.

SCENE TROISIEME.

P S E U D O L E.

P S E U D O L E :

Dieux Immortels ! cet homme-là m'a sauvé par son arrivée : il m'a retiré de l'égarement pour me mettre dans mon chemin par son viatique. Car la Déesse *Opportunité* n'a pas pu venir plus à propos , que cette Lettre m'est tombée heureusement entre les mains. Cette trop aimable Lettre est pour moi la Corne d'abondance¹ ; j'y trouve tout ce que je souhaite. Là

¹ *Nam hac allata cornucopia est : car il m'a apporté là une.*

Là sont les tromperies ; là sont toutes les ruses , & toutes les impostures : ces admirables tablettes renferment & de l'argent , & la Maitresse même de mon jeune Maître. Que je vais être fier ¹ & glorieux à présent ! autant que je devois être remeraire , & avoir l'esprit enflé de presumption , pour vouloir faire tout de cette manière là , dans le dessein de tirer la jeune Esclave des serres du Maquereau.

Tout étoit déjà disposé , préparé , arrêté , ébauché ² , conformément à mes desirs. Mais , sans doute , cela sera de même. La Déesse

une corne d'abondance. *Cornucopia*, terme composé de deux mots, signifie une chose d'où on peut tirer toute l'utilité, tout le profit qu'on souhaite. Pseudole dit donc que la lettre du Soldat sera une corne d'abondance , à cause qu'elle lui fournit le moyen de tromper le Maquereau, de délivrer Phénice ; & de gagner la gageure qu'il a fait avec son vieux Maître.

Cornucopia. la corne d'abondance , selon la Fable , étoit une Corne d'où sortoit tout ce qu'on pouvoit souhaiter ; & cela par un privilège que Jupiter donna à sa Nourrice, qui étoit la chèvre Amalrée, le vrai de cette Fable est qu'il y a en Libie, un Terroir de la figure d'une Corne de beuf,

tres fertile en vins & fruits exquis ; & que ce fond d'un si bon rapport fut donné par le Roi Ammon à sa Fille Amalrée que les Poètes ont feint avoir été Nourrice de Jupiter.

¹ *Me gloriosum faciam :* je me ferai glorieux, comme il dit : je serai fier , & j'aurai de quoi soutenir ma fierté.

Copi pectore : *Copi* pour *Copioso* : comme un homme qui a le coeur gros , c'est à dire , enflé du vent de la superbe & de l'orgueil.

² *Deformata habebam :* c'est à dire : j'avois d'autres ruses , d'autres tromperies déjà toutes prêtes. *Deformata* signifie ici *delineata* *desinez* , quand on tire les premières lignes d'un ouvrage ; quand on en ébauche le plan.

¹ *Cen-*

ACTE II. SCENE III. 89

Déesse Fortune opere plus en un moment, que cent Sages¹ avec toute leur prudence & tous leurs Confeils. Il n'est rien de plus certain : suivant que chacun a la Fortune favorable, il surpasse les autres ; & à cause qu'il reüssit en tout², nous publions tous que cet homme-là est d'une sagesse profonde. Au contraire : celui dont les desseins & les entreprises tournent mal, quelques tracez qu'ils soient sur les regles de la prudence, nous le traitons d'étourdi, de fof, d'homme sans cervelle & sans conduite.

Aveugles que nous sommes ! nous ne savons pas combien nous nous abusons, quand nous demandons quelque chose avec em-
presse-

¹ *Centum doctum* : belle sentence, s'ecrie le Delfinaire, & dont l'experience confirme tous les jours la verité. Plin : *Est omnino iniquum, sed usu receptum, quod honesta consilia vel turpia, prout male aut prospere cadunt, ita vel probantur, vel reprehenduntur. Inde plerumque eadem facta, modo diligentia modo vanitatis, modo furoris nomen accipiunt* : Il est tout à fait injuste : cependant cela est reçu par l'usage, que les entreprises bonnes ou mauvaises sont approuvées ou censurées selon qu'elles tournent heureusement ou malheureusement. De là vient que le plus souvent, on donne aux

mêmes actions le nom tantôt de diligence, tantôt de vanité, & tantôt de fureur.

² *Bene ubique* : bien par tout. Cicéron : *Hoc plerumque facimus, ut eventus consilia ponderemus ; & cui bene quid processerit, multum illum providisse, cui secus, nihil sensisse dicimus. Voici ce que nous faisons ordinairement ; c'est de peser les desseins par le succes. Sur ce principe la : lors qu'un homme a eu une bonne reüssite, nous disons qu'il a usé d'une grande prevoiance. Au contraire ; celui qui reüssit mal, passe chez nous pour un temeraire & pour un étourdi.*

³ *Quasi*

pressément ; comme si nous étions capables de connoître ce qui nous convient. Nous perdons le certain en courant après l'incertain ; & cela arrive dans la peine & dans la douleur : en sorte que , pendant ce tems-là , la Mort , qu'on ne demande point , survient , & met fin à tout.

Mais c'est assez de Philosophie & de Morale. Je suis un long & importun raisonneur. Grans Dieux ! Quand j'ai dit que j'apartenais au Maquereau , comme son premier Domestique , j'ai inventé-là sur le champ un mensonge qui vaut mieux que le plus cher cuivre de Corinte. A présent , je vais faire trois Dupes ; je vais jouer trois Gens avec cette lettre fortunée : mon Maître , le Sieur Maquereau ; & le *gros fin* qui , ayant été le porteur de la *missive* , s'en est défait sottement pour me l'abandonner. Courage ! On rend la parçille. Mais il est arrivé autrement que je souhaitois. Voici Calidore qui vient : il amène avec lui un homme qui m'est inconnu.

ACTE

Quasi quid in rem sit.
Les hommes sont incapables des connoître ce qui leur convient : ils ignorent ce qui leur est le plus utile ou plus de dommageable.

Certa amittimus : les biens certains nous échappent. Seneca : Fluctuamus , aliud que ex alio comprehendimus : perita relinquimus , relicta petimus. Alterna inter cupi-

ditatem & penitentiam vi-
ces sunt : Nous vivons dans une incertitude continuelle ; & nous ne faisons que courir d'objet en objet. Nous quittons ce que nous avons cherché : nous cherchons ce que nous avons quitté. Toute notre vie n'est qu'une alternative continuelle & réciproque entre la convoitise & le repentir.

ACTE SECON D.

SCENE QUATRIEME.

CALIDORE, CHARIN,
PSEUDOLE.

CALIDORE:

Je t'ai ouvert mon cœur, mon Ami : je t'ai dit tout ce qui me fait plaisir & tout ce que je souffre : tu fais à présent mon amour, ma peine, & ma dizette d'argent : enfin, je t'ai déclaré naturellement le bon & le mauvais de mon affaire.

CHARIN:

Je n'enai rien oublié : marque moi seulement ce que tu juges à propos que je fasse.

CALIDORE:

Je t'ai rapporté tout le reste, afin que tu voie si tu fais quelque chose de l'impression du portrait.

CHARIN:

Je n'ignore rien, te dis-je ; tu n'as plus qu'à m'apprendre ce qu'il faut que je fasse.

CALIDORE:

J'ai suivi l'ordre de Pseudole qui m'a dit de lui amener un homme ferme & de bonne volonté.

CHARIN:

Tu observe tres bien son intention : car effectivement tu lui amene un ami plein de courage, & de bien veillance pour toi. Mais ce
Pseu-

Pseudole m'est nouveau¹ ; je ne le conois point.

C A L I D O R E :

C'est un des plus jolis hommes² qu'il y ait : c'est l'auteur & l'inventeur de tout : il m'a promis d'exécuter ce que je t'ai dit.

P S E U D O L E :

Je veux aborder mon homme par de grans mots³, par des paroles magnifiques.

C A L I D O R E :

Qui parle ici si magnifiquement ?

P S E U D O L E :

Triomphe ! joie ! transport ! Je vous prie, ô Roi ! O vous qui dominez sur Pseudole, C'est à vous que je vais causer une triple joie, une joie trois fois triple ; produite par trois moïens & par trois adresses ; trois fois acquise de trois : je vous l'apporte dans ce petit écrit sellé par la malice, par la fourberie, & par l'imposture.

C A L I D O R E :

Voilà l'homme que tu ne conoissois point.

C H A R I N :

Comment ! le Boursou entend bien la declamation tragique⁴ ?

C A -

¹ *Novus mihi est* : il m'est nouveau. Charin dit que Pseudole lui est nouveau, parcequ'il ne le conoit ni de nom, ni de visage.

² *Nimium est mortalis Graphicus* : heurète mihi est : c'est un trop joli homme : c'est lui qui travaille pour moi. *Mortalis Graphicus*, un mortel aussi beau que s'il étoit fait à peindre, ce qui se rapporte ici à l'esprit.

Heurètes, mot Grec qui signifie inventeur.

³ *Magnifice hominem compellabo* : je vais l'aborder magnifiquement : c'est à dire avec des paroles pleines de respect : non seulement comme un esclave doit parler à son Maître ; mais comme un sujet doit aborder son Roi.

⁴ *Io, Io !* Interjection pour exprimer un transport de

CALIDORE:

Va aussi au devant de lui¹, comme il vient au devant de toi.

PSEUDOLE:

Avancez hardiment le bras, pour me saluer.

CALIDORE:

Dis moi, Pseudole: est-ce l'esperance, ou le salut, lui même² que je salue en toi?

PSEU-

de joie. On s'en servoît ordinairement dans les acclamations *triomphales*; *jo* triumphe. On l'emploïoit aussi quelquefois dans des occasions de tristesse, & pour marquer la douleur.

Te Tiranne: vous grand Tiran. C'est ainsi que Pseudole apostrophe Calidore, Ton jeune Maître: mais le mot Tiran ne se prend pas ici dans sa mauvaise & odieuse signification: il signifie simplement Roi, ou celui qu'on regarde comme tel.

Ter trina. Je cherche celui à qui il est arrivé une joie trois fois triplement triple. Comme s'il disoit: non seulement triple; mais trois fois triple; & encore une fois, non seulement trois fois triplement triple: mais en sorte que chaque membre de ce nombre soit encore *surtriplé* trois fois; ce qu'il dit, pour insinuer que la joie doit être sans

mesure, & qu'on ne sauroit la pousser trop loin.

Tribus modis: en trois manieres, ou par un moyen qui en vaut trois. *Savoir*: Ballion, Simon, & le Gendarme étant trompez à la fois; étant pris d'un seul coup de filer.

Artibus tribus: par trois artifices: On a joué Harpagon: la lettre & la marque sont interceptées: & Singe prendra la place, du valet Macedonien; il le supplantera.

De tribus, de trois: Harpagon, Ballion, le Guernier.

¹ *Vt paratra goediat*! mot forgé pour dire voyez comment il fait le fier! Comment il fait bien imiter l'enslure *Coturnique*; comment il prend bien les airs de la Tragedie.

² *Confer gradum contra*: c'est à dire: *marchez à sa rencontre*.

Porrage ad salutem brale Pseudole. E chinm.

94 LE PSEUDOLE;
PSEUDOLE:

L'un & l'autre.

CALIDORE:

Cela étant: Seigneur *l'un & l'autre*, je vous salue. Mais qu'a-t-on fait?

PSEUDOLE:

Que craignez vous?

CALIDORE:

J'ai apporté celui-ci.

PSEUDOLE:

Quoi? vous l'avez apporté?

CALIDORE:

Je l'ai amené, voulois-je dire.

PSEUDOLE:

Qui est il?

CALIDORE:

Il s'appelle Charin.

PSEUDOLE:

Courage! Ce nom-là vient du mot *Grâce*: j'en tire un bon augure.

CHARIN:

Pourquoi ne m'ordonne tu point hardiment quoi que ce soit de ce qu'il faut faire?

PSEUDOLE:

Voilà déjà la *Grace* de votre beau nom. Je vous remercie; Seigneur Charin; je ne veux pas que nous vous incommodions.

CHARIN:

Vous autres m'incommoder? C'est bien ce que tu me dis-la qui m'incommode.

PSEU-

chium: avancez le bras pour le salut: c'est à dire, saluez moi. Ou bien: avancez la main & le bras vers-

celui qui est votre salut: car Pseudole se regarde comme le sauveur de son jeune Maître.

ACTE II. SCENE IV. 95

PSEUDOLE:

Puisque cela est, demeurez donc ici.

CHARIN:

De quoi s'agit-il?

PSEUDOLE:

Je viens d'intercepter cette lettre-ci avec une marque.

CHARIN:

Une marque! quelle marque?

PSEUDOLE:

Qu'on vient d'apporter de la part du Soldat: j'ai trompé son Valet qui en étoit chargé avec les cinq mines d'argent; & qui sans moi, alloit emmener votre Maitresse, Monsieur mon Maître.

CALIDORE:

Comment as-tu pu faire cela?

PSEUDOLE:

C'est en faveur de cette nombreuse & venerable Assemblée qu'on represente le Spectacle. Ceux qui ont été presens à cet endroit de la Comedie, savent comment la chose s'est passée. Pour vous deux Messieurs, je vous la conterai une autre fois.

CALIDORE:

Que faisons nous à present? en quoi avançons nous?

PSEUDOLE:

Vous embrasserez aujourd'hui votre Maitresse; & votre Maitresse libre.

CALIDORE:

Moi?

E 2 PSEU-

PSEUDOLE:

Vous même.

CALIDORE:

Encore une fois moi ?

PSEUDOLE:

Encore une fois vous même; si cette tête-là est vivante, s'entend. Mais à condition que vous me trouverez promptement un homme.

CALIDORE:

De quelle tournure ?

PSEUDOLE:

Mechant, rusé, habile, qui, des qu'il aura compris une fois le commencement d'une chose, soit capable de la poursuivre; & de la finir par lui même: mais, sur tout, qui ne soit pas venu souvent ici¹.

CHARIN:

Qu'il soit libre ou Esclave: cela ne fait il rien ?

PSEUDOLE:

Bien loin de le vouloir libre, je l'aime beaucoup mieux Esclave.

CHARIN:

Je croi avoir ton vrai fait: c'est un homme aussi peu scrupuleux en probité, qu'il est plein de finesse: c'est Cariste, mon Pere, qui nous l'envoie. Il² n'est point encore sorti du logis; & il n'étoit jamais venu à Athènes avant son arrivée qui fut hier.

PSEU-

¹ *Spem ne an salutem te salutem ?* c'est à dire: dois-je te saluer comme le salut même ou seulement comme

l'esperance du salut ? Notre comique joue à son ordinaire sur le mot *salutem*.

² *Non hic usitatus*: point usité

ACTE II. SCENE IV. 97

P S E U D O L E :

Vous me faites grand plaisir, Monsieur; & vous m'êtes en cela d'un grand secours. Mais ce n'est pas le tout. Il faut que je trouve à emprunter cinq mines d'argent; je les rendrai dès aujourd'hui: mon vieux Maître m'en doit déjà une.

C H A R I N :

Je les fournirai : n'en cherche point autre part.

P S E U D O L E :

O l'homme, envoié ici tout exprès par la Déesse *Opportunité* ! J'ai aussi besoin d'une Casaque de Guerre, d'une Epée, & d'un Chapeau.

C H A R I N :

Je puis prêter tout cela du mien.

P S E U D O L E :

Dieux Immortels ! ce n'est pas ici un Charin, c'est l'Abondance. Mais cet Esclave qui est venu ici de la part de Monsieur votre Pere, a-t-il un peu de discretion ?

C H A R I N :

Il en a toujours fait voir depuis son enfance.

P S E U D O L E :

Il est à propos, pour la bienfaisance, que notre homme ait une tunique avec des manches. Mais, a-t-il un peu de vinaigre dans le cœur ?

E 3 CHA-

usité ici : c'est à dire qui ne soit pas venu souvent dans ce quartier-ci; qui y soit inconnu.

¹ *Manuleatam*, pour *manicatum*, avec des manches. Or une tunique avec des manches étoit un habit de femmes. Cela fait conjecturer

C H A R I N :

Je vous en répons , & de très fort.

P S E U D O L E :

Mais s'il est neceffaire qu'il tire du même Magasin , de l'huile & de la douceur , n'en manque-t-il pas non plus ?

C H A R I N :

S'il a de la douceur ! demande tu cela ? Il en a pour contenter tous les goûts : de la *Murrhine*¹ , du *Passe* , du *Defrute* , de la *Meline* enfin , des vins *Mixtionnez* ou cuits , des Liqueurs de toutes les façons ; il a auffi toutes les espèces de miel qu'on peut fouhaïter. Et même , il avoit commencé autrefois à lever Cabaret² dans son cœur.

P S E U D O L E :

Bon ! allons donc ! courage ! vous vous moquez , Seigneur Charin , fort joliment de ma badinerie³. Mais quel nom donnerai-je à cet Esclave ?

CHA-

Entrer au Delfinaire , que Pseudole veut marquer par là que l'Esclave de Charin , doit avoir autant de malice qu'une femme,

Aceti : de vinaigre. C'est à dire ; de pointe d'esprit , de genie & de penetration.

¹ *Murrhinam* : du Négar. Varron dit que les vieilles femmes , & celles qui commençoient à devenir sur l'âge , buvoient de certaines liqueurs que suivant l'opinion de quelques-uns , Plaute reünit toutes sous le nom de *Murrhina*.

Passum : vin fait de raisins , demi rotis au Soleil avant d'être foulez.

Defrutum , du vin cuit , autrement du raisiné ; *Melinam* ; liqueur faite avec du miel.

² *Quin in corde instruere quondam cœpit Thermopolium* : & même il avoit commencé autrefois à tenir Cabaret dans son cœur. *Thermopolium* étoit une espèce de Cabaret où on vendoit des liqueurs agreables , & qui se buvoient chaudes.

³ *Me meo ludo Lamberas* :

vous

ACTE II. SCENE IV. 29

CHARIN:

Apelle Singe.

PSEUDOLE:

Sait il agir dans une mauvaise affaire?

CHARIN:

Il est en cela plus vite & plus rapide qu'un tourbillon.

PSEUDOLE:

Est il un peu subtil & chicaneur?

CHARIN:

Il dispute très souvent pour defendre & soutenir ses crimes.

PSEUDOLE:

Mais quand il est pris sur le fait; & qu'il est manifestement convaincu?

CHARIN:

Il echape alors comme une anguille.

PSEUDOLE:

Cet homme là est il un peu intelligent & entendu?

CHARIN:

Une Ordonnance du Peuple ne l'est pas d'avantage.

PSEUDOLE:

Suivant le temoignage que vous en rendez, il doit avoir de la Penetration.

CHARIN:

Non seulement: mais, afin que tu le sache,

E 4

vous me battez de mon propre badinage. Festus: *Lambere* signifie, fendre, ecorcher, déchirer. Pseudole dit donc qu'on le bat, qu'on

le châtie de sa propre plaisanterie, ou de sa propre discipline, par ce qu'on lui rend sottise pour sottise, raillerie pour raillerie.

che, des qu'il t'aura regardé fixement entre deux yeux, il te dira de foi même, en quoi tu as besoin de lui. Mais à quoi l'emploieras tu?

P S E U D O L E :

Je vais vous l'apprendre : quand je l'aurai mis en equipage convenable, je pretens faire de lui un Valet supposé du Soldat : il portera au Maquereau la marque, avec les cinq Mines d'Argent; & il fera sortir la Belle du *Bordel* où elle est dans l'Esclavage. Oh ça! vous savez à present le nœu de la Comedie. Au reste, je l'instruirai exactement de la maniere dont il doit executer toutes choses.

C A L I D O R E :

Que faisons nous donc ici plus long tems, plantez ainsi sur nos jambes ?

P S E U D O L E :

Allez promptement mettre vôte homme en habit conforme à son rôle & à sa commission; & vous me l'amenez chez le Banquier Eschin. Mais, il n'y a pas un moment à perdre.

C H A R I N :

Nous y ferons avant toi.

P S E U D O L E :

Allez donc au plutôt. Toute l'incertitude, tous les doutes, toutes les difficultez dont mon esprit étoit rempli & agité auparavant, tout cela s'est dissipé. Je voi clair dans mon affaire : plus de nuages, plus de crainte, plus d'inquietude; une pure & vive lumiere me luit dans la tête : enfin, je suis comme sur de mon fait; & j'ai le cœur ouvert.

Je

ACTE II. SCENE IV. 101

Je menerai tous mes Ordres, toutes mes Troupes sous mes Drapeaux, le vol des Oiseaux m'étant favorable¹; aiant l'Augure certain, & tel que je puis le souhaiter. J'ai tout sujet d'espérer que je pourrai defaire & renverser mes Ennemis.

A present, je m'en vais sur la Grande Place: là, je chargerai Monsieur Singe de mes instructions: je lui specifiai toutes les circonstances de son Personnage, afin qu'il ne bronche point²; & qu'il conduise prudemment cette fourberie-là. Je vais donc travailler à faire prendre maintenant la Forteresse du Maquereau.

¹ *Avi sinistra: l'oiseau volant à gauche: c'étoit le bon Augure.*

Auspicio liquido, pour fausto, heureux: car les auspices étoient censés favorables; ou plutôt certainement bons, quand on les prenoit pendant un tems clair & serein.

² *Ne quid titubet*; qu'il ne varie en rien, c'est à dire; de peur que la langue lui

fourchant; se coupant dans ses paroles; enfin, de peur que ne se soutenant point dans son Rôle, le Maquereau ne s'aperçoive de l'imposture. Horace:

Vade, vade: cave ne titubet, mandata que frangas: Va, Adieu: prens garde que tu ne bronche, de peur de gâter ta commission, & de rendre inutiles les ordres dont tu es chargé.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

UN GARÇON.

UN GARÇON:

Certainement, quand les Dieux veulent
E s qu'un

qu'un jeune homme entre au service d'un Maquereau , ils le destinent à une fâcheuse & pénible condition , principalement s'ils y ajoutent la turpitude. C'est ce que j'éprouve à présent en ma propre personne. Oui : telle est cette abominable servitude dans laquelle mon cruel sort m'a fait tomber : j'y souffre toute sorte de misères , grandes & petites : j'ai le malheur de ne pouvoir trouver un Amant qui m'aime assez pour me mettre un peu à mon aise.

Or , c'est aujourd'hui la Naissance de ce Maquereau. Il a menacé depuis le plus petit jusqu'au plus grand , que , si quel-cun manquoit à lui envoyer aujourd'hui un présent , il le feroit perir demain par les plus grans tourmens. Maintenant , j'en jure par le bon Hercule ! je ne sai ce que je ferai sûrement , il ne m'est pas possible de me conformer à ceux qui , parce qu'ils en ont le moyen , ont coutume de faire des offrandes à cette vilaine & barbare Idole. Cependant , si je n'envoie aujourd'hui un présent au Maquereau , il me faudra boire demain le suc amer du fruit de la fouterie ; je veux dire , passer par les bâtons du Foulon.

Helas ! que je suis encore jeune & foible pour supporter un supplice si terrible ! Par le Temple de Pollux ! C'est ce qui fait que je trem-

Cui mihi potandus fructus est fullonius : il me faudra boire de main du fruit de foulon. Il entend par ce fruit le bâton d'un Artisan qui foule des draps. Car

comme le bâton est d'un grand usage dans ce métier-là , le Garçon craint que Ballion ne frappe sur lui comme sur une pièce d'étoffe.

tremble déjà de peur, malheureux que je suis ! quand je pense à ce Tiran impitoyable. Si quel-cun de mes *Frappeurs* a la main trop pesante, quoi que les *experts* disent, que ces coups de bâton font pousser de grans cris, il me semble, néanmoins, que j'aurai encore assez de force sur moi, pour serrer les dents. Mais il est tems de faire reposer ma voix & ma langue : voici notre bon Maître qui revient au Logis, escorté d'un Cuisinier qu'il amene avec lui.

ACTE TROISIEME.

SCENE SECONDE.

BALLION, LE CUISINIER.

LE GARÇON.

BALLION:

Ceux qui appellent la Place où nous allons Jouër, pour de bon Argent, des Ouvriers *en Gueule*, le Marché des Cuisiniers, ne savent ce qu'ils disent : ce n'est pas le marché des Cuisiniers ; c'est celui des Voleurs. Car si, m'étant engagé par un gros serment, je cherchois un mechant homme, je n'en pourrois pas trouver un pire, que le Cuisinier que j'amene ici avec moi. D'ailleurs, grand Parleur, glorieux, fat, & inutile, tout plein de rien. Je croi même qu'à cause de cela, l'Enfer¹ n'a pas voulu le recevoir dans son

E 6 Em-

¹ *Quia ob eam rem Orcus hunc recipere ad se noluit*

104 L E P S E U D O L E.

Empire pour faire les repas des Morts : car lui seul seroit capable de leur faire à manger selon leur goût, qui est très mauvais.

L E C U I S I N I E R :

Si vous m'estimez un Original conforme au beau Portrait que vous faites-là de ma Personne, pourquoi m'engagiez vous ?

B A L L I O N :

J'y ai été contraint par la dizette des Cuisiniers ; & il falloit bien que je le fisse ; il n'y en avoit point d'autre. Mais pourquoi étois tu assis tout seul, sur la Place, si tu es le plus habile des Cuisiniers ?

L E C U I S I N I E R :

En voici la raison. C'est que l'avarice des hommes m'a rendu le Pire, & le plus mal

luit : & je croi même qu'à cause de cela, on n'a pu voulu l'admettre dans les Enfers, pour faire la Cuisine aux Morts. Le Maquereau entend par-là un Fellin que les Anciens faisoient auprès des Sepultures & des tombeaux : on apelloit ce repas là *Silicernium*, mot composé de *Silere*, se taire ; & *cernere* regarder ; parce que tout le Monde avoit la liberté de voir le Festin, pourvu qu'on gardât le Silence, qu'on ne touchât à rien. C'est ici un trait de Saitre contre un mauvais Cuisinier, parce que les Morts ne peuvent ni approuver, ni blamer ses

fautes. On le nommoit aussi *Cocus nundinalis* ; un Cuisinier de foire : parce qu'on suposoit que travaillant dans ces jours là, pour la menue populace & pour les pauvres, il n'étoit pas besoin d'une grande habileté. Au reste, un Annotateur pretend que le terme *Orcus* signifie ici Pluton, & non pas les Enfers. Je ne vois sur quoi fonder ce raffinement : l'un paroît tout aussi important que l'autre ; & la Cuisine du Roi Pluton est aussi maigre que celle de ses sujets, *Domus exilis Plutonia*.

ACTE III. SCENE II. 105

mal adroit du metier, ce n'a été nullement le defaut de genie, ni de merite.

BALLION:

Comment cela ?

LE CUISINIER:

Je vais vous expliquer la chose. Quand les Gens viennent dans le deſſein de convepir d'abord de prix avec un Cuiſinier, Perſonne ne ſ'aviſe de demander le meilleur & le plus cher : ils engagent plutôt celui qui eſt le moindre, pourvu qu'il ſ'offre, & qu'il ſe donne au meilleur marché. C'eſt pourquoi je ſuis reſté ſeul ſur la Place. Tous ces igno- rans auroient loué leur ſervice pour une drachme : mais pour moi ? on n'auroit ja- mais pû me tirer de ma place, avant de m'avoir mis un ecu d'Or dans la main.

Je ne prépare point un repas comme les Cuiſiniers : ils vous ſervent dans les plats des prairies aſſaiſonnées. Ils rendent leurs Convives comme des Beufs, à force de leur faire manger des Herbes : de plus : ils aſſai- ſonnent ces Herbes avec d'autres Herbes : ils y joignent la Coriandre, le Fenouil, l'Ail, l'Acroche : ils y mêlent l'Oſeille, le Choux, la Bête, la Bête-Rave : ils detrempent tout cela avec une livre de *Laſerpice*, Herbe qui porte le Benjoin, on broie avec toutes ces drogues de la Moutarde ſi mauvaiſe & ſi pi- quante, que ceux qui la pilent pleurent à groſſes larmes, avant de l'avoir ſeulement concaſſée.

C'eſt pour eux que ces Meſſieurs les Cui- ſiniers font cuire le manger : quand ils font leurs ragouts : ce ne ſont pas des aſſaiſonne-

E 7 mens

mens qu'ils y mettent : ce sont des Hibous, des Chauve-souris, des Oiseaux de nuit qui rongent les entrailles des vivans qui sont à table, & qui s'imaginent faire une chère très délicate. C'est pour cela que les hommes meurent si jeunes ; ils amassent dans leur ventre toutes ces diverses espèces d'Herbes ; formidables, non seulement à manger ; mais même à prononcer. Les hommes mangent des herbes dont les bêtes ne veulent point : quelle honte pour le Genre Humain.

B A L L I O N :

Et toi, comment fais tu ? Je m'imagine que les assaisonnemens, dont tu te fers dans tes sauces, ont une vertu divine pour prolonger la vie aux hommes, puisque tu déclames si fort contre tous les ingrediens de tes confreres.

L E C U I S I N I E R :

Vous pouvez assurer cela en toute hardiesse & sûreté : car ceux qui ne mangeront que des mets apprêtez de ma façon, pourront vivre deux cens ans. Quand j'ai mis dans les plats mon *Cicilendre*, ou du *Sipolindre*, ou du *Macide*, qui est une écorce aromatique, ou du *Suncaptide*, ces mêmes plats bouillent aussitôt d'eux mêmes. Ces assaisonnemens là sont pour le Poisson. Car quant à la viande ? Je l'assaisonne avec le *Cicimandre*, ou la *Happalopside*, ou la *Cataractrie*.

B A L L I O N :

Jupiter, & toute la Gent immortelle te confondent avec tes assaisonnemens, & tous les mensonges que tu me debites ?

LE

ACTE III. SCENE II. 107

LE CUISINIER :

Laissez moi , s'il vous plait parler.

BALLION :

Decharge toi vite de tout ce qui te pèse dans ta mauvaise tête ; & va te faire pendre.

LE CUISINIER :

Quand les plats bouillent , je les decouvre tous : cette merveilleuse odeur monte les piez baissés dans le Ciel : & elle embaume , elle parfume tous les jours Jupiter pendant ses repas : fort souvent , même , il ne soupe que de cela.

BALLION :

Tu dis que ton fumet monte , *les piez baissés ?*

LE CUISINIER :

Je me suis imprudemment mepris.

BALLION :

En quoi ?

LE CUISINIER :

J'ai voulu dire *les mains baissées*.

BALLION :

Quand tu ne fais nulle part la Cuisine ; & que Jupiter , comptant sur cet fumet excellent , n'a rien fait preparer dans la sienne , que mange t-il ce jour-là ?

LE CUISINIER :

Il va se coucher sans souper.

BALLION :

Le Diable t'emporte ! Mais est-ce que je donnerai aujourd'hui un ecu d'Or pour ta fumée ?

LE CUISINIER :

J'avouë que , à la verité , je suis un Cuisinier fort cher : mais je tâche que mon ouvrage

108 L E P S E U D O L E .

vrage paroisse proportionné au prix de mon engagement , & à l'Argent de ce qu'on m'a promis quand je suis venu.

B A L L I O N :

Oui , pour voler.

L E C U I S I N I E R :

Esperez vous trouver un seul Cuisinier qui n'ait pas les grifes d'un Milan , ou les serres d'une Aigle ?

B A L L I O N :

T' imagine tu Cuisinier ? être en certain endroit où on ne te coupera point les ongles avant que tu te mette à preparer le repas ? C'est pourquoi , Garçon , toi qui es mon Domestique , je te commande des à present , & d'avance , que tu te hâte d'ôter & de bien ser-
rer tout ce qui est à nous , meubles , hardes ,
ûtenciles ; enfin , generalement tout ce qui m'appartient. *Item* : je te defens expressement de detourner tes yeux de dessus les yeux du Cuisinier ; par tout où tu le verras regarder ,
regardes y en même tems. S'il va quelque part , ne manque pas de l'accompagner. S'il étend ou avance sa main , avance aussi la tienne precisément à la même longueur : s'il reçoit quelque chose qui soit à lui , tu ne l'empêcheras point : mais si ce qu'on lui presente est de ma Maison , jette vite la main dessus ; & tenant ferme l'autre partie de la chose , garde toi bien de lacher ton morceau. Si le Cuisinier marche , tu marcheras aussi : s'il se tient de bout , tu feras de même : s'il se baisse , il faut te baisser. J'affi-
gnerai aussi des Gardiens , des surveillans particuliers à ces dignes élèves , à ces illu-
stres Marmitons.

L E

LE CUISINIER:

Soïez seulement tranquile, & ne craignez rien.

BALLION:

Aprens moi donc, je te prie, comment je pourrois me tranquiliser, & vivre en repos, quand je t'amene dans ma Maison.

LE CUISINIER:

Parce que, moiennant la vertu de tout ce que vous avalerez de mon assaisonnement, je vous rendrai aujourd'hui comme le bon homme Pelie¹: On dit que Medée, sa bonne Fille le fit bouillir; & que, par la force de ses Drogues & de ses Poisons, elle le fit retourner de la Vieillesse à l'âge d'un jeune homme qui ne fait que sortir de l'enfance; je vous en ferai de même.

BALLION:

Oh, oh! es tu aussi empoisonneur?

LE CUISINIER:

Bien loin de cela: par Pollux! je suis plutôt le conservateur des Hommes.

BAL-

¹ Item ut Medea Peliam co-
cavit senex: de la même
maniere que Medée fit cuire
le vieux pelie. Le docte
Cuisinier ne fait ce qu'il
dit, & fait une mauvaise
faute à son erudition. Il
veut parler d'Eson Pere de
Iason, que Medée rajeunit
par la force de son Art ma-
gique; & il cite le vieux
Pelie que cette fameuse sor-
ciere tua en le faisant bouil-
lir. Ici Plaute, à son or-
dinaire, proportionne, ac-

commodé le discours à la
portée du Personnage, ou
de celui qui parle. Car sou-
vent des Ignorans, qui ne
connoissent rien de l'Histoire
ni de la Fable, écoutant
ceux qui parlent pertinem-
ment, s'avamment de l'un
& de l'autre, s'en foutrent
quelque chose dans la tête,
mais avec si peu d'ordre &
d'arrangement qu'ils confon-
dent les Temps, les Personnes
& les Faits.

BALLION:

Arrête : ça ! combien donnerai-je pour apprendre de toi , à aprêter seulement ce morceau-là ? Que je te conserve & te garde si bien , que tu ne me vole point.

LE CUISINIER:

Si vous vous fiez à moi , vous ne donnerez qu'un écu d'Or : si vous ne voulez pas me croire vous n'en ferez pas quite pour une mine. Mais , ne vous déplaîse , font-ce vos Amis, font-ce vos Ennemis à qui vous donnez aujourd'hui à manger ?

BALLION:

Par Pollux ! ce sont mes Amis.

LE CUISINIER:

Vous feriez beaucoup mieux d'inviter vos Ennemis que vos Amis. Car je servirai à vos Convives un repas si friand , si délicat , & qui irritera tellement l'appetit , qu'aussi tôt que quel-cun d'eux aura goûté de mon assaisonnement , il en sera tellement avide , qu'il se rongera lui même les doigts.

BALLION:

Je te conjure donc au nom de Hercule , que tu fasse une chose : avant de servir tes mets sur la table , goûtes en ; & fais engôûter à tes disciples en Cuisine , afin que vous & eux , vous rongiez vos doigts voleurs.

LE CUISINIER:

Peut-être n'ajoutez vous point foi à ce que je dis.

BALLION:

Ne m'importune point : tu crie déjà trop fort , tu parle trop haut : tu ne me plais pas. Tiens !

ACTE III. SCENE. II. III

Tiens! voici ma Maison: entre; & hâte-toi de faire ta Cuisine.

LE CUISINIER:

Et vous: donnez moi des Convives; & qu'on se mette promptement à table: car le repas se gâte déjà.

BALLION:

Ho, ho! regardez, s'il vous plait, la Race: ce Lêcheur de plats¹, qui est sous la discipline du Cuisinier, est déjà Scelerat. Certainement je ne sai à qui je dois prendre garde le premier; tant il y a de voleurs chez moi, le Brigand est dans le Voisinage.

Mon Voisin, le Pere de Calidore, vient de me prier instamment sur la Place, de me defier de Pseudole son Esclave; & de ne rien croire de ce qu'il me diroit. Il m'a averti que ce Coquin de Valet rode aujourd'hui pour m'enlever la Maitresse de son jeune Maître, s'il pouvoit en venir à bout: Simon m'a dit aussi que Pseudole avoit promis fortement de me tirer Phenice par des ruses bien concertées. Je vais entrer au Logis; & assurément, j'ordonnerai à tous mes Domestiques de se bien tenir sur leurs gardes contre l'Esclave de Calidore; & de ne le croire en quoi que ce soit.

ACTE

¹ *Est coqui Sublingio: le marmiteux du Cuisinier. Sublingio, vient de Sublingere: ce terme-là signifie propre-*

ment celui qui leche les plats & qui les nettoie avec la langue.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

PSEUDOLE, SINGE.

PSEUDOLE:

Si les Dieux Immortels ont jamais voulu aider quelcun: s'ils ont voulu nous sauver Calidore & moi; & faire perir le Maquereau; ça été quand ils ont produit, pour mon secours, un homme aussi fin, aussi rusé, aussi habile que toi.

Mais, qu'est il donc devenu¹, où est il allé? Est ce que je suis fou; & que croiant parler à un autre, je n'ai parlé qu'à moi seul? par Hercule! je croi qu'il s'est moqué de moi; &, parce que j'ai agi ici comme un sot, un scelerat a trompé l'autre. Ce n'est pas là le pire; par Pollux! je suis perdu s'il s'est évadé: car je ne pourrai jamais executer mon dessein. Mais le voici! il me semble voir en lui un pendard endurci aux coups, comme une statuë². Remarquez, je vous prie,

la

¹ *Sed ubi illic est? mai*
cù est il? Il parle de Simie,
ou Singe, l'Esclave de Ca-
rin, lequel valet il croïoit
derriere lui. Mais se tour-
nant pour regarder, & ne le
voïant point, il demande
où il peut être resté en che-
min.

² *Sed eccum! video ver-*

bercam statuam: mais le
voici! je le voi cet endurci,
cet insensible aux coups. Car
statuam, c'est un homme
est devenu en quelque ma-
niere, invulnérable au foïet,
à force d'avoir été foïeté;
& sur qui les coups ne font
non plus d'impression, que
si on frapoit sur une statuë.

ACTE IV. SCENE I. 113

la fierté de sa démarche : peut on voir une allure plus superbe ? Ah ! par Hercule , mes yeux te cherchoient de tous côtez : je tremblois que tu ne te fusse évadé.

S I N G E :

Il étoit de mon devoir que je te quitasse , je l'avoué.

P S E U D O L E :

Où t'étois tu donc arrêté ?

S I N G E :

Où l'envie m'en a pris ; où il m'a plu.

P S E U D O L E :

C'est de quoi je suis bien persuadé.

S I N G E :

Pourquoi donc me demande tu ce que tu fais ?

P S E U D O L E :

Mais j'ai envie de te bien instruire de cette affaire-là.

S I N G E :

Celui qui a besoin d'instruction ne doit pas s'ingérer de m'instruire.

P S E U D O L E :

Mais enfin tu me traite avec trop de hauteur : fais tu que cela va jusqu'au mépris ?

S I N G E :

Si je te parlois autrement , je remplirois mal mon Personnage de Soldat.

P S E U D O L E :

Je souhaite que ce qui est commencé puisse se finir.

S I N G E :

Vois tu que je fasse autre chose ?

P S E U D O L E :

Va donc vite.

SIN-

SINGE:

Non : il me plaît d'aller lentement.

PSEUDOLE:

L'occasion ne sauroit être plus belle : pendant que le Goujat dort ¹, il ne tient qu'à toi de te montrer le premier au Maquereau ; & c'est uniquement où je vîse.

SINGE:

Pourquoi vas tu si vîte ? doucement : ne crains rien. Plût aussi bien à Jupiter , que cet homme-là fût ici devant moi ; Car qui que ce soit qui soit venu de la part du Soldat , par le Temple de Pollux ! il ne fera pas plus le vrai Harpax ² que moi. Que cela ne t'alarme point ! je vais t'eclaircir la chose. Je donnerai par mes ruses & par mes impostures , une telle épouvante à ce Soldat étranger , qu'il niera qu'il est soi-même ³ ; & croira que c'est moi qui suis ce qu'il est.

PSEUDOLE:

Comment cela se peut-il ?

SIN-

¹ *Dum ille dormit : pendant que celui-là dort.* On conçoit aisément qu'il entend Harpagon , le Valet du Guerrier.

² *Potior Harpax :* c'est à dire : je me vante d'empêcher que le vrai Harpax soit plus Harpax que moi ; & qu'on puisse nous distinguer l'un de l'autre , par rapport à la commission du Soldat. C'est Simie , & par

consequent un Imposteur qui dit cela.

³ *Ipse sese ut neget :* comme s'il disoit : je jouirai mon rôle si parfaitement que j'obligerai Harpax à confesser, malgré lui , qu'il n'est point Harpax ; mais que c'est moi qui le suis ; & qu'il me reconnoît sincèrement pour tel. Autre vanterie outrée d'un Maître fourbe.

Occi-

ACTE IV. SCENE I. 115

S I N G E :

Tu me fais mourir ¹ quand tu demande
cela.

P S E U D O L E :

O l'agréable homme ! Jupiter te conserve
pour moi , par les finesſſes & par les men-
ſonges !

S I N G E :

Ou plutôt , qu'il me conserve pour moi
même ! Mais regarde un peu : cet habit-là
me convient il aſſez ?

P S E U D O L E :

Il te va parfaitement bien.

S I N G E :

A la bonne heure.

P S E U D O L E :

Que les Dieux Immortels , par leur bon-
té , te donnent autant de biens que tu en sou-
haite : car ſi je diſois , autant que tu en es di-
gne , & que tu en merite ; je prierois ces bon-
nes Divinitez de te donner moins que rien.
Je ne ſache pas avoir jamais rien vû de plus
mechant ni de plus Scelerat que cet hom-
me-là.

S I N G E :

Eſt-ce de moi que tu fais cet eloge magni-
fique ?

P S E U D O L E :

Je me tais. Mais moi : quels dons t'of-
frirai-

¹ *Occidit me : tu me tuë | ſuis lui & rebuté de ta de-
par ton importunité ; tant je | ſiance & de tes avis.*

116 LE PSEUDOLE.

frirai-je? quels presens te ferai-je? si tu conduis sagement ¹ & heureusement cette barque-là.

S I N G E:

Peux tu encore te taire? Celui qui avertit de cette chose-là dont la Personne avertie se souvient fort bien, d'un cœur pénétré de reconnoissance, il en fait un cœur ingrat. Je possède tout mon rôle: tout est renfermé dans mon esprit: j'ai dressé habilement toutes mes ruses.

P S E U D O L E:

Voilà un homme sage, & d'une grande conduite.

S I N G E:

Ce n'est ni lui, ni moi.

P S E U D O L E:

Sur tout: garde toi bien de hésiter.

S I N G E:

Te tairas tu?

P S E U D O L E:

Les Dieux veuillent aussi bien m'aimer & m'être favorables!

S I N G E:

Ils n'en feront rien: tu vas avancer de purs mensonges.

P S E U-

¹ *Si hanc rem sobria accurassis: si tu apporte à cette affaire-là tout le soin nécessaire, toute la prudence requise. Le terme sobrie convient à tout ce qui se fait*

avec beaucoup de diligence, de sagesse & de conduite. Car dit gravement notre Delfinaire, la Sobriété est la compagne inséparable de la prudence.

² *Pal-*

PSEUDOLE:

O Singe! que je t'aime, que je te crains,
& que je t'estime, à cause de ta perfidie?

SINGE:

J'ai appris à donner aux autres ces loüanges
si douces & si flatueuses : tu ne saurois me
prendre ni m'attraper par l'adulation !

PSEUDOLE:

Oh que je te recevrai bien ! que je te fe-
rai bonne chere ! que je te regalerai splendi-
dement , quand tu auras accompli ta com-
mission , quand tu auras fini glorieusement
cette bonne oeuvre-là.

SINGE:

Ha ha he!

PSEUDOLE:

Je te ferai manger les Viandes les plus ex-
quises , les mets les plus delicats : je te fe-
rai boire d'un Vin des plus delicieux : tu au-
ras des onguents & des parfums ; & toute
sorte de Friandises parmi les verres & pour
exciter à la bouteille. Une jolie Femme
viendra aussi dans ce même endroit , qui
t'accablera de baisers.

SINGE:

Tu me regale-là bien agreablement ; on
ne peut pas faire une meilleure, ni plus ma-
gnifique reception,

F 2 PSEU-

* *Palpurn obtrudere*: *Pal-
pum* ; c'est tromper par ar-
tifice, & sous un beau sem-
blant d'amitié. De là, *pal-
pari*, *flater*; & *palpones*, les
flatteurs. Or la signification
propre & litterale du terme

Palpus, c'est l'action d'un
Palfrenier, ou de quelque
autre, qui, voulant monter
un cheval d'ficile, tâché de
l'adoucir en le flatant de la
bouche & de la main.

PSEUDOLE:

Bien plus : si tu achève l'entreprise , jete tiendrai si bien parole , que tu seras obligé d'avouër que je fais encore plus que je n'ai promis.

SINGE:

Si je ne viens pas à bout de la chose , mets moi à la torture ; tourmente moi ; fais à mon égard le metier de boureau. Mais hâte toi de me mōntrer la Maison du Maquereau.

PSEUDOLE:

A la troisieme porte.

SINGE:

St. , tais toi : On ouvre.

PSEUDOLE:

C'est , je croi , que le Logis baille , parce qu'il a grand mal au cœur.

SINGE:

Pourquoi ?

PSEUDOLE:

Par Pollux ! c'est qu'il vomit le Maquereau lui même.

SINGE:

Cet homme-là ?

PSEUDOLE:

En propre Personne.

SINGE:

Voila une mauvaise marchandise.

PSEUDOLE:

Regarde le donc si tu veux : il ne marche pas droit , non : il va de travers , comme le Cancre.

ACTE

ACTE QUATRIEME.

SCENE SECONDE.

BALLION, PSEUDOLE, SINGE.

BALLION:

Il me semble que mon Cuisinier n'a pas si mauvaise conscience que je pensois : car il n'a encore volé qu'une tasse & un hanap.

PSEUDOLE:

Allons donc, Camarade! le tems & l'occasion nous invitent : On diroit qu'il n'est forté que pour te faire entrer en action.

SINGE:

Je suis de ton sentiment.

PSEUDOLE:

Ouvre toi le chemin de l'imposture : je serai ici aux aguets pour te soutenir en cas de besoin.

SINGE:

Je me souviens tres bien du nombre: Voici la sixieme petite Ruë, la plus proche de la Porte : il m'avoit dit d'entrer dans cette ruelle-là : mais je ne fai que fort incertainement quel quantieme Logis il ma dit que c'étoit.

BALLION:

Qui est cet homme-là vêtu à la guerrière?

F 3 re?

Quis hic homo chlamidatus est. Peregrina facies videtur hominis : qui est cet homme là avec sa Casaque? Il pa-

roit à son visage qu'il est étranger. La Casaque étoit un habit dont les Militaires & les Voyageurs se servoient.

cca.

120 L E P S E U D O L E.

re? d'où vient il? qui cherche-t-il? son visage paroît étranger & inconnu.

S I N G E:

Mais voici quel-cun qui me levera mon doute, & qui m'indiquera sûrement celui avec qui j'ai à faire.

B A L L I O N:

Il vient droit à moi. D'où pourroit être ce Personnage-là?

S I N G E:

Hola, ho! vous qui êtes-là *planté* sur vos piez, avec votre barbe de Bouc¹, répondez à ce que je vous demande.

B A L L I O N:

Quoi! est-ce qu'auparavant tu ne me donne pas le salut?

S I N G E:

Je n'ai aucun salut à vous donner.

B A L L I O N:

Par Pollux! tu en recevras autant de ma part.

P S E U D O L E:

Ils ne débutent pas mal l'un & l'autre: & des

egalement: comme ce vêtement étoit plus court & plus étroit que le Manteau, il étoit aussi moins incommode soit pour combattre, soit pour marcher.

Peregrina facies: face étrangère. Les Etrangers ont presque toujours le visage différent des naturels du Pays: parce que comme ils habitent sous un autre Ciel &

sous un autre Soleil, ils ont un teint & une Couleur qui les distinguent. On les reconnoit aussi aux cheveux & à la barbe.

¹ *Hirquina barba: une barbe de Bouc:* c'est à dire longue. On nommoit l'Empereur Julien, *Capella*, la Chèvre parce qu'il portoit une longue barbe.

des le commencement , tous deux ont raison.

S I N G E :

Conoissez vous quel-cun dans cette petite Ruë ? je vous le demande.

B A L L I O N :

J'y conois moi même.

S I N G E :

Peu de Gens font ce que vous dites. Je suis assuré que de cette foule d'hommes qui s'assemblent sur la Grande Place , de dix voire de cent , à peine s'en trouveroit il un qui ait la conoissance de soi même.

P S E U D O L E :

Je sui sauvé : il Philosophe & disputé déjà.

S I N G E :

L'homme que je cherche ici , ne vaut rien : il se moque des lois , & les viole sans scrupule : c'est un impie , un parjure , & un Scelerat.

B A L L I O N :

C'est moi qu'il cherche : car ce sont-là les epitètes , les surnoms & les titres dont on m'honore dans le Monde , & sous lesquels je suis bien connu. Mais il faut voir s'il me nommera. Comment s'appelle cet homme-là dont tu viens de tracer une si belle ebauche ?

S I N G E :

Son nom est Ballion , Maquereau de son metier.

B A L L I O N :

L'ai-je deviné ? Jeune-homme , c'est moi que tu demande.

S I N G E :

Vous êtes Ballion ?

B A L L I O N :

C'est moi-même, te dis-je, en corps & en ame.

S I N G E :

Comment ce *perceur* de murailles est vêtû ?

B A L L I O N :

Je croi que si je te rencontrois la nuit, il ne te prendroit pas envie de me toucher.

S I N G E :

Mon Maître m'a ordonné de vous faire bien ses complimens, & de vous saluer beaucoup de sa part. Il m'a commandé aussi de vous apporter cette Lettre ; & de vous la rendre en main propre : recevez-là, s'il vous plaît ; afin que j'en sois dechargé.

B A L L I O N :

Qui est celui qui t'a fait ce commandement-là ?

P. S. E U D O L E :

Au secours ! on m'assasine, on m'egorge. Voila mon homme resté tout au beau milieu du boubier : ! il ignore le nom du Soldat. Ainsi l'affaire est accrochée ; pourvu que nous ne soions point échoüez, & brisez tout à fait.

B A L

¹ *Perforator*. C'est la même chose que *effractor*, des gens qui rompent les portes, & les serrures ; *Vesticularii*, des Coquins qui enfoncent & qui brisent avec des leviers, pour voler ; enfin, des voleurs de nuit.

² *In medio luto est* : la veila tout au beau milieu de la boue. Allegorie prise des mauvais chemins où un Voyageur se trouve quelque fois tellement embourbé qu'il ne sauroit ni avancer ni reculer.

³ *Cognosce*

ACTE IV. SCENE II. 123

BALLION:

Dis donc : qui est celui qui m'écrit ?

SINGE:

Vous devez le reconoitre à son Portrait.
Mais plutôt vous même , dites le nom de
mon Maître : je serai convaincu par-là que
vous êtes le vrai Ballion.

BALLION:

Donne moi la Lettre.

SINGE:

Tenez , prenez-là ; & conoissez le Ca-
chet¹.

BALLION:

Oh , oh ! c'est Polimacheroplacide : oui,
c'est lui tout pur² ; ce n'en fût jamais d'au-
tre : je le conois. Holà!

SINGE:

Cela est vrai : mon Maître s'appelle Poli-
macheroplacide ; Vous ne vous trompez
point ; car c'est son nom. Mais moi ? je
suis sur à present d'avoir bien adressé la
Lettre puisque vous avez prononcé si ai-
sement , si naturellement , le long & terrible
nom de Polimacheroplacide.

F S. BAL-

¹ *Cognosce Signum* : re-
conoissez le Cachet. La
Lettre étant écrite & pliée ,
on la lioit avec du Lin : &
celui qui avoit écrit , impré-
moit son Cachet où ordi-
nairement son portrait étoit
représenté.

² *Purus purus est ipse* :
c'est lui même. Festus : *pu-
rum pro puro dicebant* : unde

putata vites , quod cum id,
quod impedimento erat , de-
cisum est , remaneant *pura* :
on se servoit du terme *pu-
rum* , pour signifier *Pur*.
D'où vient *Putata vites* les
vignes taillées : à cause que
quand on en a ôté , coupé
tout le superflu , elles sont
pures ; elles ont toute leur
force & toute leur fécondité

¹ Ma-

B A L L I O N :

Mais que fait il lui ?

S I N G E :

Par le Temple de Pollux ! il fait ce que doit faire un brave , un vaillant , un intrepide , un invincible Guerrier. Mais lisez promptement la Lettre , je vous en prie : la chose l'exige ainsi. Recevez aussi tout à l'heure votre Argent ; & ne differez point à me livrer la Demoiselle ; il me la faut incessamment : car il est absolument nécessaire que je sois aujourd'hui à Sicione ; ou je n'ai qu'à me refoudre à mourir demain ; tant le Maître que je sers , est imperieux & violent.

B A L L I O N :

Je le fai : tu dis cela à des Gens qui connoissent l'homme.

S I N G E :

Lisez donc la Lettre au plutôt ; & voiez ce que elle *chante*.

B A L L I O N :

Je le ferai des que tu auras jugé à propos de te taire. Le Guerrier Polimacheroplacide envoie à son Maquereau une Lettre écrite de sa propre main & Cachetée du Portrait, comme nous convînmes il y a quelque tems.

S I N G E :

Il y a une marque dans la Lettre.

B A L L I O N :

Je la voi ; & je reconois le Cachet. Mais a-t-il coutume , en écrivant , de n'envoier aucun salut ; de ne rien mettre d'obligeant au haut de sa Lettre ?

SIN-

ACTE IV. SCENE II. 125

S I N G E :

Telle est la discipline Militaire, Seigneur Ballion ; tel est l'usage des Guerriers : ils envoient, non de la plume, mais de la main¹, je veux dire de l'épée, le salut à leurs Amis ; & c'est de la même manière qu'ils envoient la perte & le malheur à leurs Ennemis. Mais continuez , comme vous avez commencé , à voir le continu de la Lettre.

B A L L I O N :

Ecoute seulement , si tu peux. Harpax, qui va te trouver est mon Goujat. Es tu ce Harpax !

S I N G E :

Je le suis ; & , assurément Harpax lui-même en Chair & en Os.

B A L L I O N :

Mon intention est que l'Argent soit reçu du Porteur de la Lettre à qui je l'ai confié ; & qu'on envoie la Femme sous la conduite de cet Express. Il est juste de saluer par écrit ceux qui le méritent : si donc je vous jugeois digne de salut ; je n'aurois pas manqué de vous en envoyer un.

S I N G E :

He bien ! comment prétendez vous faire à présent ?

F 6 B A L-

¹ *Manu salutem mittunt :*
ils envoient un manusalut. *Manu salutem* donc ;
c'est à dire : le salut , non
par écrit ; mais de la main ;

non avec la plume ; mais avec l'épée. Ce qui fait un assez brave Galimatias en Rodomontade.

Ober-

126 LE PSEUDOLE.

BALLION:

Je pretens que tu me donne les cinq Mines ; & que tu emmene la belle Esclave.

SINGE:

Qui de nous deux tardera d'avantage?

BALLION:

Suis moi donc là dedans.

SINGE:

Très volontiers.

ACTE QUATRIEME.

SCENE TROISIEME:

PSEUDOLE.

PSEUDOLE:

Par le Temple de Pollux ! je ne sache point avoir jamais vû un homme plus rempli de malice, de finesse & de mauvaise foi, que ce Singe-là. Je crains beaucoup, je tremble de peur, que cet homme-là n'exerce contre moi la même sceleratesse qu'il met en œuvre contre ce malheureux Maquereau : je crains que s'il reüssit, il ne tourne ses Cornes.¹ contre ma figure, à la pre-

¹ *Obdurtat cornua: il ne tourne ses cornes contre moi. C'est à dire: qu'il ne m'entreprene; & que tout fourbe, tout Scelerat que je sois, il ne me renverse. Apulée: super est. ea pars Epistola.*

qua similiter pro me scripta, in memet ipsum vertit cornua: il reste la partie de la Lettre, qui ayant été aussi écrite en ma faveur, a tourné ses cornes contre moi même.

ACTE IV. SCENE III. 127

premiere occasion, étant aussi mechant qu'il est. Et certainement j'en serois bien fâché: car je l'aime, & je lui veux du bien.

Je suis maintenant tourmenté d'une inquietude violente; & cela pour trois raisons. La premiere & la principale, je crains que mon Associé ne m'abandonne; & que, comme un lache transfuge, il ne passe du côté de l'Ennemi. En second lieu j'ai peur que mon vieux Maître ne revienne de la place pendant qu'on fait le coup; & qu'ainsi, après la capture de la proie, les voleurs ne soient pris aussi. Enfin, je crains que le vrai Harpax ne revienne, avant que le Harpax supposé n'ait emmené la femme.

Par Hercule! je suis perdu: ils tardent trop à sortir. Mon pauvre cœur, aiant empaqueté tout son petit butin, n'attend qu'une chose pour s'exiler de ma poitrine: c'est de voir que Singe paroisse sans Phenice. Ah! je suis victorieux; je triomphe de toute la precaution de mes surveillans.

F 7. ACTE

¹ *Cor, colligatis vasis, expellat meum*: mon cœur attend avec la dernière impatience. C'est une métaphore prise du Genre Militaire, où les Soldats, sur le point de prendre la fuite, ou de changer de Camp, empaquetent tout ce qu'ils doivent emporter. Pseudole dit

cela pour marquer la grande inquietude où il est de ce que Singe demeure si longtemps chez le Maquereau, & de ce qu'il ne paroît point avec la Belle. Les Anciens disoient aussi *convasare* pour signifier assembler, lier plusieurs choses; faire de petits paquets.

128 LE PSEUDOLE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE QUATRIEME.

SINGE, PSEUDOLE.

SINGE:

Ne pleurez point , belle Phenice : vous ne savez pas comment la chose va. Mais je vais faire en sorte que vous l'apreniez bien tôt, étant bien contente, & à une bonnetable. Je ne vous mene pas à ce mangeur de Gens ¹, à ce Soldat Macedonien qui est à present la cause de vos larmes. Je vous conduis à l'homme du Monde à qui vous souhaitez le plus passionnement appartenir, à votre cher Calidore; & je vais bientôt vous le faire embrasser.

PSEUDOLE:

Pourquoi , je te prie , as tu été si long-tems chez le Maquereau ? mon cœur s'est tout emouffé à force de heurter contre ma poitrine : combien de coups il s'est donné dans l'impatience de ce que tu tardois tant.

SINGE:

Tu as trouvé-là une occasion, Maraudeur, par tes interrogations , pour me faire tomber dans les Pieges des Ennemis ². Pourquoi n'a-

¹ *Ad dentatum virum :*
à un Mari qui a des dents.
C'est à dire à l'Officier Polimacheroplacide. Il l'appelle *dentatum*, qui a des dents ;

parceque les bêtes qui en ont, & qui en ont de longues sont celles qui font le plus de peur.

² *Vbi percenteris infidiis hosti-*

ACTE IV. SCENE IV. 129

n'avançons nous point à grans pas de Soldat ? Pourquoi ne marchons nous point aussi vite que les Troupes, quand elles font vingt mille en cinq heures ?

P S E U D O L E :

Parbleu ! Quoi que tu sois un Scelerat, tu ne laisse pas de donner de bons avis. Allez par ici tout droit, marchons, courons, volons, mes Enfans, au hanap de Triomphe.

hostilibus : c'est à dire ; pendant que je suis en danger de donner dans une embuscade, de tomber entre les mains des Ennemis, tu prens ce tems-là pour m'arrêter & pour m'interroger : tu me demande raison de mon retardement ; & pendant que je m'amuserai à te la conter, le Maquereau ne man-

quera pas de sortir & de nous surprendre.

Gradibus militariis : à pas de Soldat. En été ; sur tout quand il faisoit beau, les troupes faisoient vingt Mille en cinq heures. La chose n'est pas facile à concevoir : je la donne sur la parole du savant Delfinaire.

ACTE QUATRIEME.

SCENE CINQUIEME,

B A L L I O N.

B A L L I O N :

Oh de par tous les Dieux ! j'ai à present l'esprit en repos ; & je n'ai plus rien à craindre, puisque ce Maître Goujat est parti, & qu'il a emmené la Creature. Plût au Destin que Pseudole, ce fourbe achevé, s'il en fût jamais, vint maintenant dans une esperance,

ce, certaine de m'enlever cette jeune Esclave par la subtilité de ses impostures.

Par Hercule ! j'aimerois mieux faire mille faux sermens tout exprès & de sang froid, que de me laisser attraper par lui, ne fût-ce que pour se divertir. A présent, que je vais rire aux dépens de mon homme, si je le trouve. Ma foi ! je me moquerai de lui tout mon sous ; & je lui ferai le *Pié de Nez*, comme il faut. Mais je ne doute point qu'il ne soit déjà un des habitans du Moulin, comme on en est en effet convenu. A l'heure qu'il est, je souhaiterois que Simon, son Maître, vint au devant de moi, afin que nous pussions nous rejoyir ensemble de cette plaisante aventure.

¹ *Us convenit : comme on en est dementé d'accord. C'est à dire : comme Simon & moi l'avons résolu ensemble.*

ACTE QUATRIEME.

SCENE SIXIEME.

SIMON, BALLION.

SIMON :

Je viens voir ce que mon Ulysse aura fait ; je viens m'informer de ses progrès, & voir s'il a déjà emporté finement le Palladium de la Citadelle *Ballionienne* ¹.

BAL.

² *Tam ne habeat signum : s'il a déjà l'Image. C'est à dire Phenicie. Allegorie prise du fameux, & peut-être imaginaire Siege de Troie, pendant lequel, Ulysse & Diomède.*

ACTE IV. SCENE VI. 131

BALLION:

O trop heureux Simon ! donnez moi vôtre heureuse main.

SIMON:

Qu'est ce qu'il y a ? comment va nôtre affaire ?

BALLION:

Vous n'avez rien à craindre.

SIMON:

Qu'est-ce qu'il y a ? Nôtre homme est il venu te trouver ?

BALLION:

Nullement.

SIMON:

Qu'as tu donc de bon à me dire ?

BALLION:

Les vingt Mines que vous vous êtes engagé sous forme de Convention ², de donner aujourd'hui à vôtre Pseudole, ne courent

mède s'étant glisséz par des égouts dans le Temple de Minerve, enleverent le Palladium: c'étoit la statue de cette Déesse: cet ouvrage miraculeux étoit tombé du Ciel, ou aparemment quel que Dieu l'avoit fabriqué: la destinée, la conservation du Roïaume de Priam en dependoit.

¹ *Venitne homo ? l'homme est il venu ?* il entend Pseudole.

² *Quas inde abs te est stipularus : dont il est convenu avec vous.* Simon avoit promis à Pseudole de lui

donner vingt mines s'il pouvoit, par finesse, ôter au Maquereau la jeune Courtisane. *Stipuler*, c'est demander ou promettre quelque chose, par une forme solennelle de paroles, je croi que cela veut dire, par une formule authentique. Car *stipuler* est un verbe commun qui, joint à l'ablatif, se prend dans une signification tant active que passive. Nous disons *stipuler abs te*, pour *rogo a te*, je vous demande; & *stipuler abs te*, pour *rogor a te*, vous me demandez.

³ *Ambos.*

132 LE PSEUDOLE.

rent point de risque ; & , de ce côté-là elles sont bien confirmées dans votre Coffre fort.

S I M O N :

Vive Hercule ! je le souhaiterois fort.

B A L L I O N :

Demandez moi vingt Mines , en cas que Pseudole ait aujourd'hui la Musicienne en son pouvoir ; ou qu'il la donne aujourd'hui à votre Fils , comme il a promis. Oui : demandez moi cette somme-là , je vous en conjure au nom de Hercule : & moi , je meurs d'envie de vous la promettre : afin que , par là , vous soiez tout à fait sur de votre argent ; & même , outre les pièces monnoïées , je vous fais encore present de la Courtisane.

S I M O N :

Je ne voi pas qu'il y ait aucun danger à conclure ce marché-là. Tu dis donc que tu me compteras vingt Mines aux conditions *par toi spécifiées* ?

B A L L I O N :

On vous les donnera.

S I M O N :

Assurement , cela n'est ni mal imaginé , ni mal executé. Mais as tu été trouver l'homme.

B A L L I O N :

J'en ai trouvé deux ensemble.

SI-

* *Ambr.* C'est à dire : | savoit le Soldat par la lecture ; & Harpax , son Valet.
non seulement un , mais
deux à la fois , dans un :

* *Nu.*

ACTE IV. SCENE VI. 133

S I M O N :

Que dit-il ? quels contes fait-il, je te prie ?
quel discours t'a-t-il tenu ?

B A L L I O N :

Des minuties, des Sotises dignes du Theatre : les paroles outrageantes dont on noircit dans les Comedies la reputation d'un Maquereau ; & que les Enfans savent par cœur : il disoit que j'étois un mechant, un parjure, un scelerat.

S I M O N :

Par Pollux ! il n'a pas menti.

B A L L I O N :

Aussi ne m'en suis-je point fâché : car que gagne-t-on, je vous prie, à injurier un homme insensible aux injures ; & qui ne nie rien de tout ce qu'on lui reproche ?

S I M O N :

Par quelle raison ne crains tu plus mon Esclave ? par quel endroit te crois tu en sûreté de sa part ? J'ai grande envie de savoir cela ?

B A L L I O N :

Parce que à present il ne m'ôtera jamais mon Bien ; la chose ne lui est pas même possible. Vous souvient il de ce que je vous dis, il y a quelque tems, que j'avois vendu cette belle Courtisane à un Soldat Macedonien ?

S I-

¹ *Nugas theatri* : des sottises de Theatre. C'est un trait satirique contre les Comediens & les Avocats. *Nugas theatri*, des choses de nulle importance, des

bagatelles, des riens.

² *Nec recte dicere* : ni de dire du bien : cela signifie ici, dire de mauvaises paroles ; invectiver, injurier, &c.

134 L E P S E U D O L E.

S I M O N :

Je m'en souviens.

B A L L I O N :

He bien ! son Valet est venu ici m'apporter l'argent & la marque, dont nous étions convenus, bien Cachetée & dûment Sellée.

S I M O N :

Ensuite ?

B A L L I O N :

Suivant notre convention, cet exprès, comme il en avoit ordre, a pris la Creature avec soi, pour la conduire à l'Amant Guerrier ; & cela, tout récemment ; ils ne font que de partir.

S I M O N :

Parle tu sincèrement ? Dis tu cela de bonne foi ?

B A L L I O N :

Quel profit aurois-je à vous mentir ?

S I M O N :

Or prends garde à présent que le malin Pseudole n'ait machiné là quelque chose, qu'il n'y ait fait un tour de son métier.

B A L L I O N :

La Lettre & la Marque m'assurent de tout. Et même, le Valet du Soldat a déjà fait sortir la belle, de la Ville ; car il faut nécessairement qu'ils arrivent aujourd'hui à Sicione.

S I M O N :

Enverité ! tout va parfaitement bien. Pour moi ; je ne veux pas différer d'un moment à aller donner mes ordres pour faire in-

ACTE IV. SCENE VI. 135

inscrire le Seigneur Pseudole dans la Colonie : des Meules & des Moulins. Mais qui est cet homme-là, équipé en Militaire?

BALLION:

Ma foi, je n'en fai rien : observons un peu où il va; & ce qu'il veut faire.

Ad molarum. Coloniam: | qui devoient aller s'établir
à la Colonie des moulins. Il | dans une nouvelle Colonie,
fait allusion à la coutume | étoient obligez de se faire
des Romains, chez qui ceux | inscrire avant de partir.

ACTE QUATRIEME.

SCENE SEPTIEME.

HARPAX, SIMON, BALLION.

HARPAX:

Un Esclave qui meprise les commandemens de son Maître est un mauvais Esclave, & un méchant homme. L'Esclave qui ne pense à faire son devoir, que quand on l'en avertit, ne mérite non plus de considération que s'il n'étoit bon à rien. Car ceux qui se regardent comme s'ils étoient libres, & qui agissent de même; si tôt qu'ils ont pu se tirer de dessous les yeux de leurs Patrons, ils dissipent & depensent en plaisirs: ils

Malus & nequam: méchant & Scelerat. Si bien | nage important. Oh qu'il
que ce Goujat qui a dormi, | joué ici bien des sortes
& apatement bu tout son | d'Acteurs sur le grand Thea-
sou, moralise en Person- | tre.

Ne-

ils courent au bordel ; ils y consument tout leur petit avoir : ces Debauchez-là portent long tems le nom d'Esclave ; il n'y a chez eux aucune trace de bon naturel : tout ce qu'ils savent faire, c'est de se conserver & de se maintenir par de mauvaises adresses, & par une industrie criminelle.

Je ne cherche jamais cette canaille domestique ; je ne leur parle point ; je n'en suis pas même conu¹ ; & je m'en fais honneur, quand je suis quelque part , pour executer les ordres de mon Maître, quoi qu'il n'y soit pas, je me le figure toujours present : alors , quoi qu'il soit éloigné de moi , je pense & j'agis, tout de même que si j'étois auprès de lui : je veux craindre mon Maître quand il n'y est point , afin de ne pas le craindre quand il y est. C'est sur ce pié-là que j'esuis ici ; & que je reviens, pour remplir mon devoir en m'aquitant de ma commission.

Car Sirius, à qui j'ai confié la marque, me laisseroit bien *pourrir* au Cabaret : j'y suis resté comme il me l'avoit dit ; m'assurant qu'il viendrait me querir des que le Maquereau seroit au logis. Mais puisque cet Esclave n'a point paru dans mon auberge ; & qu'il ne m'a point fait appeler, je me suis transporté ici de mon propre mouvement, pour apprendre l'état de mon affaire ; & pour empêcher que cet homme-là ne se moque de moi. Dans cette vuë-là je ne saurois mieux faire

¹ *Neque his unquam nobilis fui : & jamais je n'ai été noble pour eux : tout ex-*

traordinaire de phrase , pour dire ; ils ne m'ont jamais conu.

ACTE IV. SCENE VII. 137

faire que de fraper ici , & de faire sortir quel-cun qui soit de la Maison. Il faut que je me decharge de mon argent entre les mains du Maquereau ; Et qu'en suite il me livre la Femme , afin que je l'emmène avec moi , auprès de mon Maître.

B A L L I O N :

Hola , ho , Seigneur Simon !

S I M O N :

Que veux tu ?

B A L L I O N :

Ce Garçon la est à moi : il est dans ma nasse ; je le tiens.

S I M O N :

Comment cela ?

B A L L I O N :

C'est là de mon gibier : il cherche une putain ; il a de l'argent ; j'ai bonne envie , ou plutôt une grande impatience de mettre les dents sur lui , & de le mordre jusqu'au fond de la bourse.

SI-

* *Heur tu ? Hola ho !* Le Maquereau fait cette exclamation-là ; & comme transporté de joie il s'adresse à Simon , pour lui marquer que cet Inconnu est quelque Etranger , qui , cherchant à *bordelliser* , va lui procurer une bonne avanture. Mais il ne se desie pas que Harpax lui fera voir combien il s'abuse , & que ce sera par ce Macedonien , qu'au lieu d'un gros profit qu'il espere , & dont il se rejouit

d'avance , il apprendra son malheur. On doit , reconnoître ici la peinture , au naturel , d'un Maquereau. Mais vous avoierez , sans doute que , quant à l'avidité de gagner par des moyens illicites & honteux , Ballion a un grand nombre de *Ressemblans*.

* *Admordre.* C'est une Allegorie prise d'un homme pressé d'une faim extraordinaire.

* *Dum*

SIMON:

Vas tu déjà le *gober*, le *croquer*, le *devo-*
rer?

BALLION:

Oui, sans doute: il faut que je l'englou-
tisse pendant qu'il est tout frais ¹ & tout
nouveau: il faut que je l'avale, puisque ma
bonne fortune me le présente; & qu'il est
encore chaud. Car les Bons m'appauvrissent;
& les mechans me font vivre; les mechans
augmentent ma fortune: les Sages, les So-
bres, le Temperans ne font propres qu'à
me ruiner, qu'à me faire mourir de faim:
au lieu que je fais bien mon compte avec
les libertins, les debauchez, & les Scel-
rats.

SIMON:

Scelerat, toi même! Veillent les Dieux,
par leur Justice te punir, autant que tu le
merite!

HARPAX:

Je perds autant de tems; & conséquem-
ment je recule mon départ quand je differe
de heurter pour savoir si Ballion est au Lo-
gis.

BALLION:

C'est à la bonne Venus que je dois tous
ces biens-là: c'est elle qui inspire le plaisir
de venir chez moi à ces gens qui fuient le
gain:

¹ *Dum recens est: pen-*
dant qu'il est tout nouveau
débarqué. Car dit judicien-
sement le Delfinaire, il y

a des alimens qui font mal,
à moins qu'on ne les pren-
ne tout chauds.

ACTE IV. SCENE VII. 139

gain; qui aiment à dissiper; dont la passion dominante est de soigner voluptueusement leur personne; de passer la vie dans une joie vive & tumultueuse; enfin de ne rien refuser à leurs sens: ils mangent, ils boivent ils *putinent*. Ces braves Gens-là sont d'une humeur tout opposée à la vôtre: car non content de ne point vous faire de bien, vous regardez d'un œuil chagrin ceux qui s'en font; vous vous fachez contre eux, vous les prendriez volontiers à partie.

H A R P A X:

Hola, ho! Où êtes vous?

B A L L I O N:

En voila un qui s'en va tout droit chez moi.

H A R P A X:

Hola ho, les Gens de là dedans! où êtes vous donc, ne vous deplaîse?

B A L L I O N:

Hola, jeune homme! te doit on quelque chose dans cette Maison-là? que je vais faire un bon butin sur un tel homme! je vais plumer l'oiseau, qu'il n'y manquera rien: je sens venir ma capture; & cette espèce de Soldat me montre un bon presage.

H A R P A X:

N'y a-t-il donc personne pour ouvrir?

B A L L I O N:

Hola, Monsieur de la Guerre! que t'est il du dans ce Logis-là?

H A R P A X:

J'en cherche le Maître; savoir, le Maquereau Ballion.

le Pseudole. G B A L-

B A L L I O N :

Jeune Barbe, qu'il que tu fois, ne te donne point d'avantage la peine de chercher; tu feras mieux de te tenir en repos.

H A R P A X :

Pourquoi cela?

B A L L I O N :

Parce que celui, à qui tu veux parler est devant toi; il te contemple depuis les piez jusqu'à la tête; & qui plus est, il te parle actuellement.

H A R P A X :

Es tu le Maquereau? le sort ne pouvoit pas mieux m'adresser.

S I M O N :

Soldat, prens garde à toi, mon enfant! tu vas te plonger dans de sales plaisirs qui te produiront des chagrins amers & cuisans; & qui te rendront, peut-être, malheureux toute ta vie¹: suis mon conseil: moque toi de ce Coquin-là, en lui montrant le doigt du milieu²; car je te confirme que c'est un Maquereau.

B A L L I O N :

Et pour Monsieur? C'est un honnête homme. Cependant, Monsieur l'honnête homme, quand vous êtes sans Argent sur la Gran-

¹ *Acutis infortunio*: c'est à dire d'une vie pleine de soins & d'inquietudes telle qu'est la vie des Amants.

² *Intende digitum*: montre lui le doigt. Nous mon-

trons par le second doigt: Nous nous moquons par celui du milieu: d'ou vient, qu'on le nomme, l'impudique & l'infame.

ACTE IV. SCENE VII. 141

Grande Place; & qu'on vient vous crier aux Oreilles pour en avoir, vous êtes trop heureux que ce mechant Maquereau vous en fournisse.

H A R P A X:

Pourquoi ne me parle tu pas?

B A L L I O N:

Ca! je suis à toi: que me veux tu?

H A R P A X:

Que tu reçoive ton argent.

B A L L I O N:

Vraiment! il y a longtems que j'ai la main tendue & ouverte pour cela; mais tu ne me le donne point?

H A R P A X:

Tiens donc, cette fois-ci: ce sont cinq Mines d'argent, bien choisies & bien comptées. Polimacheroplacide mon Maître, m'a ordonné de t'apporter ce reste de dette, afin que tu lui envoie Phenice sous ma conduite; car je suis venu aussi pour l'emmenner.

B A L L I O N:

Ton Maître, dis tu?

H A R P A X:

Oui, sans doute, je le dis.

B A L L I O N:

Il est Soldat?

H A R P A X:

Je le garantis tel.

B A L L I O N:

Soldat Macedonien?

G 2

HAR-

H A R P A X:

Oui, surement, te dis-je.

B A L L I O N:

C'est donc Polimacheroplacide qui t'en-voie ici?

H A R P A X:

Rien de plus vrai.

B A L L I O N:

Pour me donner cet argent-là?

H A R P A X:

Oui, si tu es le Maquereau Ballion.

B A L L I O N:

Et pour prendre chez moi une femme que tu dois lui mener?

H A R P A X:

La chose est ainsi.

B A L L I O N:

Et il t'a dit que cette femme-là s'apelloit Phenice?

H A R P A X:

Il faut que tu aie une heureuse memoire; tu n'as pas oublié la moindre circonstance.

B A L L I O N:

Attens moi; je viens te retrouver dans un moment.

H A R P A X:

Hate toi donc le plus que tu pouras; car je suis extremement pressé: tu vois que le Soleil a déjà fait la meilleure partie de sa course.

B A L L I O N:

Je le voi: mais je veux aussi apeller cet homme-là pour être temoin. Attens moi seulement: je reviendrai tout à l'heure.
Que

ACTE IV. SCENE VII. 143

Que va-t-il arriver, Seigneur Simon? Que faisons nous? Je tiens manifestement le Soldat qui à aporté de l'Argent.

S I M O N:

Pourquoi?

B A L L I O N:

Est ce que vous ne savez pas ce qu'il y a?

S I M O N:

Je suis aussi ignorant de ce que tu veux dire, que ceux qui n'en ont jamais oui parler.

B A L L I O N:

Par le Temple de Pollux! C'est un grand scelerat que vòtre Pseudole: il merite bien qu'une grosse & longue ondée de verges lui tombe sur le corps. Qu'il s'est avisé-là d'une fine & subtile fourberie! Il a donné à ce jeune homme-ci les cinq Mines que le Soldat me devoit; & il l'a mis en Equipage de guerrier, afin de me faire mieux accroire qu'il venoit querir la Courtisanne. Car je gagerois le double, que c'est vòtre Pseudole qui m'envoie ce prétendu Goujat, comme de la part du Macedonien.

S I M O N:

As tu son argent?

B A L L I O N:

Comment pouvez vous demander ce qui est devant vos yeux?

S I M O N:

Ho, ho! souviens toi donc de me donner la moitié du butin; car il faut que cette proie là soit commune & se partage également entre nous deux.

G 3

BAL-

B A L L I O N :

He, Peste! que dites vous? toute la somme ne vous appartient elle pas?

H A R P A X :

Quand veux tu donc m'expedier? quand penferas tu à mon affaire?

B A L L I O N :

C'est à quoi je travaille actuellement. Que me conseillez vous dans cette bifare & plaisante avanture, Seigneur Simon?

S I M O N :

Divertissons nous un peu sur le compte de cet espion supposé; moquons nous de lui.

B A L L I O N :

Bon, bon! c'est bien dit: tournons le en ridicule, jusqu'à ce qu'il s'en aperçoive. Suis moi, mon Garçon: oh ca! que dis tu? il est donc vrai que tu es l'Esclave du Soldat Polimacheroplacide?

H A R P A X :

Pas plus certain, qu'il est vrai que vous êtes Ballion.

B A L L I O N :

Combien t'a-t-il acheté?

H A R P A X :

Je ne lui coute que sa valeur & sa supériorité dans le combat: car, en mon País, j'étois le Généralissime des Troupes de la Nation.

B A L L I O N :

Est ce qu'il a jamais conquis aussi & pris d'assaut une prison? car c'est-là ta vraie Patrie.

HAR-

ACTE IV. SCENE VII. 145

H A R P A X :

Si tu me dis une injure , je te la païrai bien vîte par une autre.

B A L L I O N :

Quel jour es tu arrivé ici de Sicione?

H A R P A X :

Le second jour a midi.

B A L L I O N :

Par Hercule ! tu n'as pas menagé tes jambes ; va , tu es venu bien vîte. Que cet homme là marche rapidement ! Aussi à examiner sa jambe ; on voit qu'il a de la force pour porter aux piez les fers les plus pesans. Que dis tu ? Es tu donc encore accoutumé à coucher dans un berceau , enfant que tu es ?

H A R P A X :

Sans doute.

B A L L I O N :

Tout de bon est ce-là ton ordinaire ? fais tu ce que je dirai ?

H A R P A X :

Tu diras que c'est ma coutume. Etes vous tous deux en vôtre bon sens ?

B A L L I O N :

Qu'est ce que je te demande ? Quand le Soldat alloit à la Garde la nuit tu allois avec lui , n'est ce pas ? Dis moi , l'Epée de Monsieur l'Officier étoit elle pour ton fourreau ; tu m'entens bien ?

H A R P A X :

Va te faire pendre.

B A L L I O N :

Il ne tiendra qu'à toi d'y aller aujourd'hui ; on t'en donnera le tems.

HARPAX:

Pourquoi donc ne me livre tu pas la Courtisane? Du moins, tu dois me rendre l'Argent.

BALLION:

Attens.

HARPAX:

Que veux tu que j'attende?

BALLION:

Il faut que tu me dise combien on a Loué cet habit de Soldat?

HARPAX:

Qu'est ce que cela veut dire?

BALLION:

Ce qu'on a donné pour l'épée?

HARPAX:

Ces gens-ci ont assurément besoin d'Elebore¹.

BALLION:

Quel profit rapporte ce Chapeau aujourd'hui à son Maître?

HARPAX:

Comment à son Maître? Je croi que la folie vous fait extravaguer. Tout ce que vous me voyez sur le corps, m'appartient: je l'ai acheté de mon propre & de mon épargne.

BAL-

¹ *Hellaborum*: tous les Medecins conviennent que cette herbe-là est un spécifique admirable contre la folie phisique: je dis phisique: car pour la folie ma-

rale, l'Elebore n'y feroit rien. C'est grand dommage: presque tout le Genre Humain auroit besoin d'un bon remede pour cette maladie-là.

² *Nemo*

ACTE IV. SCENE VII. 147

BALLION:

Oui de ton propre , qui consiste dans tes
epaules bien battues , & sur tes cuisses bien
etrillées de foïet ¹.

HARPAX:

Je voi bien que ces deux Vieillards , com-
me s'ils fortoient du bain , sont déjà parfû-
mez * d'onguens: il ne reste plus qu'à les fro-
ter ; & je pourrois bien faire cette fonction:
là : il y a longtems qu'ils m'y font penser.

BALLION:

Mais , je te prie , je te conjure , au nom
de Hercule , repons moi serieusement à l'in-
terrogation que je vais te faire. A quelles
conditions t'es tu engagé ? Quelle doit être
ta recompense ? Enfin , à quel prix , & pour
quel Argent Pseudole t'a-t-il loïé ?

HARPAX:

Qu'est ce que c'est que ce Pseudole ?

G 5 BAL-

¹ *Nempe quod femina
summa sustinent : oui par ce
peculium que tu porte sur ta
peau, par ce que Harpax dit
qu'il a acheté de son pro-
pre argent tout ce qu'il a sur
le corps: Ballion interprete
le peculium des epaules &
des Cuisses du Macedonien,
 voulant dire qu'il a aquis
tout ce qu'il possède, à for-
ce d'être bien battu, & bien
fouetté dans son Esclavage.*

² *Fricari volunt : ils ven-
lent qu'on les frotte. Quand
les anciens prenoient le bain,*

leur coutume étoit de se
faire premierement parfû-
mer avec des onguens de
senteur ; & ensuite de se
faire nettoier le corps pour
en ôter la crasse & le poil,
ce qui se faisoit avec des
frottoirs. C'est de là que
Harpax prend sujet de ba-
diner: il dit que si Simon
& Ballion ne finissent bien-
tôt leur moquerie , il pour-
roit bien les froter tous deux ;
c'est à dire leur donner des
coups de bâton.

B A L L I O N :

Ton Precepteur ; celui qui t'a si bien enseigné cette imposture ; afin que tu pûsses m'ôter frauduleusement ma belle Esclave.

H A R P A X :

De quel Pseudole ; de quelle imposture me viens tu parler ? Moi qui ne conois non plus cet homme-là , que s'il n'étoit de nulle couleur.

B A L L I O N :

Veux tu sortir d'ici , & au plutôt ? Il n'y a rien à gagner ici aujourd'hui pour les fourbes ; du moins , rien de bon. C'est pourquoy tu annonceras à Pseudole , que le vrai Harpax est venu le premier ; & que , de mon consentement , il s'est emparé de la belle proie.

H A R P A X :

Par le Temple de Pollux ! C'est moi qui suis Harpax.

B A L L I O N :

Non : mais , par le Temple de Pollux ! tu voudrois bien qu'on te crut Harpax ; & moi , je te declare que celui ci n'est qu'un fourbe & qu'un trompeur.

H A R P A X :

Je t'ai donné en main propre les cinq Mines ; & tantôt , à mon arrivée , j'ai laissé à ton Esclave , devant ta porte , une Marque , & une Lettre de mon Maître , Cachetée de son portrait.

B A L L I O N :

Tu as donné une Lettre à mon Esclave ? Au quel ?

HAR-

H A R P A X :

A Sirus.

B A L L I O N :

Il n'est pas hardi : ce trompeur-là ne fait pas son metier : il ne fait pas même exécuter , comme il faut , de pures Sottises. Mais , pour Pseudole ? Ma foi ! c'est un franc Pendart ! Qu'il avoit bien inventé sa Machine ! Il avoit donné à celui-ci autant d'Argent que le Soldat en devoit : il l'a équipé d'une maniere qu'il pût conduire la Maitresse. Car quant à la Lettre ? C'est le vrai Harpax qui me l'a apportée ici.

H A R P A X :

Mon nom est Harpax , & tous ceux qui me parlent ne m'appellent jamais autrement. C'est moi qui suis l'Esclave du Soldat Macedonien ; & je suis sur que ce brave Guerrier n'a point d'autre Harpax que moi. D'ailleurs , je ne trompe personne ; je ne fais de mal à personne ; & pour ce Pseudole , dont vous me parlez , comme d'un Maître fourbe ? je ne conois absolument point ce mauvais Mortel ; je ne sai de qui tu me fais mention.

S I M O N :

C'est à dire , mon pauvre Maquereau , que tu as perdu tout à fait ta belle Esclave ; & si tu la recouvre , ce sera une espèce de miracle.

B A L L I O N :

Parbleu ! c'est ce que je crains ; & plus j'entens cet homme-là , plus ma fraieur ,

ou pour mieux dire, mon inquietude redouble.

S I M O N :

En verité, & j'en jure aussi par le Sacré Temple de Pollux : dès que j'ai entendu, nommer ce prétendu Sirius, qui a reçu la Lettre avec la marque, j'en ai eu le cœur frappé. Je suis le plus trompé du Monde, si ce Sirius n'est pas Pseudole caché sous, ce nom-là. C'est pourquoi, écoute mon Ami, dis moi : celui à qui tu as tantôt confié la Lettre, quelle sorte d'homme étoit-ce ? Fais nous en un peu le Portrait.

H A R P A X :

C'étoit un certain rousseau, qui a un gros ventre, les Jambes fort épaisses, tirant sur le noir, la tête en gros volume, les yeux perçans, la bouche vermeille ; & les Pieds extrêmement grans : voila, au juste l'idée que je m'en suis fait en l'examinant attentivement.

S I M O N :

Il n'y a plus ici de Courtisane pour toi, des que tu as spécifié la grandeur énorme des Pieds, ce ne pouvoit être un autre que Pseudole.

B A L-

*Rufus, vous. Je ne
sai sur quel fondement quel-
ques uns croient que Plau-
te fait ici son portrait, à
moins qu'ils ne tirent leur
conjecture de ce trait-là
magni peder, de grans piez.
Car on peut presumer que*

le nom Plaute, vient du
mot Grec *Plautus* qui signi-
fie *large*. Or on dit que
tous les Ombrois avoient
le Pié fort grand ; & que
Plaute qui étoit de cette
Province là, surpassoit en
cela tous ses compatriotes.

ACTE IV. SCENE VII. 151

BALLION:

Ah, Seigneur Simon! c'est fait de moi:
je me meurs.

HARPAX:

Par Hercule! je ne te laisserai point mourir, avant qu'on m'ait rendu les vingt Mines d'Argent.

SIMON:

Et qu'on m'ait aussi païé vingt autres Mines, qui me sont dûes à present.

BALLION:

On recevra de moi cette recompense que j'ai promis, en badinant, n'est ce pas?

SIMON:

Il est bon de dépouiller les Mechans; & de leur emporter le plus qu'on peut de recompense & de butin.

BALLION:

Du moins, faites moi present de Pseudole: mettez le à ma disposition: en un mot, engagez vous à me le donner.

SIMON:

Que je t'abandonne mon Pseudole? quel crime a-t-il commis? Ne t'ais-je pas averci cent fois que tu te defiasse de lui?

BALLION:

Il m'a perdu, il m'a ruiné.

SIMON:

Et moi, il m'a attrapé finement vingt Pièces.

BALLION:

Que ferai-je à present?

G 7 HAR.

H A R P A X :

Des que tu m'auras restitué les vingt Mines de mon Maître , je te conseille de te pendre : ce sera la meilleure action de ta vie.

B A L L I O N :

Le Diable t'emporte ! ou , les Dieux te *cravent !* suis moi , si tu veux , par ici sur la Grande Place , afin que je te Païe.

H A R P A X :

C'est tout ce que je demande : Allons.

B A L L I O N :

J'expedierai aujourd'hui les Etrangers : demain j'agirai avec les Citoïens. Le *maudit* Pseudole ; qui m'a envoié ce faux Harpax , pour m'enlever ma *Fluteuse* , m'a taillé là une jolie besogne : je puis dire qu'il a assemblé sur ma tête , les Comices a Centuries ¹ , les grans & les plus nombreux Comices. Viens toi. Or n'attendez pas que je revienne au Logis par le même chemin : la chose est comme je vous le dis. J'ai resolu de suivre toutes les petites Ruës.

H A R P A X :

Si tu marchois autant que tu parle , tu serois déjà sur la Grande Place.

B A L L I O N :

J'ai pris aussi la resolution de convertir mon jour de naissance , en jour de funerailles.

A C T E

¹ *Pseudolus mihi centuriata habuit comitia : Pseudole a assemblé les centuries contre moi.* Il veut dire , par cette Allegorie , que Pseudole n'a rien omis pour

l'attraper ; qu'il a conduit admirablement sa Machine ; & qu'il est le premier homme du Siecle pour tramer une imposture.

ACTE QUATRIEME,

SCENE HUITIEME.

S I M O N.

S I M O N:

Que je l'ai bien attrapé ! Mais l'Esclave a bien joué aussi son Adversaire. A present, j'ai formé le dessein de tromper Pseudole, d'une maniere fort differente de celle qu'on emploie ordinairement dans les autres Comedies, où des hommes armez de filets & de lanieres, tendent des Pieges aux malheureux Esclaves.

Mais moi ; me mettant au dessus de la vengeance, je vais tirer de mon Tresor, les vingt Mines, que je lui ai promis, s'il venoit à bout de son entreprise, aparemment impossible ; & je lui porterai moi même ; oui, je lui porterai, de bon cœur, cet Argent-là. Il faut avouer que c'est un Mortel, extraordinaire en penetration, en finesse, & en mechanceté. Mon Pseudole a vaincu, à la fois, Dolon le Troïen, & le rusé Ulysse¹. Je vais donc chez moi : je prendrai l'Argent ; & je surprendrai mon Esclave.

ACTE

¹ *Dolum, pour Dolonem.*
Dolon. Par Dolon, il faut entendre le Maquereau ; & par Ulysse, le bon homme Simon. Car comme Dolon, que Ulysse avoit envoyé dans le Camp des Grecs, pour espionner, y

fut tué ; de même Ballion, mis en jeu par Simon se trouve sa dupe ; & Pseudole les trompe tous deux. Cette glose seroit passable si elle n'étoit un peu plus obscure que le texte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

PSEUDOLE.

PSEUDOLE:

Qu'est ce que cela veut donc dire s'il vous plait? Est ce-là comment on en agit entre honnêtes Gens? Messieurs mes Piez, car c'est à vous à qui j'en ai dans cette apostrophe; Messieurs mes Piez, voulez vous me soutenir, ou non? Souhaitez vous que je sois couché-là, tout de mon long, afin que quelque bon humain de passant m'aide à me relever. Car par Hercule! si je tombe, ce sera votre belle faute. Vous plait il donc continuer à suivre le chemin? Ha! je voi bien que, à la fin, je serai obligé de me facher, de me mettre dans une grosse colere contre vous; la journée ne se passera pas sans cela.

Voila le grand defaut du vin: il commence par s'emparer des Piez^a, c'est un Lutteur de mauvaise foi. Certainement, & Vive Pollux! je suis joliment con-

^a *Ah Saviendum est!*
Oh, il faut que je me fa-
che! Il se plaint de ses piez,
qui, parce que la tête est
trop chargée, font mal leur
fonction.

^b *Capsat pedes: il sus-*

prend les piez: Virgile
Tentatura pedes olim, vin-
cturaque linguam: qui
quelque jour affaiblira les piez,
& liera la langue: il parle
de la vigne ou du raisin.

^c *Abso-*

conditionné; je me suis humecté, comme il faut; enfin, j'en tiens dans toutes les formes. Que nous avons fait grand chere! la propreté, la delicateffe regnoit dans le repas: tout y étoit excellent, tout y étoit exquis. Ho, que nous avons été invitez agreablement dans un agreable endroit! parlons franchement & sans détour: l'Homme trouve-là tout ce qui fait aimer la vie: on y goûte tous les agrements, tous les plaisirs, toutes les voluptez des sens. Pour moi, je suis persuadé qu'une vie si douce approche beaucoup de celle des Dieux.

Car quand un Amant embrasse sa Maitresse; quand ils collent les levres l'un contre l'autre; quand ils s'attachent langue contre langue, & qu'ils s'entretiennent comme s'ils avoient double langue: quand le teton est pressé d'une des petites mains; qu, si l'envie prend de conclure, quand on joint, quand on unit tellement les corps qu'il semble que ce ne soit plus qu'un corps double.

Dans ce lieu enchanté, on se presente d'une main sincere, l'aimable verre de l'union la plus étroite, & de l'amitié la plus intime. La haine, l'animosité, l'envie n'entrent point dans cet heureux séjour: on ne s'entr'incommode; on ne s'entr'importune point; il ne s'y dit rien de facheux, de desagreable; & sur tout, rien qui tende a l'austerité

* *Abso Madulla.* Festus: | *dan*, ou parce qu'il est *vino*
Madulla c'est à dire ivre; | *madidus*, plein de vin.
 mot tiré du terme Grec *Ma-*

* *Lem-*

sterité des mœurs. On y donne, ou plutôt, on y prodigue les onguens, les parfums, les Couronnes¹, & les guirlandes sans nombre. Et quant à ce qui concerne la bouche, le plaisir du goût, le boire & le manger, on ne vous sert pas cela d'une main plus avare, afin que personne n'ait la peine de me le demander.

Allons! Nous ne devons pas regretter le tems: nous avons passé, mon jeune Maître & moi une bonne partie du jour dans toute la joie imaginable. Aiant fini mon ouvrage, aiant fait mon office, à ma fantaisie, & bien battu les ennemis, je les ai laissés, à table, buvant, faisant l'amour avec les Courtisannes; & par parentése, ma putain y est aussi; enfin, je les ai laissés s'en donnant à cœur joie.

Mais, m'étant levé de table, ils m'ont prié de danser. Je me suis mis de cette manière la, par complaisance pour leur envie. Car j'ai fort bien appris la danse Jonienne. Mais je suis venu ici, couvert d'un manteau pour danser. La Compagnie applaudit, on m'appelle; on me crie de revenir: j'ai dansé de nouveau: mais je n'ai pas voulu danser les mêmes pas, ni la même cadence. J'ai fait la même chose en faveur de ma Maîtresse pour l'exciter à m'aimer: quand il faut que je tourne, je prends la peine

¹ *Lemniscos*: Festus: *Lemnisci*, c'étoient des bandelètes de pourpre qui pendoient des Couronnes: car les

Anciens avoient coutume de donner des Couronnes liées avec des bandes de laine pourpres.

² *Quid*

ne de me laisser tomber; & cette chute a changé le jeu en Sotise d'enfant.

C'est pourquoi, à force de m'efforcer, les paroles n'ont point de mauvaise odeur, peu s'en est falu que je n'aie gâté mon manteau. Vive Pollux ! j'ai causé, en tombant, un grand plaisir à la Compagnie. On m'apporte le hanap; je l'ai vuide d'un seul trait: après quoi je quite mon manteau de danse; & je prens celui que vous voiez. En suite, je suis venu ici jusqu'à ce que j'aie dissipé mon yvresse. A present: j'ai laissé mon jeune Maître, pour venir voir le vieux, & le faire, souvenir de notre accord. Hola, ho, enfans. Ouvrez, ouvrez vîte; & que quel-cun de vous coure à notre vieux Maître, lui dire que je suis ici.

ACTE CINQUIEME.

SCENE SECONDE.

SIMON, PSEUDOLE, BALLION.

SIMON:

Je sors du Logis, & je viens ici à la voix d'un Archi-Scelerat. Mais qu'est ce que c'est que cela? Comment te voila ajusté? Quel homme ais-je devant les yeux ?

PSEU-

Quid tu video ego ? Simon fort surpris de trouver Pseudole dans l'état Bachelier, ne lui dit que des phra-

ses interrompues: sur tout la dernière qui n'a aucune construction: Pseudole la réplique, comme il peut, en disant

158 LE PSEUDOLE.

PSEUDOLE:

Votre Pseudole, qui porte la Couronne,
& qui a trop bu.

SIMON:

Il vous dit cela hardiment, & comme s'il n'étoit plus Esclave. Mais voiez sa posture: marque-t-il pour moi la moindre crainte & le moindre respect? Je veux consulter un peu en moi même, si je lui parlerai rudement, ou avec douceur. Mais une raison me defend la voie de rigueur avec lui: c'est que toute l'esperance qui me reste de recouvrer mon argent, depend de sa volonté.

PSEUDOLE:

Un mechant homme vient trouver le meilleur & le plus honnête homme du Monde.

SIMON:

Les Dieux te benissent, Pseudole! *fi !
au Diable!*

PSEUDOLE:

Pourquoi tomberois-je, pour me casser le Nez.

SIMON:

Pourquoi donc Miserable! ivre comme tu es,

Sunt cum Corona obvium Pseudolum tuum: vous votre Pseudole, que voilà devant vous, la Couronne sur la tête.

Il faut remarquer que cela étoit defendu aux Esclaves.

Phu ! interjection pour marquer qu'on a senti une puanteur; & qui est une espèce de mouvement machinal pour détourner cette mauvaise odeur.

es, me lâche tu dans le visage un vent d'en-
haut, un rot empuantissant?

P S E U D O L E :

Doucement, s'il vous plaît, notre bon
Maître ! Pensez plutôt à me tenir qu'à me
gronder : ne voyez vous pas combien j'ai
arrosé copieusement le Jardin de mon Estomac ? haye ! haye ! je tomberai, au moins :
je vous en avertis ; prenez y garde.

8 I M O N :

Quelle est ta temerité ? quelle est ton im-
pudence ? marcher ainsi, en plein jour, dans
les rues, la tête Couronnée de fleurs, & rem-
plie des exhalaisons du Vin ?

P S E U D O L E :

J'y prens plaisir.

S I M O N :

Comment tu y prens plaisir ? Mais ne ces-
seras-tu point de me roter au Nez ?

P S E U D O L E :

J'aime beaucoup l'odeur d'un rot d'ivro-
gne ; laissez moi, je vous prie, me conten-
ter.

S I M O N :

Assurement, Scelerat, je croi que tu
pourrois boire & vuider en une heure qua-
tre fruits des plus fertiles du Mont Massi-
que.

P S E U D O L E :

Ajoutez en une heure d'hiver.

S I M O N :

L'avertissement n'est pas mauvais. Mais
cependant, dis moi : d'où croirai-je que tu
rame-

ramene ta Barque si bien , & si joliment chargée ?

PSEUDOLE :

Je fors d'une debauche que j'ai fait avec votre Fils. Mais, Monsieur ; n'est il pas vrai que Ballion est *diablement* attrapé ? Avec quel bonheur je vous ai tenu parole ? ne me faloit il pas une grande dexterité pour remplir mon engagement ?

SIMON :

Te moque tu de moi ? Ce Maquereau est un très mechant homme ; il ne t'en cède point en Sceleratesse.

PSEUDOLE :

J'ai si bien reüssi, que, par mon industrie, Phenice, jouissant de la liberté, est actuellement à table avec votre Fils.

SIMON :

Je sai par ordre tout ce que tu as fait dans cette machination ; & de quelle maniere elle a reüssi.

PSEUDOLE :

Pourquoi donc balancez vous à me donner de l'Argent ?

SIMON :

Ta demande est juste : je ne puis m'opposer equitablement à ton droit : il faut me rendre ; la Raison l'ordonne. Tiens : reçois ton Argent ; le voici.

PSEU-

* *Celocem* : Il entend par ce mot là un ventre rendu de viande & de vin, tel que paroïssoit le ventre de Pseu-

dole. *Celox* est une espèce de Vaisseau pour la Navigation.

PSEUDOLE:

Après avoir assuré si positivement que vous ne me le donneriez point, vous ne laissez pas, Monsieur, de me l'offrir. Chargez l'homme qui nous vient; & venez, s'il vous plait, par ici avec moi.

SIMON:

Que je charge cet homme-là, dis tu?

PSEUDOLE:

Oui: vous le chargerez, j'en suis sûr.

SIMON:

Que lui ferai-je pour le charger? C'en est pas assez qu'il emporte gaiement mon Argent: il faut encore qu'il se divertisse à me plaisanter?

PSEUDOLE:

Malheur aux Vaincus !! disoit le Roi Brennus à Appius Claudius. Tourne donc l'épaule, Ballion; mets tes yeux de mon côté; & n'aie point honte de me regarder. Hé! qu'en dis tu?

BAL-

Va victis! malheur aux Vaincus! Lors de l'a prise de Rome par les Gaulois Senonois, il fut stipulé qu'on peseroit l'or aux Vainqueurs pour les obliger à se retirer, mais comme Appius Claudius se plaignoit que les Barbares n'agissoient pas de bonne-foi pour le poids. Brennus, Roi des Gaulois, ajouta son Epée au poids, & s'ecria, *Va victis! malheur*

aux Vaincus! Ce que Pseudole applique agréablement au Maquereau.

Vorte ergo humerum: tourne donc l'épaule. Pseudole, en disant cela, joint l'action à la parole: car comme Ballion de honte & de despit, ne vouloit pas le regarder; il se prend par les épaules, & l'oblige à se tourner vers lui.

B A L L I O N :

Qui m'auroit dit que le sort me jetteroit dans une disgrâce où je serois trop heureux de devenir ton suppliant , l'aurois-je jamais cru ? Helas ! hélas ! hélas !

P S E U D O L E :

Eh si ! cache ta lâcheté ; dequoi te guerissent toutes ces lamentations ?

B A L L I O N :

Je suis dans la souffrance.

P S E U D O L E :

Si tu n'y étois pas , il faudroit que j'y fusse.

B A L L I O N :

Que vois-je-là ? Comment Pseudole ? Faut il que tu reçoive cet Argent-là de ton Maître ?

P S E U D O L E :

Oui vraiment ; & c'est avec tout le plaisir , avec toute la joie possible , que j'emporte cette somme-là.

B A L L I O N :

Ne serois tu point assez généreux pour m'en faire part ?

P S E U D O L E :

Tu vas dire que je suis un vilain , un *ladre* , un avare ; je m'y attens bien ; car jamais tu ne t'enrichiras de la moindre Pièce de cet Argent là. Aussi n'aurois tu pas eu la moindre compassion de mes epaules , si j'avois echoüé auprès de toi ; si j'avois manqué mon coup.

B A L -

ACTE V. SCENE II. 163

BALLION:

Patience ! Patience ! il me viendra , si je vis , quelque bonne occasion pour me venger de toi : tu peux compter que je ne la manquerai pas.

PSEUDOLE:

A quoi bon tes menaces ? n'ais-je pas un dos pour fournir à tout , pour essuier tout ?

BALLION:

Fais , fais ce que tu voudras.

PSEUDOLE:

Reviens donc.

BALLION:

Pourquoi reviendrai-je ?

PSEUDOLE:

Reviens , te dis-je : tu n'auras pas sujet de t'en repentir ; & si tu as quelque bonne espérance , tu ne feras pas trompé.

BALLION:

Je reviens donc.

PSEUDOLE:

Sais tu pourquoi je te rapelle ? c'est pour venir boire avec moi.

BALLION:

Moi , que j'y aille ?

PSEUDOLE:

Fais ce que je t'ordonne. Si , comme un bon sujet , tu te soumets à mon commandement , je ferai en sorte que tu aie la moitié de cette somme-là ; & peut-être plus.

BALLION:

A cette condition-là , je suis à toi : tu peux me mener où il te plaira.

le Pseudole H PSEU-

P S E U D O L E :

Mais ce n'est pas le tout. Gardez vous du chagrin, Monsieur, contre moi, ou contre votre Fils, pour ces petites gentilleffes-là?

S I M O N :

Moi ? nul chagrin, je t'assure.

P S E U D O L E :

Viens donc par ici Ballion.

B A L L I O N :

Je te suis. Mais que ne prie tu aussi tous les Spectateurs de venir boire leur part de notre Bouteille ? Il ne t'en couteroit pas d'avantage.

P S E U D O L E :

Par Hercule ! ces illustres Romains n'ont pas coutume de m'inviter ; ni moi, de les mener au Cabaret. Cependant, Nobles & Dignes Membres de la plus puissante, de la plus celebre Republique qui fût, & qui sera jamais, si vous voulez faire retentir bien fort vos applaudissemens ; & faire voir par là que la Troupe & la Pièce ont inerité votre approbation, je vous inviterai pour demain.

F I N D U P S E U D O L E.



R E.



REFLEXION SUR LE PSEUDOLE.

*O*n ne marque point que Plante ait emprunté le fond de cette Comedie-ci : cela fait présumer qu'il la tirée tout entière de sa Minerve; & ce qui fortifie la conjecture, c'est qu'il mettoit ce Pseudole au nombre de ces Enfants bien aimez; & qu'il avoit, dit-on, pour cette chere pièce une tendresse extraordinaire. Aparemment nôtre Poëte n'étoit point de ces Auteurs qui ne sont jamais contens de leur plume: il connoissoit la force de son genie; il savoit rendre justice à son rare talent. Ce ne sera pas par cet endroit-là que les sensez jugeront favorablement de l'esprit & du goût de Plante. Un Ecrivain de la bonne trempe, doit toujours se défier de soi; il ne sauroit être trop sur ses gardes contre l'applaudissement; & quand même il auroit l'aprobation du public connoisseur, ce qui n'appartient qu'à Messieurs nos Maîtres, il travaille dans un certain point de vue qui

lui fait decouvrir dans le lointain un point de perfection dont, quelque progrès qu'il puisse faire, il se trouve toujours fort éloigné. Je bazarde une thèse; vous la prendrez comme il vous plaira: pour vivre heureux dans le rude Metier de la Plume, il faudroit écrire uniquement pour se satisfaire; or cela se peut il? ou il faudroit être d'un genie assez petit pour se croire incapable d'écrire mal: pour ce second membre de mon alternative, il ne se trouve que trop: car le Fatisme ne s'étend guère moins que la folie. Je viens à la pièce.

Calidore aime à la fureur, c'est à dire, en stile hiperbolique, autant qu'on peut aimer; il aime donc la belle Phenicie, par la volonté des Dieux, Esclave, Courtisane, & meuble de Bordel. La Fille de joie n'est pas moins eprise de son côté: car comme le Seigneur Cupidon lance ses flèches indifferement par tout, il ne laisse pas d'en tomber quelquefois dans les lieux de debauchee, quoi que à proprement parler, ils ne soient pas de son ressort. Phenice est presque vendue; & se voit à la veille de perdre son Amant par une séparation eternelle. Or dans l'Amour surnommé parfait, il ne se conçoit rien de plus malheureux. Cette disgrâce fait trouver des agrémens dans le visage affreux de la Mort; on l'appelle même à son secours; à condition que dans le fond de l'ame, on n'est pas fâché d'avoir un refus.

Phenice tremble de tomber en de mauvaises mains; & elle en a sujet. Un Soldat l'a achetée vingt Mines, c'est bien de l'Argent, au moins: cela ne se monte guère moins qu'à deux mille francs; monnoie de France.

La

La Nonne de Vénus est donc dans une fraieur continuelle : mais voici ce qui redouble son inquiétude. Le Soldat, nommé par excellence, Polimacheroplaide, nom épouvantable ; nom qui suffiroit pour desarmer la Maitresse la mieux préparée au combat : enfin ce Fieràbras, ce Massacre-tout, qui dans son marché a fait une quenê de cinq Mines, doit envoyer chercher sa Maitresse Esclave par un Exprès, qui présentera les cinq pièces de reste avec une certaine marque : car il avoit donné quinze Mines d'avance sur le marché. L'Homme du Guerrier devant arriver sans faute, à la FETE-BACCHUS, pourquoi cette expression-là scandaliseroit elle les Gens d'esprit ? on dit bien la FETE DIEU ; elle écrit à son Amant le furieux trouble où elle se trouve ; & qu'à moins qu'il n'invente quelque expedient, c'en est fait de leur tendresse réciproque.

Phénice allarmée, & qui ne fait qu'attendre le moment fatal de la séparation, en écrit à son Amant : j'aurois bien voulu voir la Lettre : rien n'est plus agréablement touchant qu'une Amante au desespoir : mais le bon Plante, qui d'ailleurs avoit besoin de tout son tems pour faire rire les hommes, oh le maudit métier ! n'a pas jugé à propos de nous régaler d'un morceau si friand. Calidore, ayant reçu la Lettre, se desespère en bonne forme ; & je croi, les Dieux me le pardonnent que, s'il y avoit eu là une potence, il s'y seroit pendu droit comme un I ; c'est une des Allegories favorites de notre comique, laquelle, non plus que bien d'autres, ne lui fait pas grand honneur ; ou je ne m'y

entens point, s'entend; ce qui pourroit fort bien être.

Le jeune homme réchape pourtant de cette maladie-là, qui, effectivement, n'est guère mortelle que sur la langue: l'Esclave Pseudole est le Medecin: il rassure son jeune Maître; il l'encourage; enfin, il lui redonne l'envie de vivre, laquelle Calidore ne chercha pas bien loin. Mais voici bien une autre Scène. Simon, pere du jeune Amoureux, gronde vertement Pseudole: il l'appelle mauvais Conseiller, suborneur, corrupteur de son Fils: on peut s'imaginer si les injures volent: il n'y manquoit que les Lorrains, les Foüeteurs; & ces boureaux, vous le savez, étoient le pain presque quotidien des mechans Esclaves; & le meilleur de la Race servile ne valoit pas grand' chose. Ainsi jugeons combien les lanieres, ou Corroies de Cuir de bœuf, étoient de recherche en ce tems-là. Quand donc les Hommes seront ils raisonnables & humains? Un peu de patience; rien que jusqu'au jour du Jugement: les quatre trompettes sonneront d'une grande force: car les Anges ont le vent, ou l'haleine admirable; & alors le Genre Humain reconoitra tous ses travers, Oh qu'il sera surpris! Qu'à cela près le bon Dieu fasse la grâce aux Mortels de pouvoir enfin réfléchir solidement: c'est, après la VISION BEATIFIQUE, que je vénere comme le SOUVERAIN BIEN de l'autre Monde; c'est le plus riche présent que l'Etre infiniment bon puisse faire à notre Chétive Espece, en la faisant, par grace speciale sur tous les autres Animaux, entrer dans l'Eternité.

Le

Le bon homme Simon, se radoucissant tout d'un coup prèdit à Pseudole que le Maquereau Ballion est plus fin que lui; & qu'il ne l'attrapera jamais. L'Esclave se piquant d'honneur, prétend que si. Je parie vingt Mines, dit le Maître. Va, répond le Valet; j'en suis; & mettons bas les enjeux. J'avoue que je ne reconois point ici nôtre illustre Dramatique: jamais il n'a poussé si loin la concurrence d'un Esclave avec son Patron. Vingt Mines, Dieux Importels! Pseudole est donc un gros Seigneur! Une Mine valoit quarante Livre quatorze sols dix deniers; voiez, je vous prie, le montant ou le total de la somme: Pseudole a donc un Peculium qui vaut un bon Capital? Comment est il assez lâche pour ne point acheter sa Liberté? d'Ailleurs tout l'Argent, tout l'avoir de l'Esclave n'appartient il pas au Maître? Vous me direz tout ce qui vous plaira, je ne puis m'empêcher de croire que mon bon Homère s'étoit un peu assoupi dans cet endroit ci; ou, pour parler plus intelligiblement, que nôtre grand Comique ne savoit pas trop alors ce qu'il disoit: quel blâsphème en erudition, ou peut-être en Pedanterie!

Avec tout cela: cette gageure n'est pas des moins impertinentes qui se soient faites depuis que les Hommes sont fous; il y a bien longtems qu'ils ont commencé! Encore une fois le Seigneur Simon gage contre son Esclave: cela s'appelle ne pas garder le Decorum ni du Patronage, ni de la Vieillesse. D'ailleurs: ce Maître grison veut bien perdre vingt Mines si son valet trompe le Maquereau: n'est-ce pas-là encourager par l'esperance d'un gros gain, son Domesti-

que à l'imposture ? n'est-ce pas le corrompre indirectement ; & en même tems fomenteur le libertinage de son Fils ? En vérité bon homme, vous n'y pensez pas ! & il y a un peu de rade-tage dans votre fait.

Pseudole, de son côté, n'est pas moins fou que son Maître. Il s'engage en franc etourdi, pour une somme, laquelle, s'il l'a, de quoi je doute fort, vaut tout au moins, un Million dans le coffre fort d'un Esclave. Celui-ci entreprend une chose aparemment impossible : Ballion n'est non plus volable que le Harpagon de Moliere : le Fourbe ne fait par où s'y prendre ; il est dans le dernier embarras ; & il confesse lui même l'extravagance de sa temerité. Mais enfin ; le sort se met de la partie ; & , ce qu'il fait souvent, quoique dirigé par une cause infiniment sage & juste, il favorise la Sceleratesse.

Lorsque Pseudole fait actuellement le rodemont, insinuant que la Nature ne lui a pas donné pour rien une industrie toujours victorieuse, une adresse au supreme degré ; & se promettant bien que, en dépit même du Destin, le Maquereau sera sa Dupe, il aperçoit une figure d'homme qui lui paroît un Oiseau de bon augure ; & son présage ne sauroit être mieux fondé. Cet Etranger, qui porte l'épée, a l'honneur d'être le Goujat, quoi qu'indigne, du Seigneur Polimacheroplacide, un des plus redoutables Guerriers du Siècle ; il ne faut que compter les Sillabes de son gros nom, pour être persuadé qu'il tue les hommes comme des mouches.

Harpax, ce Valet Macedonien, veut frapper
à la

à la porte de Ballion : Pseudole accourt ; il se met au devant ; & se dit membre du Bordel. On lui demande s'il est le Maître du Logis : non , répond il ; mais j'en suis l'Intendant : mon nom est Sirus ; & tout roule tellement sur moi que je puis me vanter d'être le Sous-ballion. Après s'être complimentez suivant les règles du Ceremonial ou de la Civilité des Esclaves , c'est à dire en se disant des injures , on vient au fait. Harpax declare qu'il est chargé d'une Lettre , de la marque stipulée ; & des cinq Mines qui restent à paier sur l'achat de la Marchandise Putanique.

Quelle fortune pour l'Imposteur ! Quand Jupiter auroit tenu son grand Conseil sur cette affaire-là, pourroit il offrir une plus belle occasion ? Aussi Pseudole la saisit il avidement , & ne pouvant assez admirer son bonheur : le faux Sirus dit donc que son Maître est allé sur la place : mais que s'il veut lui confier ce qu'il apporte , il rendra le tout fidèlement ; & qu'il ne sauroit le mettre en meilleure main. Le Gonjat lache la lettre & la marque : mais pour l'Argent ? Serviteur ; il n'y a rien à faire : je ne le donnerai , dit-il , absolument qu'à Ballion ; & je prétens lui compter les Pièces dans la main. Nouvel embarras pour le Fourbe , où trouvera-t-il cinq Mines si promptement ? A propos cet Esclave est le Cresus de son Ordre ; ce n'est là qu'une bagatelle pour lui. Nos Gens se separent : le Gonjat va se delasser à l'Enseigne du SOT , ou ailleurs ; & Pseudole se dispose à faire valoir sa Capture.

On a besoin que Harpax se repose long tems : aussi ne manque t'il pas de faire une longue
sta-

station de Cabaret, Plante y a mis bon ordre. Combien de choses se passent dans cet intervalle-là ! Examinons les en courant. Simon & le Maquereau s'étant rencontrés sur le grand marché, le Vieillard avertit le Marchand de Filles, de se tenir sur ses gardes ; & que Pseudole est en Campagne pour lui joier un mauvais tour. Fi ! cela ne vaut rien : il y a là de la mauvaise foi ; & le Sieur Simon ne vaut pas mieux en probité que le Maquereau vaut en Honneur. Ballion rit, se moque de la plaisante peur qu'on veut lui donner ; il se sent homme de finesse & de précaution ; enfin il défie Pseudole & ses semblables ; il les met tous au pis.

Avec toute ta prudence , il t'attrapera , répond gravement le vieux Renard , qui tremble de prédire juste. Je parie que non , s'écrie l'infame Negociant : c'est précisément ou l'Avertisseur vouloit amener son homme : il y a bien de la malice sous ce crane neigé-là ! Autre pari de vingt Mines. Le bon homme a ses raisons : s'il perd , Pseudole le remboursera ; & s'il gagne , voilà de quoi paier son Esclave. Ballion , de sa part , est plus que content du marché ; comptant aussi sûrement sur ce joli casuel que s'il le tenoit déjà : tant il est vrai qu'on s'aveugle aisément sur le profit , & que les apparences les plus specieuses trompent souvent ! Au reste : je ne sai si notre comique n'eût pas mieux rencontré en nommant sa Pièce **LES GAGEURES** ; je m'en raporte à vôtres bon discernement.

Cependant , Pseudole , au moment que je vous parle , se remue d'importance. Il lui faut
un

un homme propre à l'exécution de son projet, c'est à dire un Scelerat comme lui : on doit habiller ce Supôt de Fourberie en Goujat Macedonien ; il faut l'instruire, & lui faire si bien sa leçon qu'il ne bronche point, qu'il ne se trompe pas d'un mot : enfin, il s'agit d'avoir cinq Mines ; & il paroît que ni le jeune Maître, ni l'Esclave ne sont point en état de les fournir. Charin, Ami de Calidore, prend le tout sur son compte ; & il s'aquite exactement de sa promesse. Simie, autrement Singe, de nom, & d'effet pour la bonté, est choisi, équipé, façonné ; il n'a plus qu'à partir pour la belle & glorieuse expedition.

Pour comble de bonheur, le Maquereau revient chez soi, muni de provisions, escorté de Cuisiniers ; enfin, en homme qui doit célébrer splendidement son jour de naissance. En effet : cet Anniversaire-là merite bien une grande-fête ; & la Nature fit un beau present au monde, en produisant un Humain qui devoit être d'un secours à la volupté publique. Ballion sortant du Logis, pour apprendre aux spectateurs que son Cuisinier n'est pas si grand Voleur qu'il l'avoit cru ; & qu'il n'a encore dérobé qu'une cruche & une tasse ; la chose valoit bien la peine d'être publiée, oui ; & c'eût été dommage de priver l'Assemblée d'un événement de cette consequence : le Maquereau étant donc rentré sur la Scène, le faux Goujat l'aborde & lui fait son compliment. Ballion trouve tout en forme ; principalement les Mines qui sont de poids & de bon aloi.

Une seule chose choque la délicatesse d'un si bonnête homme : Polimacheroplacide ne fait pas

pas vivre: quoi! écrire à un Maqueréau, sans mettre au haut de la lettre la formule accoutumée du salut? La réponse du Singe est un peu galimatias. Telle est, dit-il, la Discipline militaire: c'est de la main qu'ils envoient le salut à leurs Amis; & c'est aussi de la même main, qu'ils envoient le malheur à leur Ennemis.

Ita militaris disciplina est Ballio: manu salutem mittunt benevolentibus; eadem malam rem mittunt malevolentibus, Ballion Livre donc Phenice; & la joie qu'il en a le fait courir à Simon, pour lui annoncer qu'il a perdu, & pour demander son paiement. Je vous laisse sur le meilleur endroit de la Comédie.

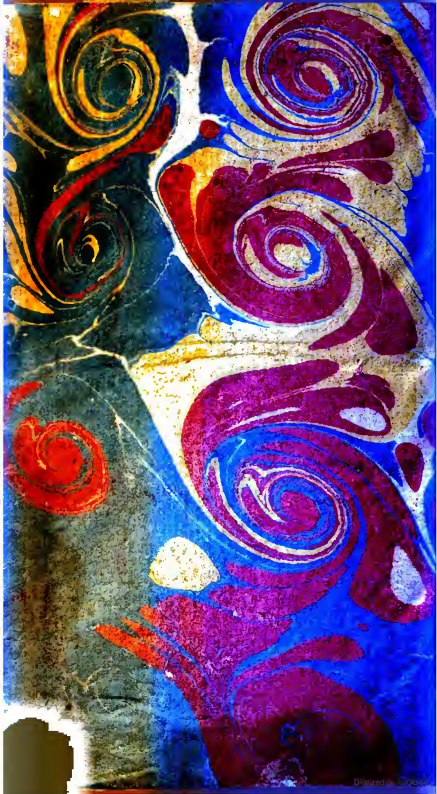
F I N.

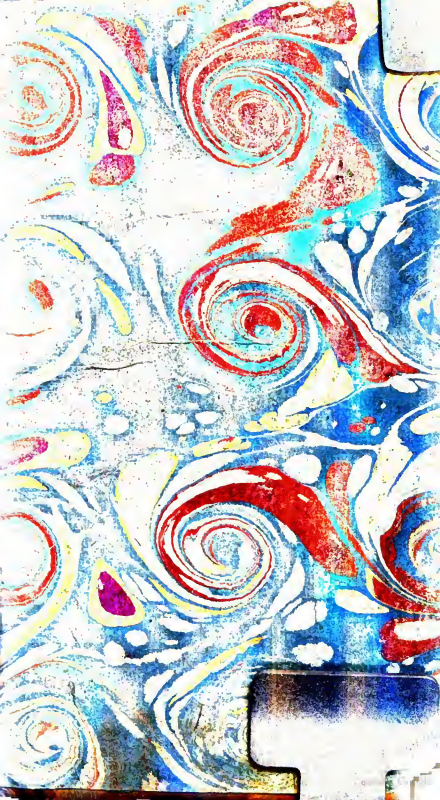


3102

REGISTRATO

3102





BIBL

SO

PR

N